

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

Rimini — Salsomaggiore
Le Prince et la Princesse Frédéric de Saxe-Meiningen
Turin — Fribourg-en-Brigau.

Noi leggevamo un giorno, per diletto,
di Lancillotto, come amor lo strinse :
soli eravamo e senza alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse
quella lettura, e scolorocci il viso :
ma solo un punto fu quel che vi vinse.
Quando leggemmo il discato riso
esser baciato da cotanto amante
questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò, tutto tremante,
Galeotto fu libro, e chi lo scrisse.
quel giorno più non ci leggemmo avante.

Canto V dell' Inferno.

DANTE.

Je rentrai à Florence dans mon joli petit pied-à-terre et je me résignai plus que jamais à vivre tout à fait seule désormais, sans plus faire de nouvelles expériences.

J'allais déjeuner tous les jours chez ma sœur, je m'intéressais à ma ravissante petite nièce Marie-Thérèse, qui devenait de plus en plus jolie. La chère enfant, en allant aux « Cascine », venait quelquefois goûter chez moi. Elle était toute ma joie.

Je sortais avec ma sœur, nous étions toujours ensemble.

Le soir, je réunissais quelques amis à la maison, ou bien j'allais dans le monde avec Emma.

Je voyais beaucoup le Prince S..., qui avait arrangé sa vie de façon à me voir le plus possible.

En été, ma sœur loua une villa à Rimini, et ma mère et moi, nous partîmes avec elle. Cette ville m'intéressait follement pour tous les souvenirs des Malatesta. J'évoquais Francesca et Paolo, la belle histoire de leur grand amour, si poétique et si tragique, illustrée par le plus grand poète du moyen-âge et le plus grand poète d'aujourd'hui : Dante et d'Annunzio ! Je me mis à lire tout ce qui avait trait à cette puissante et glorieuse famille et je me passionnai pour tous les événements de leur règne.

J'eus une préférence pour « Sigismondo » et sa bien-aimée « Isotta degli Atti ». C'est lui qui, après avoir gagné une bataille, fit édifier la merveilleuse cathédrale par Gian Battista Alberti. Elle a été bâtie à l'emplacement d'un Temple païen dont elle a gardé tout le caractère. Dans deux précieux et merveilleux sarcophages, sont enterrés Sigismondo et Isotta, l'un en face de l'autre, ce qui est aussi beaucoup plus païen que chrétien. La dernière année de sa vie, il avait tout de même réussi à l'épouser, sa femme étant morte..., mais empoisonnée, dit-on...

Il y a dans le cimetière de Pise un buste très caractéristique d'Isotta. De Sigismondo au beau profil classique, il y a plusieurs médailles ciselées par Pisanello et Matteo da Pasti.

J'aimais beaucoup Rimini comme ville artistique, mais pas du tout comme ville d'eaux. Je trouve que le

modernisme cosmopolite de la vie de plage détonne dans ce grand passé si lourd de tragédie, et, en général, j'aime contempler toutes les petites villes anciennes d'Italie dans le silence et le recueillement et je ne veux pas me distraire de cette atmosphère qui se crée autour de moi et m'enveloppe complètement.

On fit beaucoup d'excursions dans les environs ; on visita les beaux châteaux de Gradara, et d'autres encore qui avaient appartenu aux Malatesta, aux Sforza et à tous les anciens seigneurs de la Romagne. On alla à Ravenne, la patrie de Francesca da Polenta (1) et où le Dante est enterré. Et là, on respira l'air embaumé de cette « Pineta » qui a inspiré Byron.

Près de notre cabane, à la plage, il y avait une famille hongroise. Depuis Max, je me suis toujours intéressée aux personnes de ce pays et je voulus faire leur connaissance. Une des dames était Mme de Tuköry dont un ancêtre s'était battu avec Garibaldi ; l'autre, sa cousine, la Chanoinesse Cécile de Tormay, très jeune et déjà très connue comme écrivain de grand talent. Elle commença à me raconter des nouvelles aux sujets grecs et païens qu'elle avait déjà publiées, et je pris tant de goût à sa conversation que tout de suite je la préférâi à tout le monde. Je finis par passer presque tout mon temps avec elle, même lorsque les autres continuaient leurs promenades en auto dans les alentours. Bientôt, on l'invita toujours avec moi et elle fit partie de notre petit groupe qui était composé du Comte et de la Comtesse Spina, de M. et Mme Gregorini, du Marquis et de la Marquise di Bagno, des Comtes Ginani-Cattani,

(1) C'est elle qui devint la fameuse Francesca de Rimini.

du Prince Torlonia, du Marquis Momino Sommi-Piccardi, de M. Ruffi, etc.

Ceux-ci passaient comme nous l'été à Rimini. Souvent, des amis de passage venaient se joindre à nous : la Marquise Bebetta Rangoni, le Comte et la Comtesse Faà di Bruno, le Marquis Riri Visconti-Venosta, le Comte Tozzoni, etc...

Un jour arriva, pour une semaine, la Princesse Valérie Odescalchi, mon ancienne amie de Presbourg.

Cécile de Tormay, Riri et moi, nous sortions toujours ensemble. Nous allions dans la grande allée, nous nous asseyions sur un banc, et Cécile nous racontait ses Nouvelles. Elle ne parlait pas très bien le français, mais dans sa façon bizarre de s'exprimer, il y avait un charme et une poésie qui nous émouvaient. Riri l'appréciait tout autant que moi.

Puis arriva, de Florence, une bande d'amis dans deux automobiles : c'étaient le Prince Strozzi, le Comte et la Comtesse Bianconcini, M. Pozzolini, et quelques autres personnes.

Ils vinrent tous déjeuner à la villa de ma sœur qui était devenue le rendez-vous mondain à la mode. Ensuite, nous partîmes avec eux pour visiter la République de San Marino. Rien de plus singulier que cette petite République perchée sur le sommet d'une haute montagne ; la dernière montée en est si escarpée qu'on a toutes sortes de difficultés à l'atteindre en automobile. Mais nous arrivâmes tout de même jusqu'à la place où se trouve la Mairie.

C'est un joli édifice dans le style du Palais du Bargello de Florence. Cette place a beaucoup de caractère, et la vue sur le vaste paysage est merveilleuse.

Le soir, nous allâmes tous au Casino, les uns dan-

saient, les autres jouaient à la roulette. Moi, je restai sur la terrasse avec quelques-uns des amis venus de Florence.

Parmi ceux de Rimini, il y en avait un qui s'était pris d'un grand amour pour moi, sans que je l'eusse un tant soit peu encouragé. Il s'appelait R... Ce soir-là, il s'imagina que je le tenais à l'écart à cause d'un des nouveaux arrivés, et il vint faire les cent pas sur la terrasse sous notre nez avec un air furieux. Tous s'en aperçurent et je crus qu'un scandale allait éclater. Nous en fûmes énervés et nous décidâmes de partir par prudence. Au moment où nous arrivions à la grille de la villa, en attendant qu'on nous l'ouvrît, R..., se faufila près de moi et me dit : « Regardez-moi bien dans les yeux ce soir, car demain vous ne me reverrez plus, je vais me suicider cette nuit. Je m'approchai d'un ami commun et je lui dis ce dont celui-ci m'avait menacée, en le priant de me promettre de ne pas le quitter de toute la nuit pour le surveiller de près.

Je dormais au rez-de-chaussée de la villa. Ma chambre donnait sur le jardin. Près de la mienne, celle de ma mère. Les domestiques habitaient au-dessous, le reste de la famille au-dessus.

Cette nuit-là, je fus réveillée par les aboiements du chien. Je courus effrayée chez ma mère ; je fis réveiller les domestiques qui allèrent voir au jardin ce qui se passait. Heureusement, ce fut une fausse alerte, le chien avait aboyé parce que des passants s'étaient arrêtés devant la maison.

Mais j'avais eu si peur que je crus à un mauvais présage, et je voulus partir pour quelques jours.

Je quittai Rimini avec mon amie Cécile de Tormay et sa cousine et j'allai chez moi à Florence. Cécile

et moi nous passions tout notre temps dans les musées.

Trois jours après, nous étions de retour à Rimini. J'espérais trouver R..., un peu plus calme, mais pas le moins du monde. Tout furieux, il était allé chez mes amis demander où j'étais, et, à mon retour, il devint plus menaçant que jamais. Cécile et moi nous tâchions de le calmer et nous lui conseillâmes de voyager pour se distraire. Nous parvînmes presque à le persuader. Mais, plus tard il revint nous dire qu'il avait demandé conseil à un ami et que celui-ci lui avait dit : « En partant, tu lui laisses le champ libre, elle en sera enchantée, et alors plus d'espoir pour toi : il faut que tu restes. »

Je dus me résigner à continuer de le voir puisqu'il faisait partie de notre groupe. Et plus que jamais je tâchais de m'isoler de tout le monde pour rester seule avec mon amie.

Je décidai de partir sans en aviser personne, craignant que R..., ne partît dans le même train que moi, et je priai Cécile de m'accompagner jusqu'à Bologne.

J'allai à Salsomaggiore. A la gare de Rimini, je ne vis personne, et une fois dans le train je me sentis rassurée et contente.

Le train se mit en marche, je commençai à parler avec Cécile de mes projets, elle des siens, et en bavardant, nous arrivâmes au premier arrêt... Qu'est-ce que nous voyons ? R..., qui saute dans le train et prend place dans notre voiture ! J'étais furieuse, mais que faire ? Il voulait aller avec moi jusqu'à Salsomaggiore. Je me sentis découragée. A nous deux alors, avec beaucoup de calme et de patience, nous réussîmes à lui faire promettre de ne pas aller plus loin que Bologne ; il descendrait avec Cécile et ils retourneraient ensemble à Rimini.

A Bologne, nous nous séparâmes et je continuai seule

pour Salsomaggiore, où ma sœur devait, quelques jours après, venir me rejoindre pour la cure.

Là, comme toujours, je descendis à l'hôtel des Thermes. C'était la pleine saison. Le mois de septembre est le plus élégant dans cette célèbre ville thermale. Plusieurs de nos amis étaient déjà là : la belle Laura Ruspoli, beauté italienne célèbre, mariée au Comte Martini, don Marco et Donna Isabelle Borghèse, la vieille Marquise Capranica del Grillo, (la célèbre tragédienne Adélaïde Ristori), avec sa fille Donna Bianca, la Princesse Bandini, née Lanza de Trabia, et beaucoup d'étrangers de tous les pays.

Au restaurant, à côté de notre table (de ma sœur et moi), il y avait un ménage que nous ne connaissions pas et qui nous regardait et nous souriait toujours gentiment. Je dis à ma sœur qu'ils étaient certainement de grands seigneurs allemands. Ma sœur se mit à rire et répondit : « Tu vois des grandeurs partout, ce sont probablement de bons bourgeois. » Nous nous saluions sans plus. Pour moi, il m'est tout à fait impossible de parler à quelqu'un que je ne connais pas.

Un jour, nous étions occupés dans le salon à regarder un étalage d'objets en écaille que les marchands ambulants viennent toujours exposer dans les hôtels. La dame en question prit un objet, s'approcha de moi, et, timidement, me dit en français : « N'est-ce pas que c'est joli ? » Je répondis « Oui » et elle se mit à parler avec ma sœur et avec moi.

Elle savait qui nous étions. J'allai tout de suite demander au concierge le nom de ce ménage, mais ce nom de Baron et de Baronne de Saalfeld ne me disait rien. Et pourtant je m'étais mis dans la tête qu'ils devaient être de hauts personnages.

Un jour, je les vis parler avec un Allemand que je connaissais et je profitai de cette occasion pour demander des renseignements exacts sur ces nouveaux amis. Il me dit qu'ils étaient le Prince et la Princesse Frédéric de Saxe-Meiningen. Je courus avertir ma sœur et lui dis : « Vois-tu que j'avais raison, j'ai du flair pour deviner qui sont les gens, et je connais surtout le genre des grands seigneurs allemands. »

On se lia vite, comme il arrive dans les villes d'eaux, lorsqu'on séjourne dans le même hôtel. Et au bout de quelques jours, la Princesse Ada me dit franchement qu'ils voyageaient incognito.

Les Saxe-Meiningen étaient cousins de mon beau-frère Ratibor, parce que la mère du Prince Frédéric était née Hohenlohe.

Le Prince marquait une préférence pour ma sœur, la Princesse pour moi.

Elle était née Lippe-Detmold. Son frère aîné était le Prince régnant d'alors. C'était une femme grande, très blanche de peau, avec de beaux cheveux blonds, des yeux bleus, une bouche et un nez réguliers, une belle taille, et les plus jolies petites mains du monde ; douce de caractère, charmante ; elle me fit toutes ses confidences avec une naïveté touchante, me raconta combien elle aimait son mari, ajouta qu'elle avait été la première femme que son mari eût connue... et elle en était très fière.

Lui, très grand, maigre, l'air distingué, des yeux bleus avec pince-nez, une petite barbiche pointue châtain clair, brave homme, très amoureux de sa femme. Il dit à ma sœur qu'il l'avait remarquée parce qu'elle ressemblait à sa mère. Emma n'en fut pas très flattée, et nous nous amusâmes de cette explication. Il ajouta ensuite que

sa mère avait été une réelle beauté au type italien et portait des bandeaux noirs comme ma sœur.

Tout ce mois se passa dans l'intimité des Saxe-Meiningen auxquels je présentai tous nos autres amis. Ils furent avec nous de toutes les promenades et excursions.

Un jour le Comte Fritz Hochberg, frère du Prince de Pless, vint nous chercher en auto (il était en visite dans les environs) et avec lui nous allâmes visiter le château qu'il habitait. Il y avait là de splendides décors en stuc, dans le style baroque ; du plafond tombait, pourrait-on dire, un groupe d'anges au milieu de guirlandes de fleurs d'une richesse et d'un travail fantastiques. Nous visitâmes également le château de Vigoleno (il appartient maintenant à la Duchesse de Gramont-Ruspoli), le château de Tabiano, et tous ceux des environs.

Bientôt la cure prit fin et l'on parla de départ. La Princesse Ada me fit promettre d'aller les rejoindre à Fribourg-en-Brisgau où son mari commandait un régiment d'artillerie. Je le lui promis : on s'embrassa, puis nous nous quittâmes très bonnes amies.

Ma sœur partit pour Ferrare, et moi d'abord pour Turin où j'allai passer un mois chez mon oncle le colonel Palizzolo, celui que, dans sa jeunesse, on avait surnommé à Palerme « le beau Capitaine » (1). Je restai chez lui jusque vers la mi-novembre.

A ce moment-là, les Piémontais ne sont pas en ville, mais encore dans leurs magnifiques châteaux qui sont de véritables forteresses.

Le Comte Ricciolio mit son auto à ma disposition, et

(1) Lorsque, dans « Carmen », on chantait « Bel Capitano », tout le monde au théâtre le regardait en souriant.

avec ma tante il nous fit faire le tour des châteaux de la vallée d'Aoste.

Un jour, nous allâmes goûter chez les San Marzano, dans leur château de Mazzè. Anne-Marie de San Marzano avait été au Sacré-Cœur avec moi et nous fûmes heureuses de nous revoir. Mais l'oncle, jaloux de sa jeune femme, n'aimait pas beaucoup ces promenades qui nous prenaient toute la journée. Il ne pouvait pas nous accompagner lui-même, parce qu'occupé avec son régiment ; moi, je ne pouvais pas aller seule, aussi je dus y renoncer et ce fut bien dommage !

Pendant mon séjour à Turin, je reçus les visites du Prince S..., qui arrivait toujours où j'étais. Puis, ce fut Riri Visconti qui vint me voir, et d'autres amis encore.

Enfin, je partis pour Fribourg avec ma femme de chambre Amelia.

A la gare de Fribourg, la chère Princesse Ada m'attendait dans son coupé ; quelques minutes après, nous étions dans la jolie villa qu'elle habitait dans la Drei Königstrasse.

On me réserva une très belle chambre au rez-de-chaussée, avec la salle de bains en face et des salons tout autour. Au premier, l'appartement du Prince et de la Princesse et des aînés des enfants, au second, la « nursery. »

A l'heure du dîner, à deux heures et demie (les Amtstunden allemandes), au son de la cloche, toute la famille se réunissait dans un des salons : le Prince, la Princesse, les Princes Feo, Ada, Georges et Ernst, la dame d'honneur et le gentilhomme qui était à la suite du Prince.

Les petits, Louisa et Bernard, ne quittaient jamais leur vieille nurse et restaient au deuxième.

Feo et Ada étaient déjà deux très jolies jeunes filles, grandes, bien faites, gracieuses (1).

Les enfants devaient m'appeler « tante Francesca » selon l'usage. Ils me regardèrent avec beaucoup d'étonnement et d'intérêt. Cette tante étrangère ne devait pas beaucoup ressembler à leurs tantes allemandes...

Je les mis vite à leur aise à table en leur racontant des épisodes de ma vie au couvent, des jeux que nous jouions au Sacré-Cœur, et notamment du jeu des croisades qui se passait au jardin. Ce jeu surtout les intéressa beaucoup et ils voulurent en connaître les moindres détails, et alors je me mis à les leur donner tous :

« Nous étions divisées en deux camps ennemis, les « chrétiens d'un côté, les infidèles de l'autre ; une grande « raie à la craie marquait la limite. Dans le camp des « infidèles se trouvait un drapeau avec le croissant musulman, et il était jalousement défendu par les émirs, « vizirs et que sais-je... Les chrétiens devaient s'emparer de ce drapeau, et les luttes commençaient sur la « raie. De là les musulmans devaient empêcher les chrétiens de pénétrer sur leur territoire. Le chrétien qui « s'emparait du drapeau était le vainqueur de la croisade, il était nommé chevalier, et remportait tous les « honneurs de la victoire. »

Je parlais en français ; le Prince Frédéric m'avait priée de me servir de cette langue, c'était un exercice pour les enfants!!! Les grands le connaissaient très bien et goûtaient complètement mon histoire. Mais le tout petit, de temps en temps, écarquillait les yeux avec l'air

(1) L'ainée, Feo, s'est mariée avec l'actuel Grand-Duc de Saxe-Weimar, la seconde Ada, avec le Prince Adalbert de Prusse, fils de l'empereur Guillaume.

de me supplier de parler allemand, et alors je lui traduais un peu.

Ce dîner qui dura jusque vers quatre heures suffit pour me faire gagner tous ces petits cœurs et tous en vinrent vite à vouloir toujours être avec la « tante Francesca » qui savait raconter de belles histoires !

Le soir, je soupais avec le Prince et la Princesse seuls ; mais parfois les trois aînés se joignaient à nous lorsque nous n'allions pas au théâtre. Après le souper, ils partaient tout de suite, et les soirées se passaient dans le salon du Prince, à nous trois.

Cette vie me rappelait beaucoup le Sacré-Cœur ; c'était un peu le même esprit, et pourtant ici je me trouvais chez des protestants. J'entendais à peu près les mêmes conversations. On parlait études classiques, Schiller, Goethe ; celui-ci, ami du Prince Charles-Auguste de Weimar, leur oncle, qui avait fait jouer le premier ses drames dans sa petite capitale, et puis encore de tous les Allemands célèbres, surtout les littérateurs.

Nous ne voyions personne, il n'y avait pas d'amis de la famille à Fribourg. C'était un peu sévère pour moi, je n'étais pas habituée à ce règlement.

Le matin, de bonne heure, la Princesse sortait pour ses œuvres de charité. A onze heures, elle entrait dans ma chambre en même temps qu'un second petit déjeuner composé de sandwiches, de fruits et de bière. Elle me demandait si je voulais me promener avec elle. Les premiers jours, je répondis « oui », mais après je préférais lui donner rendez-vous à une certaine heure dans un endroit quelconque de la ville et nous rentrions ensemble.

Après le dîner de deux heures et demie, nous allions nous promener dans la Forêt-Noire. Les jours de la semaine, le Prince, quand il était libre, se joignait à la

Princesse et à moi. Le dimanche, on sortait avec toute la famille.

Le dimanche était consacré aux enfants, aux quatre aînés. S'il pleuvait, on jouait à cache-cache dans la villa, ou bien nous nous réunissions dans la salle d'étude, et là nous jouions aux cartes ; mais c'était un jeu de cartes spécial. Elles portaient des noms de poètes et d'écrivains plus ou moins allemands et le jeu consistait à grouper certains vers avec d'autres.

Tous les jeux étaient instructifs. Puis, le Prince prenait une grande carte géographique de l'Allemagne, l'ouvrait par terre et expliquait aux garçons les grandes batailles allemandes, leur montrant les villes où ces batailles s'étaient livrées, et leur faisait bien remarquer où était Sedan. C'était un véritable puits de science, notre bon Prince Frédéric !

Lorsqu'il faisait beau, on allait tous dans la Forêt-Noire, mais ces longues promenades sur la montagne me fatiguaient et j'espérais des dimanches pluvieux !

L'éducation que les Princes donnaient à leurs enfants était excessivement soignée : de la sévérité pour les études, pour les belles manières, pour la moralité, et puis beaucoup de tendresse. Il suffisait d'en juger par ces dimanches où, du matin au soir, on ne s'occupait que de les amuser tout en cultivant leur intelligence.

Un jour, la petite Louise qui avait huit ans, magnifique enfant aux cheveux d'or bouclés, vint nous saluer au salon et, je ne sais pas ce qui lui avait pris, elle se mit à chanter : « Ich bin schön, Ich bin schön » !!! (Je suis jolie, je suis jolie). Sa sœur aînée Feo en fut choquée et lui répondit sévèrement : « Nichts bist du, das bist du » (Tu n'es rien, voilà ce que tu es). Pauvre petit chou, elle en fut bien humiliée.

Une fois à table, un des enfants, Ernst (le quatrième) me demanda : « Tante Francesca, est-ce qu'à Florence aussi vous avez de belles montagnes comme à Fribourg ? ». Je lui répondis : « Oui, seulement elles ne sont pas à portée de la main comme ici ». Le Prince fut étonné de cette expression française qu'il ne connaissait pas, et dit aux enfants de l'inscrire sur leur calepin ; ils devaient toujours « profiter » pour apprendre...

Les jours de fête j'allais seule à la messe à la Domkirche. La ville de Fribourg est protestante, mais la Cathédrale est catholique, et magnifique dans son beau style gothique allemand.

A Fribourg, comme dans toutes les petites villes allemandes, il n'y avait qu'un seul théâtre où, comme je l'ai déjà dit, le spectacle changeait chaque soir.

J'ai entendu dans ce théâtre « la Traviata » avec la fameuse « Schwedische Nachtigal », « Pagliacci », Wagner, des classiques et des pochades.

Un dimanche, le Prince me dit : « Ce soir, nous irons au sermon ». Je le regardai étonné, je n'avais aucune envie d'aller le soir à un sermon et surtout à un sermon protestant. Il me répondit : « Je voulais dire au théâtre. » Je me mis à rire et dis : « C'est un peu différent ». Il me reprit et me demanda pourquoi j'allais au théâtre. Je lui répondis tout de suite : « Pour m'amuser ». « Non, dit-il, nous, nous allons au théâtre pour apprendre et pour devenir meilleurs. » Je fus stupéfaite de cette façon d'envisager le théâtre. Il faudrait donner le conseil à M. Victor Margueritte d'aller avec sa « Garçonne » faire une tournée dans tous les théâtres des petites cours allemandes!!!

Et l'on alla entendre les « Räuber » de Schiller. Tout le temps du spectacle, des personnages mouraient dans

cet intéressant drame. Moi, j'aurais voulu qu'une épidémie de choléra ou n'importe quel autre fléau vînt dès le premier acte les tuer tous, pour que ce fût plus tôt fini.

Un autre soir, ce fut « Nachtsil » de Gorki. Quelle souffrance, et d'un autre genre cette fois-ci!

Oh, mes jolis petits théâtres de Paris où l'on donne des pièces amusantes, oh, combien pendant ce séjour à Fribourg, je vous ai appréciés!

Mais les Frédéric de Saxe-Meiningen étaient charmants, je les aimais beaucoup, et pour être avec eux, j'allais volontiers partout où ils m'emmenaient.

Les soirées que je préférais étaient celles où je restais seule avec eux dans le salon du Prince. Je leur racontais des histoires drôles, quelquefois un peu lestes, surtout lorsqu'il s'agissait des pièces que j'avais entendues à Paris. Le Prince et la Princesse se tordaient, et quelquefois j'en disais peut-être de trop fortes, parce que je m'apercevais que la Princesse regardait d'abord l'expression du visage de son époux ; mais celui-ci riait de tout son cœur, et alors elle osait rire aussi. Je n'avais jamais vu de ménage plus uni et plus tendrement uni.

Nous étions au commencement de décembre, plusieurs fois déjà j'avais dit que j'allais partir mais, chaque fois, ils insistaient si gentiment pour me faire rester que j'éloignais toujours la date de mon départ.

Cette fois-ci ils me demandèrent de rester pour assister à la fête de la Sainte-Barbe, la patronne de l'artillerie (le Prince était Colonel et commandait la 20^e Brig. d'Art. de camp., à la suite du 6^e Rég. d'Inf. de Thuringe, numéro 95.) Je dis oui, avec enthousiasme, parce que d'assister à une fête militaire en Allemagne et dans de pareilles conditions m'intéressait follement. Je m'ima-

ginais voir des parades militaires grandioses dans un Champ-de-Mars avec tout ce grand militarisme allemand dans ses magnifiques uniformes. Je rêvais de plaisir dans cette attente.

Le 4 décembre, j'étais prête de bonne heure et je sortis avec la Princesse. Le Prince était déjà parti pour rejoindre son régiment. Et nous traversâmes la Drei Königstrasse et encore d'autres rues, et enfin la voiture s'arrêta devant la porte d'un grand édifice où nous descendîmes.

Très étonnée, je regardai la Princesse qui n'était pas étonnée du tout et nous entrâmes dans cet immense « Festhalle ». La fête militaire allait se passer dans cette grande salle. J'en fus très désappointée. Avec la Princesse, je pris place dans une grande loge réservée pour elle au premier étage et de là je me mis à regarder tout autour.

La salle avait été transformée en un grand restaurant ; rien que des tables, partout. Tout au bout, juste en face de l'entrée, quelques marches pour monter sur une scène comme au théâtre. Le rideau était encore baissé.

Quand, à toutes les tables, furent assis les officiers, et qu'à la table d'honneur le Prince Frédéric eut pris place, le rideau se leva et je vis sur la rampe un cheval en bois monté par un officier en cire ; il représentait la cavalerie. Un bateau avec des matelots en cire ; ils représentaient la Marine. Un canon et, s'y appuyant avec la main, une femme en cire avec de longs cheveux blonds ; c'était la Sainte-Barbe, elle représentait l'artillerie.

Ce n'était absolument pas ce que j'attendais d'une fête militaire allemande, mais je m'amusais de la nou-

veauté du spectacle et j'étais curieuse de voir ce qui allait advenir.

Certes, on attendait encore quelque chose de très sensationnel pour compléter la fête. Et voilà que la porte d'entrée du fond s'ouvrit toute grande et je vis entrer une longue théorie de jeunes filles habillées de blanc. De leurs têtes couronnées de fleurs tombaient des voiles blancs qui leur arrivaient aux pieds. Dans leurs mains, un cahier (quelques-unes avaient des lunettes, hélas !) Elles s'avançaient d'un pas cadencé deux à deux chantant, en allemand, quelque chose qui ressemblait à la monotonie des psaumes. Le défilé n'en finissait pas, et, toujours deux à deux, elles montèrent sur la scène qui bientôt fut complètement occupée par elles. Et elles continuèrent assez longtemps ces chants liturgiques. Et puis enfin il se fit un grand silence dans toute la salle ; le Prince Frédéric commença un long discours qui évoquait toutes les gloires de l'armée allemande. Ce discours fut couronné par des toasts sans fin et, au moment où les flûtes de champagne se levèrent, on n'entendit plus qu'un immense « hurrah ». Les discours et les toasts continuèrent encore à toutes les tables, et alors la chère Princesse Ada me dit que nous pouvions partir.

Pour la seule et unique fête militaire que j'aie jamais vue pendant mes divers séjours en Allemagne, c'était vraiment n'avoir pas de chance. Toutefois, celle-là avait pour moi le charme de la nouveauté et je m'en amusai.

Le soir du 5 décembre, nous étions assis sur la terrasse donnant sur le jardin, tous les enfants avec nous ; tout d'un coup, un grand vieillard à longue barbe blanche s'avance, ayant une chemise longue lui arrivant aux pieds et nouée à la ceinture par une corde, un long capuchon sur la tête, et sur l'épaule un grand sac. J'en

fus effrayée. Le vieillard s'arrêta devant le groupe que nous formions, ouvrit son sac, et ce fut une infinité de joujoux qui en sortit pour les enfants. C'était le Prince déguisé en Saint Nicolas.

Je trouvai cela très touchant.

En général, cette vie de famille, tendre et affectueuse, a laissé en moi un souvenir inoubliable.

Quelquefois le Prince me demandait de lui lire des passages de Dante. Il aimait l'italien prononcé par moi. Pendant que je lisais près de son bureau, il voulait prendre des notes, et alors je lui traduisais certains passages en allemand, les plus faciles, ceux que je connaissais le mieux, le « Comte Ugolino », par exemple. Il était très studieux et voulait toujours apprendre. Il me priait de le corriger lorsqu'il parlait français et me demandait s'il avait fait des progrès depuis mon arrivée chez eux.

Et encore une fois je décidai de partir, mais la Princesse Ada ne me le permit pas davantage. Ma femme de chambre italienne avait la nostalgie de son pays, elle avait mauvais caractère, et je n'osais pas, pour la troisième fois, lui annoncer que je différerais encore notre départ d'autant plus qu'elle avait commencé de tout emballer. Alors la bonne Princesse me dit qu'elle irait elle-même lui parler, et je restai.

Noël approchait : La Princesse voulait que je rencontre son frère, le Prince Bernard de Lippe-Detmold qui revenait d'un voyage en Afrique et s'arrêta quelques jours à Fribourg pour les voir, avant de rentrer chez lui pour les fêtes. Son rêve était de me convertir à la religion protestante et de me faire épouser ce frère qu'elle chérissait et qui était le parrain de son dernier enfant. Je

fis la connaissance du Prince qui, du reste, était charmant.

Et puis sérieusement je voulus partir.

Elle désirait que je voie encore le grand arbre de Noël auquel on travaillait déjà depuis une semaine, bien en cachette. Il était enfermé à clef dans un salon pour que les enfants ne le voient pas, et je fus un peu étonnée de la qualité différente des cadeaux qui y étaient préparés, des objets d'utilité élégants, comme de jolis parapluies, des sacs, des albums à photographies, et puis des objets d'utilité pratique, de ménage, tels que des savons, des éponges, des brosses etc... Je dis : « Oh, comme c'est drôle, il y a même des savons ». « Mais oui, répondit tout simplement la Princesse : il y a tout ce qu'il faut pour l'année. » Que de naïveté et de simplicité dans ces grandes familles allemandes !

C'était du nouveau pour moi, de nouvelles habitudes que je trouvais intéressantes à connaître.

Chez les d'Orsay, aux arbres de Noël, il y avait des objets pratiques, mais toujours de luxe ; on n'en venait pas aux accessoires de salle de bains.

Le 23 décembre, je quittai enfin Fribourg. La Princesse vint m'accompagner à la gare et toutes les deux nous étions bien tristes de nous séparer ; mais elle me promit une visite à Florence au cours de l'année suivante, et elle tint sa promesse.

CHAPITRE XVII

L'arbre de Noël de Marie-Thérèse — Le Prince et la Princesse de Saxe-Meiningen à Florence — L'Institut des Scienze Sociali — Un drame dans la maison d'une amie — Salomé Krucheniski — Puccini — Rome — Naples.

Mieux vaut un présent médiocre mais bien vivant, et qui agit comme s'il était seul au monde, qu'un présent qui se meurt fièrement dans les chaînes d'un merveilleux passé.

(Le Temple enseveli).
M. MAETERLINCK.

J'arrivai chez moi la veille de Noël et j'assistai le soir même au riche arbre de Noël que ma sœur avait préparé pour sa fille Marie-Thérèse.

Ici, il n'y avait que des objets de luxe, de magnifiques poupées, toutes sortes de beaux joujoux, de jolis accessoires, et rien ne venait en distraire l'harmonieuse élégance. Mais aussi, ce n'était pas le même esprit. L'arbre de Noël chez les Italiens est une manifestation de la mode ; chez les Allemands, il y a un sentiment encore plus profond que chez les Austro-Hongrois, et cet arbre de Noël si foncièrement allemand chez les Saxe-Meiningen m'avait mise dans une atmosphère si spéciale que je

fus presque choquée de l'esprit frivole dont était entouré celui des Massari.

Ma petite nièce, à mon retour, voulait m'entendre raconter la vie de ces enfants allemands, me demandait toutes sortes de détails, et je lui parlais de l'éducation sévère qu'on leur donnait. Elle ouvrait tout grands d'étonnement ses magnifiques yeux bleus et écoutait avec beaucoup d'intérêt, car elle ne connaissait pas la sévérité. La Saint-Nicolas l'amusa beaucoup.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai passer ma soirée chez Hortense Serristori. Il y avait chez elle Carlo Placci et peut-être deux ou trois autres personnes. Je leur racontai en détail ma vie à la petite cour allemande, la Sainte-Barbe, etc... On s'amusa beaucoup de mon long récit et souvent on me demandait de le recommencer, lorsque dans notre petite intimité survenait quelqu'un qui ne l'avait pas encore entendu.

Un jour, Carlo Placci téléphona à la Comtesse Serristori pour lui dire qu'il avait pris le thé dans une famille allemande, où il avait vu un couple pour lequel on faisait beaucoup de frais et qu'on lui avait présenté avec le titre de Baron et Baronne de Saalfeld, mais dont il avait deviné qu'ils devaient être les Meiningen, d'après la description que j'en avais faite ce soir-là chez elle..., et qu'alors il avait insisté pour demander s'ils n'étaient pas les Saxe-Meiningen en incognito, à quoi l'on avait répondu « Oui ».

Quand Hortense Serristori me raconta cet entretien, ils avaient déjà été chez moi et je dis à mon amie qu'en effet je les avais vus. Ils restèrent une semaine.

A ce moment, la Princesse héritière Louisa de Saxe avait déjà, après son scandale, abandonné la cour de Dresde et se trouvait à Florence. La Princesse Ada lui

avait été une amie très dévouée, et, avec le bon cœur qui la distinguait, continuait de la voir, mais en cachette, car la cour de Meiningen ne l'aurait pas approuvée.

Elle me demanda la permission d'amener la Princesse Louisa, et un jour je la vis arriver chez moi, avec le Prince et la Princesse Frédéric, à l'heure du thé.

Ce scandale m'avait fait beaucoup de peine, car je n'aime pas voir déchoir les souverains, non plus que ceux de ma classe. Je la vis, tout en la plaignant beaucoup.

Louisa était une belle femme ayant beaucoup de charmes et s'était rendue très populaire à Dresde où elle était adorée. Elle avait cette charmante simplicité de toute la Maison grand-ducale de Toscane, et lorsqu'elle traversait la ville en voiture avec son fils aîné le Prince Georges tout petit et que le peuple l'applaudissait, elle soulevait l'enfant dans ses bras pour que les Dresdois pussent mieux voir leur futur Roi, et alors elle suscitait un véritable enthousiasme.

La Princesse Louisa, après tous ces événements, était devenue la Comtesse de Montignoso, et elle venait s'installer à Florence.

Un jour, je déjeunais au Grand-Hôtel avec les Saxe-Meiningen, et nous avons décidé d'aller à deux heures visiter un musée, mais le Prince était fatigué et alla se coucher ; alors la Princesse me dit qu'elle aussi préférerait se reposer. Je me mis à rire et lui dis : « Voilà l'amour parfait ; le mari a sommeil, la femme va dormir aussi, et pour que ce soit un accord vraiment parfait, l'amie fera de même. Et je m'étendis sur sa chaise longue.

Elle se mit à rire ; elle riait toujours de ce que je disais, et je restai dans sa chambre, la porte ouverte

ainsi que celle de son mari, et nous dormîmes tous les trois.

Je rencontrai les Saxe-Meiningen plusieurs fois encore à Rome et à Florence.

Lorsque Feo, l'aînée, se fiança avec le Prince Guillaume Ernst, Grand-Duc de Saxe-Weimar, la Princesse m'envoya le groupe des fiancés qu'elle avait pris elle-même le jour de leurs fiançailles.

Pendant la guerre, le Prince Frédéric et son fils Ernst tombèrent tous les deux à la bataille de Namur (à Tarcienne, le 23 août 1914). J'ai su qu'on voulait transporter le corps de cet enfant de 19 ans (il était né en 1895) à Meiningen pour l'enterrer avec toute la pompe due à son rang ; mais on trouva dans sa poche un papier où il avait écrit que s'il mourait sur le champ de bataille, il voulait être enterré simplement, près de ses chers soldats morts avec lui... Pauvre cher petit !

J'écrivis à la mère. Je n'eus jamais de réponse, et j'ai su depuis qu'elle était devenue folle de chagrin et qu'on avait dû la soigner dans une maison de santé, ce qui ne m'étonna nullement, connaissant le grand amour qui régnait dans cette famille jusque-là parfaitement heureuse. Je garde d'eux tous un souvenir bien tendre.

Cécile de Tormay vint passer le printemps à Florence, je la présentai à mon petit cercle mondain et intellectuel, et tout le monde apprécia son charme, son intelligence et la grande finesse de son esprit. On lui demandait toujours de raconter ses « Nouvelles » aux sujets grecs et païens. Elle les racontait dans son français de fantaisie, mais elle savait si bien colorer ses images avec sa voix lente, chantante, à l'accent hongrois, qu'elle en augmentait l'intérêt.

Riri Visconti était à Florence pour suivre les cours

des « Scienze Sociali ». Cet Institut de préparation à la diplomatie a été fondé par son grand-père Carlo Alberto (il portait ce nom parce qu'il avait été le filleul du roi Carlo Alberto) Alfieri, Marquis de Sostegno, marié à Joséphine Benzo, Marquise de Cavour. L'Institut des Scienze Sociali a été dédié à la mémoire de Cesar Alfieri, Marquis de Sostegno, père de celui-ci, et della Collare « SS. Annunziata », président du Conseil et l'un des signataires du Statut.

Le grand poète Comte Vittorio Alfieri fut le dernier rejeton d'une branche latérale de sa famille.

La mère de Riri était la fille de ce Carlo Alberto Alfieri, et l'on peut dire de son père Emilio, Marquis Visconti Venosta, qu'il était l'un des derniers représentants de la politique classique européenne, ayant débuté dans les premiers mouvements révolutionnaires italiens de 1848. Ministre ensuite sous trois Rois : Victor-Emmanuel II, Humbert I et Victor-Emmanuel III, il finit sa carrière officielle à la Conférence d'Algésiras, comme envoyé du Gouvernement italien ; on peut ajouter qu'il s'imposa personnellement à la conférence même.

Presque tous les jours, à l'heure du thé, mes amis se réunissaient chez moi, c'étaient : la Comtesse Serristori, Cécile de Tormay, Bernhard Berenson le célèbre et grand critique d'art, Stanislas Rembelinski, homme d'une intelligence remarquable, Carlo Placci et Riri Visconti.

Cécile, à propos de ce petit groupe intellectuel, fit une définition très caractéristique. Elle disait qu'il y a dans le monde des intelligences « arrosoir » et des intelligences « éponge ». Elle classait Berenson et Rembelinski parmi les intelligences « arrosoir ».

Cette réunion, nous l'appelions, pour rire, nos petits « Orti Oricellari ».

Souvent se joignaient à ceux-ci des personnages intéressants de passage à Florence : David Berthelot est venu chez moi, et a écrit dans mon album :

Nul œil ne verra plus Vénus naissant de l'onde
Mais la Beauté, toujours, est la reine du monde ;

le grand sculpteur Vincenzo Gemito, qui a fait trois beaux dessins de moi, le peintre Muller, élève de Cézanne, Brunelleschi, Sensani, le sculpteur Libero Andreotti, etc... ces derniers comptaient parmi mes habitués.

Le soir, j'allais généralement dans le monde avec Cécile, mais, une fois par semaine, je restais à la maison pour mes petites soirées intimes.

Ce printemps-là, M. et Mme Labouchère donnèrent de belles fêtes dans leur villa de Montughi. Le Prince et la Princesse Serge Koudacheff recevaient à la villa Grande-Duchesse. La Princesse Vera Koudacheff était une de mes meilleures amies. Je l'aimais énormément ; elle ressemblait à une princesse des contes de fées, idéalement jolie avec ses cheveux d'or ; elle venait avec son mari et ses deux enfants (1) passer tous les hivers à Florence.

Mme Narichkine, née Comtesse Toll, donnait des dîners charmants et avait un art spécial pour grouper les personnes qui s'entendaient le mieux. Aussi ses dîners et ses réceptions étaient-ils des plus recherchés et on

(1) Elle est morte, malheureusement, jeune encore, après quelques jours de maladie à Paris, en 1920. Son mari s'est remarié avec la Comtesse Kreuz, fille de la Princesse Paley.

s'amusait toujours chez elle. Souvent, elle me disait de lui organiser moi-même un dîner, et j'y allais avec mes amis préférés. Cette maison marque pour moi l'un des souvenirs les plus exquis de ma vie florentine.

La Comtesse de Perchenstein, née Bernadaki, s'était remariée avec M. Armand Nisard, ambassadeur de France à Rome auprès du Vatican, et ils étaient venus passer un mois à Florence dans leur Villino. Ils donnèrent plusieurs soirées très élégantes. M. Nisard était un homme plein d'esprit, excessivement intelligent ; il avait une façon aimable et toute personnelle de dire les choses les plus simples. C'est ainsi qu'une fois, pour le jour de l'an, il m'avait dit : « Je vous souhaite une année aussi jolie que vous ». Il faisait des remarques originales sur tout. Un jour, je lui ai entendu dire : « Dans la vie, il faut s'attendre à tout et ne rien attendre. » J'aimais beaucoup fréquenter cette maison où presque enfant j'avais débuté dans ce dîner dont j'ai déjà parlé, alors que Mme Nisard était encore la Comtesse de Perchenstein.

Je continuai à voir souvent mon amie E..., dans son faux ménage ; elle avait encore eu deux enfants magnifiques, et lorsque j'avais un moment de libre, je courais chez elle. Je lui avais présenté mon amie Cécile de Tormay qui était toujours appréciée de tous.

Un jour après déjeuner, j'allai chez elle en grande hâte ; je n'avais qu'un moment à lui donner, car l'après-midi j'allais aux courses avec ma sœur. Je la trouvai très exaltée, toute rouge de colère et à un tel point que je lui demandai : « Mais, qu'as-tu donc ? » Elle était très émue et se mit à me raconter toutes sortes d'horreurs sur son ami. Je me sentis fort embarrassée : c'est très gênant d'être la confidente et le témoin involontaire

d'une scène de ménage. Elle sortit tout un chapelet de griefs contre P... Celui-ci n'ouvrait pas la bouche, moi non plus du reste, que pouvais-je dire ? J'écoutais, horrifiée. Lorsqu'elle se tut parce que fatiguée, il disparut. Mais moi, je fus effrayée et lui dis : « Après tout ce que tu lui as proféré devant moi, il ne lui reste plus qu'une seule chose à faire, c'est de se tirer un coup de pistolet. » A peine avais-je achevé que j'entendis le coup. E... est assez sourde, elle n'avait rien entendu, mais voyant que j'insistais, elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et fondit en larmes et en sanglots. Nous n'avions pas encore quitté le canapé que la porte s'ouvrit et P... parut, sa chemise ouverte sur son cœur tout en sang ; ce fut épouvantable et tragique !

Elle se jeta dans ses bras et l'accompagna dans sa chambre, tandis que moi je faisais appeler le prêtre et le médecin. Ensuite, j'allai les rejoindre et à nous deux nous lui tenions sur le cœur des compresses d'eau froide. Alors, je lui dis : « Mais pourquoi avez-vous fait cela ? » Il me répondit : « C'est votre faute ». « Ma faute ??? ». « Oui, parce que vous n'avez pas pris ma défense ! » Je fus furieuse contre lui. Je n'avais pas bronché, je n'avais pris la défense de personne et cet homme me rendait responsable de son crime !

J'étais si jeune, seule sans mari, je crus que j'allais avoir des ennuis avec la police pour avoir été le témoin de ce malheureux accident. Je les quittai brusquement pour aller au salon attendre le médecin. Le prêtre arriva le premier et je restai avec lui, en lui disant qu'il s'était passé un grand malheur dans la maison et que peut-être sa présence serait nécessaire. Quand le médecin arriva, je l'accompagnai en silence dans la chambre du drame. Lorsqu'il en sortit, je lui demandai

ce que le blessé avait dit. Il avait essayé son pistolet avant de partir, le lendemain, pour la montagne, lui avait-il raconté, et le coup était parti. Je dis au médecin de l'écrire de sa propre main sur une feuille car, plus tard, le blessé aurait pu perdre la parole et il fallait, pour le procès-verbal, donner le cas échéant cette explication... Le médecin fut très étonné de ma prudence et me regarda stupéfait.

A ce moment-là, il suffisait que l'on me vît parler avec un Monsieur le long de l'Arno pour qu'on me le collât comme amant. Je ne voulais pas un nouveau scandale, je ne voulais surtout pas non plus voir mon nom s'étaler dans les journaux. Et je ne pensais qu'à moi, ce qui n'est pas du tout dans mon caractère. Mais je n'éprouvais aucune amitié pour ce Monsieur, j'en avais une très grande pour elle que je savais très malheureuse.

Inutile de dire que je n'allai pas aux courses.

Enfin, il guérit ; ils reprirent leur vie en commun et de moi, grâce au Préfet qui était un ami de la maison, il ne fut pas question dans les journaux.

E... me demanda d'écrire une lettre à sa tante, la Duchesse de P..., pour lui dire dans quel état pitoyable elle se trouvait au point de vue finances, et que c'était pour cette cause que son ami avait tenté de se suicider.

Je ne sais jamais dire « non » à une amie, et, bien malgré moi, j'écrivis à la Duchesse de P...

Elle me répondit aimablement, mais ne voulut rien faire pour eux, disant que lorsqu'on sort de la voie du Seigneur, on doit s'attendre aux pires catastrophes et à la malédiction de Dieu. Je leur lus cette lettre qui ne fut pas bien accueillie, et je m'écartai de ce ménage. Je le regrettai pour elle ; lui, qui déjà ne pouvait pas me

sentir, me détesta plus que jamais. J'avais trop entendu, j'avais trop vu.

Ils restèrent encore quelque temps ensemble, puis ils se quittèrent. Elle, pauvre femme, continue avec ses enfants une vie bien dure à Paris, lui s'est remarié.

L'été, nous le passâmes comme presque toujours à Viareggio. Cécile de Tormay vint nous y rejoindre.

Ma sœur avait loué une villa et toutes les réunions avaient lieu chez elle.

Alors arrivèrent : le Prince S..., Riri Visconti, le Comte Mouravieff et d'autres amis pour nous rendre visite.

Notre Société de Viareggio, cet été, comprenait à ce moment le ménage du Duc et de la Duchesse Sforza, le Prince et la Princesse Orsini, la Duchesse Grazioli, le Marquis Momino Sommi Picenardi, le Baron et la Baronne Gigino Compagna, dont la femme Marguerite était une de mes amies les plus chères, ravissante, follement intelligente, musicienne de premier ordre. Elle jouait du violon d'une façon remarquable. Grande, mince, toujours habillée en blanc, lorsqu'elle prenait le violon, son archet à la main, elle avait quelque chose d'hérétique et je l'appelais le « lis liturgique ».

Elle devint mon amie inséparable. Marguerite, Cécile et moi ne nous quittions plus, et nos conversations n'avaient d'autre objet que l'art, la littérature et la musique. Nous allions ensemble chez Salomé Krucheniski, la cantatrice célèbre qui créa « Butterfly » de Puccini au théâtre Regio de Brescia, avec un succès grandiose et fit pour ainsi dire ressusciter cet opéra qui était tombé à la première représentation. Elle fut la première à danser tout en chantant dans l'opéra « Salomé » de Strauss. Ce fut elle aussi qui créa « Phèdre » de d'Annunzio dans

l'opéra d'Ildebrando Pizzeti. Et sa carrière théâtrale ne fut qu'une suite ininterrompue de triomphes. Depuis quelques années, elle ne chante plus au théâtre, encore que sa voix soit tout aussi fraîche et puissante qu'alors. Elle se contente de donner des concerts. Chaque fois que je vais à Viareggio, elle me donne la joie de l'entendre ; elle chante avec simplicité, ne se fait pas prier, elle éprouve du plaisir à faire plaisir. Elle est très belle et très sympathique. Dans mon album d'autographes elle a écrit : « Poète écrit, peintre peint, comment puis-je chanter dans votre album ? »

C'est aussi à Viareggio, cette année-là, que je me suis liée d'une véritable amitié avec Puccini, ce cher Maître trop vite disparu ! Nous nous rencontrions tous les jours et il me demanda même de lui donner un sujet d'opéra.

Que de fois avec Cécile, nous sommes allées le voir à Torre del Lago où il demeurait avant de se fixer à Viareggio.

Moi qui adore la musique j'ai, quand je chante, la voix la plus fausse qui existe. Je suis sûre que si, dans le monde entier, on donnait un prix à la personne qui chante le plus faux, je le remporterais.

Au début du grand succès de « Butterfly », un jour en le rencontrant, je lui en fredonnai une mélodie. Lui et Cécile rirent à en pleurer.

Ces derniers temps il était très préoccupé à cause de sa gorge qu'il soignait à Salsomaggiore, où il y a deux ans j'ai fait une cure en même temps que lui. Il avait alors comme un pressentiment qu'il ne finirait pas cet opéra « Turandot » qui lui tenait tant à cœur et il m'en racontait l'histoire en me disant combien il aimait ce sujet.

A Salsomaggiore, il avait déjà une voix assez rauque ; je lui disais de ne pas fumer et je lui inspirais beaucoup de confiance dans cette cure. Je ne savais pas à quel point il était malade.

Lorsqu'il fut élu Sénateur, je lui écrivis pour le féliciter et il me répondit aimablement le même jour.

Je le voyais chaque année se promener à Viareggio avec son ami le Marquis de Piccolellis (1). Ils avaient la même taille, se ressemblaient même un peu, et ne se quittaient jamais pendant l'été. L'année dernière, pour les habitués de cette plage, sa disparition a vraiment laissé un grand vide !

L'hiver suivant, en allant à Palerme voir mon père, je m'arrêtai quelques jours à Rome où je n'avais fait jusqu'alors que des séjours de quelques heures quand je me rendais en Sicile.

J'assistai à un bal de Cour avec la Duchesse de Sermonea, alors encore Princesse de Teano. Puis j'allai rendre visite à son père, le Prince Colonna, qui était déjà souffrant. Il recevait dans un grand fauteuil entouré des belles peintures de son musée. Cette tête magnifique de vieillard au regard si doux constituait à elle seule un tableau et non des moins beaux de sa précieuse collection.

Je pris part à des dîners chez la Marquise Chigi Zonadari, chez la Baronne Blanc, chez le Duc et la Duchesse de Terranova, etc.

Dans un bal du Grand-Hôtel, je fus frappée de la beauté d'une femme que je ne connaissais pas encore et je demandai qui elle était. On me répondit : Donna Maria

(1) Le Marquis de Piccolollis est un célèbre violoncelliste. Il a donné des concerts à Londres, en Amérique, en Italie et toujours avec beaucoup de succès.



Photo Manuel Freres.

Portrait de la Duchesse Grazioli, par Boldini

Mazzoleni. Brune au nez droit, de grands yeux noirs à l'expression un peu dure mais qui éclairaient, lorsqu'elle souriait, un profil caractéristique de camée. Grande de taille, fine, élégante, souple, elle était en un mot une des femmes les plus à la mode et les plus belles de la Société Romaine.

Une autre grande beauté c'était, à ce moment-là, la Duchesse Grazioli, Nicoletta Bandini, femme bien racée, grande, mince, brune, au nez légèrement arqué, aux yeux noirs, avec une démarche de reine et une élégance toute personnelle. Tout à fait remarquable pour sa grande allure et son goût raffiné.

Une beauté encore, la Princesse de Viggiano, Jeanne de Beauvremond, grande, à la taille de déesse, cheveux noirs, grands yeux bleus, les plus belles manières que l'on puisse imaginer.

Dans tout l'éclat de leur jeunesse étaient alors la duchesse de Sermoneta, Vittoria Colonna, digne de porter ce nom illustre par son physique classique et sculptural et sa culture intellectuelle ; la Duchesse Sforza, Maria Torlonia Borghese, brune aux yeux de velours, très jolie, gracieuse, souriante, simple, la bonté même, de caractère indépendant, vivant un peu à part et pour son compte. Son mari le Duc Renzo, tête parfaite d'Empereur romain, formait avec Maria un couple magnifique ; la Comtesse Martini, Laura Ruspoli, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, une réelle beauté toute de finesse et de détails, grande, mince, une taille idéale, flexible comme un roseau, un visage à peau très blanche, des yeux bleus, un nez parfait, une bouche ravissante, des cheveux châtain foncé ; Miss Gladys Deacon, la grande beauté américaine et la jeune fille à la mode : elle ressem-

blait à une Minerve victorieuse (1). Et puis beaucoup d'autres femmes très jolies et très élégantes.

Parmi les hommes les plus en vue, figuraient : le Prince Sonnino, Don Prospero Colonna, maire de Rome ; le Prince de Belmonte ; le Duc de Camastra, type de beauté sicilienne au teint mat, olivâtre, aux yeux bleu-clair, aux cheveux noirs : un Sarrasin ; le Prince Domenico Orsini qui aurait pu être sculpté par Verrocchio et ressemblait à son David ; lui et Renzo Sforza étaient réputés les plus beaux Romains de la grande aristocratie de la capitale ; le Prince Alfonso Doria, qui donnait les plus belles fêtes dans son somptueux Palais. La réception qu'il donna pour l'Empereur d'Allemagne est restée fameuse dans toute l'Italie.

Dans son Musée de peinture se trouve le portrait de son ancêtre Innocent X, chef-d'œuvre exécuté à Rome par Velasquez en l'année 1648. Le grand artiste fit de cette figure de Jean-Baptiste Panfili une merveille d'art.

Pendant ce court séjour à Rome, je voulus être présentée à notre Vénérée Reine-mère. Je priai une de ses dames d'honneur, la Princesse de Belmonte, de vouloir bien me faire le plaisir de s'en charger. Elle demanda une audience pour moi à la Marquise de Villamarina, dame de la Cour ; celle-ci s'en occupa tout de suite, mais le lendemain la dame téléphona à la Princesse de Belmonte pour lui dire que j'étais sujette Austro-Hongroise et que c'était mon Ambassadeur qui devait me présenter.

L'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie était le Comte Lutzow, mon ami de Dresde, que je n'avais pas encore revu. Je lui écrivis. L'ambassadeur fut d'une politesse exquise, non seulement il me répondit qu'il était flatté

(1) Plus tard elle épousa le Duc de Marlborough.



En haut : S. E. Le Prince Orsini
En bas : Sa Majesté l'Impératrice Eugénie à Favignana.

de me présenter, mais il m'invitait aussi à un grand dîner à l'Ambassade pour le lendemain, dîner pour lequel les invitations étaient lancées depuis un mois.

Je fus forcée de partir pour Palerme et, en ce qui concerne mon audience de la Reine-mère, ce fut l'Ambassadeur de Meroy, successeur du Comte Lutzow, qui la redemanda pour moi.

Je m'arrêtai quelques jours à Naples pour assister au magnifique bal que le Baron et la Baronne Compagna (père et mère du ménage Gigino) avec qui j'étais liée, donnaient en l'honneur de S.A.R. le duc d'Aoste.

Puis ce furent des bals chez la Baronne Barracco, née Doria, chez le Prince et la Princesse Diego Pignatelli, des dîners chez le Prince et la Princesse de Gerace, Anna Saluzzo de Corigliano, femme de grande ligne, d'une amabilité et d'une grâce exquisés et la plus belle de toutes les beautés napolitaines.

J'allais tous les jours déjeuner chez mon amie l'adorable Marguerite Compagna, (1) et un soir j'allai avec eux entendre, à San Carlo, la célèbre Salomé Krucheniski qui chantait « Loreley » avec le fameux ténor Cristalli. Il semblait que le théâtre allait s'écrouler sous les applaudissements.

Tous ces amis me fêtaient tellement que je ne pouvais me décider à partir ; mais mon père télégraphiait tous les jours et je n'eus plus le courage de le faire attendre davantage.

J'arrivai à Palerme par le train de luxe et dans ce train je fis la connaissance du Ministre Guillemin et de M. de Billy, actuellement ministre de France à Bucarest.

(1. Le baron et la baronne Gigino Compagna portent maintenant le titre de Prince et Princesse de Marsico Nuovo.

Ils venaient de Paris et s'arrêtaient d'abord à Taormina.

Je n'ai pas l'habitude de nouer des connaissances dans les trains, mais le Ministre Guillemin et son ami avaient vu mon nom sur mes valises et me dirent que j'étais très probablement la belle-sœur de la Princesse Thurn et Taxis qu'ils connaissaient très bien, ayant été ses collègues à Athènes. Encouragée par cette entrée en matière des plus satisfaisantes, je me mis à parler avec eux et mon voyage fut ainsi des plus agréables. A Palerme, je les retrouvai chez la Princesse de Torremuzza, née de la Trémoille, la maison où l'on était toujours sûr de rencontrer tous les Français de marque.

CHAPITRE XVIII

*Pietro Canonica à Palerme — La villa « des Tatti » —
Gordon Bennet et « Le Lysistrata » — Giovanni
Boldini — L'hiver à Budapest, chez les Tormay.*

Aime, et tu renaitras : fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

A. de MUSSET.

Je restai tout un mois à Palerme chez mon frère aîné Ciccio et sa délicieuse femme Angelina. J'allais toujours chez les Florio, et c'était de nouveau avec ma cousine Franca que je passais tout mon temps comme d'habitude, lorsque nous résidions dans la même ville.

A Palerme, je fréquente beaucoup l'Opéra. C'est mon cousin Ignazio Florio qui s'occupe du théâtre Massimo. Il a la passion de la musique et nous avons grâce à lui, à Palerme, toujours les meilleurs artistes en renom. C'est à Palerme, au Massimo, que Caruso et Gigli ont chanté tout à fait au commencement de leur glorieuse carrière, et c'est là aussi qu'a débuté le grand chef d'orchestre Serafin.

Ignazio Florio a énormément travaillé pour sa ville natale. C'est encore lui qui a érigé ce magnifique hôtel « Villa Igiea », en agrandissant un château qui avait

appartenu à Lady Domville. Il l'acheta, fit bâtir et l'entoura de tous ces luxueux jardins aux fleurs les plus variées, qui descendent jusqu'à la mer.

« Villa Igiea » est le plus bel hôtel que je connaisse, et si Palerme est devenu un séjour d'hiver des plus réputés et des plus élégants, c'est à Ignazio Florio qu'on le doit à cause de la magnificence de cet hôtel. Il adore son pays et fait l'impossible pour l'embellir.

Son frère Vincenzo a fondé : « La Targa Florio » qui se court chaque année vers la mi-avril.

Cette saison d'hiver, on donnait « Iris » de Mascagni, « la Damnation de Faust », « Walkyrie », « Butterfly », etc...

A ce moment, le grand sculpteur Pietro Canonica était à Palerme pour faire le buste de ma cousine Franca. J'assistais toujours à ces poses et me plaisais beaucoup dans la compagnie de ce célèbre artiste, poète et musicien.

Il travaille maintenant à la statue du Pape Benoît XV pour l'église de Saint-Pierre. Canonica mérite vraiment d'avoir une œuvre de lui dans le plus grand et somptueux temple de la chrétienté.

Après Palerme, je m'arrêtai de nouveau quelques jours à Rome où j'avais rendez-vous avec mon amie Cécile de Tormay. Avec elle, nous visitâmes tous les monuments de la capitale et nous ne fîmes pas mon-daines.

Nous allions déjeuner tous les jours chez le Duc et la Duchesse Sforza, dans l'intimité, et un soir seulement il y eut chez eux un grand dîner. Un jour aussi, nous fûmes invitées chez le Prince et la Princesse Orsini, puis nous partîmes pour Florence.

Le printemps de Florence est une poésie prolongée. C'est toujours une répétition du « Calendimaggio »

comme autrefois au temps de Guido Cavalcanti et de « Boccace, etc... », et les fêtes qui s'y donnent ont une tradition séculaire. Cécile en jouissait beaucoup et s'en inspirait pour ses romans et ses nouvelles.

Souvent nous allions à la villa « des Tatti », chez M. et Mine Bernhard Berenson ; cette ravissante villa, idéalement située sur une des jolies collines florentines, et entourée d'un classique jardin dessiné à l'italienne, possède une collection choisie de primitifs de toute beauté et une bibliothèque d'une très grande richesse. Lorsque nous allions aux « Tatti », nous y restions toute la journée, plongées dans des conversations d'un vif intérêt avec Berenson qui a une façon toute poétique d'exprimer ses profondes connaissances artistiques. Souvent nous y rencontrions des amis communs florentins et étrangers.

Le printemps se prolongea à Florence, et puis ce fut Viareggio où l'on se retrouvait toujours les mêmes. Le Prince S... venait nous y rejoindre ; il était devenu le grand ami de mon beau-frère Massari et était toujours des nôtres. Je commençais vraiment à m'attacher à lui. Cette grande constance et cette fidélité à mon endroit avaient fini par me toucher et par gagner mon cœur.

Souvent, avec le Comte de Turin, lui, et d'autres amis, nous faisons de longues promenades en auto. Moi, j'allais toujours avec le Prince S..., d'abord pour lui faire plaisir et aussi parce qu'il était beaucoup plus prudent ; le Comte de Turin faisait de telles vitesses qu'il me faisait mourir de peur. Ma sœur, plus courageuse que moi, allait toujours avec lui. Nous nous retrouvions tous pour le déjeuner ou le goûter, soit à Livourne, soit à Pise, soit ailleurs. Ce même été, avec ma sœur, Cécile, et Don Marino Torlonia, nous allâmes visiter Perugia, Orvieto, San Gemignano et Assisi. De voir toutes ces

merveilles avec Cécile, c'était une grande joie artistique.

Un jour, arriva à Viareggio Gordon Bennet avec son yacht « *Lysistrata* » ; il nous invita tous pour le thé. Se trouvaient à bord, la Baronne Gourgaud, née Chevreau, Mme de Reuter, le peintre et Mme Gervex, etc... Il nous pria même d'aller avec lui jusqu'à Livourne, mais nous préférâmes y aller en auto, et le lendemain nous allions le rejoindre pour le déjeuner. La mer était très agitée, le déjeuner exquis, mais personne n'y fit beaucoup d'honneur parce que le yacht dansait vraiment trop, à notre goût.

Il nous fit visiter toutes les belles cabines, les cuisines, nous expliqua que tout se faisait à l'électricité sur son yacht. Il nous montra aussi deux très belles vaches blanches qu'on trayait par ce même système et qu'il avait appelées « *Rose* » et « *Violette* » en raison de l'amitié qu'il avait pour les deux sœurs Rose et Violette Ney. C'était amusant comme idée. Il nous dit qu'il avait l'habitude de donner à tous ses animaux le nom des personnes qu'il chérissait.

Par un triste jour d'automne, j'eus le malheur de perdre mon ami le Prince S... Sa mort laissa un grand vide dans mon cœur. Il m'avait complètement consacré ses dernières années, et avait été pour moi le meilleur, le plus doux et le plus affectueux des amis.

Je ne pus plus vivre dans mon petit pied-à-terre de Florence et décidai de voyager.

Ma chère amie Cécile arriva à point pour me consoler, puis nous partîmes ensemble pour Paris qu'elle voyait pour la première fois. Alors je me consacrai complètement à elle, m'intéressant à toutes les impressions qu'elle ressentait dans ce Paris merveilleux ; nous visitâmes les musées, toutes les églises, et je crois pouvoir dire que

je connais tout le Paris artistique comme aucune de mes amies étrangères ne le connaît.

Un jour, Carlo Placci vint nous chercher pour nous accompagner à l'atelier de Boldini. La peinture de Boldini fit sur nous une très forte impression de beauté. Je la connaissais pour avoir vu, à une exposition de Venise, le fameux portrait de Whistler et j'en étais restée frappée. Boldini lui-même, dans son atelier, était un type bien intéressant. On se demandait comment lui si petit pouvait faire des œuvres si grandes!!! L'air méchant, méfiant, d'abord très grognon, il devint bientôt tout à fait aimable. Il me dit qu'il connaissait Palerme où il avait fait le portrait de ma cousine Florio, et puis il blaguait sur les Siciliens et disait que nous nous ressemblions tous. Il parlait toujours en grognant, mais au fond il était amusant, spirituel et original.

Lorsque nous voulûmes partir, il nous pria de rester encore. Il me regarda fixement dans les yeux et me dit : « *Je veux faire votre portrait* ». Je lui souris en remerciant et me levai de nouveau pour partir. Il m'arrêta une seconde fois à la porte et me dit : « *Je ne vous laisse pas partir si vous ne me dites pas quel jour vous viendrez poser.* » Je lui répondis : « *Quand vous voudrez.* » Alors il me fixa le lendemain.

Le lendemain, j'allai donc boulevard Berthier avec Cécile et il commença à faire de moi des pointes sèches. Lorsque la fine pointe du diamant marquait le cuivre, il recevait à travers ses lunettes des lumières dorées qui illuminaient sa figure, tels ces tableaux des grands maîtres flamands lorsqu'ils représentaient des intérieurs d'ateliers. Nous allions tous les jours chez lui et il aimait travailler avec moi.

Une fois, en faisant un dessin, il s'écria : « *Non, il*

me faut des couleurs, parce que vous avez de trop belles couleurs. » Il prit alors une toile où il avait peint un arbre et, du miroir qui était derrière lui, je voyais de plus en plus apparaître mon visage dans les branches. Il m'avait assise un peu haut de façon qu'il se trouvait plus bas que moi et me voyait en raccourci. La peinture était vraiment splendide avec les yeux un peu baissés, la bouche entr'ouverte. Il la regarda, satisfait, et dit : « Vous avez l'air de crier : je suis belle, je suis née à Palerme, je suis de grande famille, j'ai besoin d'amour, mais je ne me donne qu'aux Princes... » Nous eûmes, mon amie et moi, un véritable fou rire et en même temps nous fûmes étonnées de cette définition assez piquante, et, comme psychologie, plutôt nette... Et il ne me voyait que depuis trois jours !

Lorsque je posais, pour attirer mon attention quand je me distrayais, il m'appelait « Monsieur ». Je le regardais sans pouvoir m'en expliquer la raison. Enfin, je la lui demandai et il me répondit : « Oui, Monsieur, parce que vous n'êtes pas assez femme avec moi ». C'était trop drôle !

Quel type, ce Boldini, il grogne toujours ! tout ce qu'il dit, c'est en grognant, même s'il veut dire des choses aimables ; mais il n'en dit pas souvent.

Si par hasard nous n'allions pas chez lui, il téléphonait pour nous voir ; il s'était habitué à nous deux et se plaisait en notre compagnie.

Je posai pendant deux semaines. J'ai gardé beaucoup d'amitié pour lui, et depuis je le vois souvent.

Cécile et moi nous n'allions nulle part dans le monde sauf un soir, avant de partir, chez le Duc et la Duchesse de Camastra. Odo Lanza de Camastra s'était marié avec la femme exquise qu'est Rose Ney d'Elchingen, et ils

habitaient, à ce moment-là, le somptueux appartement du faubourg Saint-Honoré qu'ils avaient meublé avec un goût parfait et où ils donnaient des fêtes des plus élégantes.

A Paris, nous allâmes aussi rendre visite à la Duchesse Grazioli qui était alors l'invitée de l'ambassadrice d'Angleterre, Lady Feo Bertie.

Carlo Placci venait souvent nous voir à l'hôtel et nous emmenait quelquefois au théâtre.

C'est tout ce que nous eûmes de mondanités.

Je voulais trouver un traducteur français pour les livres de mon amie. Je me donnai beaucoup de peine, mais cette fois-là, je n'y réussis pas.

La Duchesse de Rohan nous invita pour quinze jours à Josselin. Elle ne connaissait pas mon amie et l'invita quand même, parce que nous voyagions ensemble. Cécile avait une envie folle d'y aller, mais moi je ne me sentais pas en goût de voir tant de monde et je renonçai à ce plaisir. Je m'en suis beaucoup repentie, car Josselin était alors très brillant, quand toute la famille était au complet.

Cécile m'accompagna jusqu'à Florence et me fit promettre d'aller passer l'hiver chez elle à Budapest.

Je quittai Florence le premier Février, m'arrêtai un jour à Venise, pour voir le Comte et la Comtesse Mocenigo dans leur beau palais de San Stae, et continuai pour la Hongrie.

A ce moment-là, tous les Tormay vivaient ensemble dans leur maison de Kofarago Uteza : la mère, la chère tante Herminie, que j'appelais « tante » selon l'usage hongrois, les deux fils Geza et Bela, et Cécile. Deux sœurs étaient mariées.

J'ai rarement rencontré une famille plus intéressante ; tous d'une intelligence remarquable, et la bonne compa-

gnie et l'amitié affectueuse que je trouvai dans cette maison hospitalière furent une véritable ressource pour moi.

La bibliothèque de Cécile faisait toute ma joie ! J'y trouvais un tel choix de livres que j'aurais voulu avoir des journées plus longues pour les lire tous. Avec elle, nous commentions les lectures, elle me citait tous les auteurs anciens que je ne connaissais pas, et, sans presque m'en apercevoir, j'appris beaucoup pendant ces quelques mois d'hiver.

Cécile n'est jamais pédante ; elle a une culture profonde et même lorsqu'elle parle des matières les plus sérieuses, elle le fait avec la même simplicité qu'elle met à raconter ses Nouvelles.

Les Tormay menaient une vie de famille très tranquille. La tante Herminie (Hermine neni en hongrois) ne sortait plus le soir, depuis qu'elle avait perdu son mari, ancien Ministre de l'Agriculture. Son frère Geza nous accompagnait souvent au théâtre. L'Opéra de Pest est très beau et l'on y entend d'excellente musique. Un soir, nous y allâmes pour « Lohengrin », chanté en hongrois naturellement, et je fus très étonnée d'entendre Ortruda chanter en Italien. J'en demandai l'explication à Cécile qui me dit qu'Ortruda était une cantatrice allemande qui se trouvait là en tournée, et comme il était défendu de chanter dans cette langue, elle avait dû chanter le rôle en italien. Il n'était pas permis à Budapest d'entendre l'allemand dans les théâtres.

Je ne connaissais pas assez bien le hongrois pour aller à la comédie et j'y allais seulement lorsqu'arrivaient des troupes françaises. C'est ainsi qu'un soir j'entendis Mounet-Sully dans « Œdipe-Roi. »

Je commençai par aller voir plusieurs des parents de mon mari qui m'avaient conservé leur amitié. Celle que

je connaissais le mieux et aimais le plus, était la Comtesse Léontine Andrassy et je la vis souvent pendant ce même hiver. Une femme charmante aussi était la Comtesse Mikes. J'allais généralement le dimanche prendre le thé chez elle avec Cécile. Une autre amie idéale était la Comtesse Geraldine Karoly, née Palffy, et sa sœur Fanny, Comtesse Wenkheim ; une troisième sœur, la Comtesse Festetics, fut aussi très aimable pour moi. L'homme le plus beau, le plus élégant, le plus sympathique et dont j'ai gardé un souvenir charmant était le Comte Rudolf Bela Zichy. Je revis le cousin de mon mari, Olivier d'Orsay et sa fille Maria qui était alors demoiselle d'honneur de l'Archiduchesse Augusta.

J'eus le grand plaisir de trouver un jour à Pest un vieil ami d'enfance de Palerme, le Baron Antonio Bordonaro qui y résidait comme Consul Général d'Italie. Il est maintenant Secrétaire Général au Ministère des Affaires étrangères à Rome. Homme d'une intelligence supérieure, noble caractère, véritable cœur d'or, sa carrière est des plus brillantes.

Je fis la connaissance à Budapest du Comte et de la Comtesse de Fontenay, lui Consul Général de France. Ils donnaient de jolies fêtes dans leur élégant appartement et j'y allai quelquefois. L'Empereur d'Autriche avait une admiration spéciale pour la Comtesse de Fontenay et l'appelait « La rose de France ».

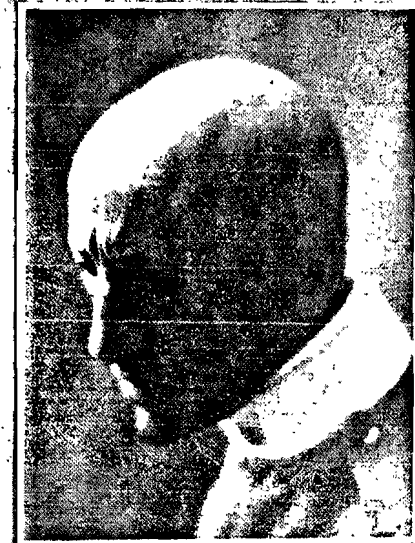
Ce qui m'intéressait beaucoup, c'était d'assister à des séances au Parlement. Je montais dans une grande tribune avec Cécile et de là nous regardions tout le spectacle, car c'en était un vraiment et des plus sensationnels. Les Hongrois, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, sont fanatiques en ce qui concerne la politique ; ils s'exaltaient tellement dans ces discussions à la Chambre

qu'ils me faisaient absolument l'effet de fous, d'autant plus que je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'ils hurlaient. J'ai assisté à des séances agitées à Rome, mais en comparaison de celles de Budapest, celles de Rome ont l'air de se passer dans une église. A certains moments, je croyais qu'ils allaient tous se tuer, et je voyais Cécile devenir rouge de colère à en perdre la raison, et j'avais vraiment peur que, dans sa fureur, elle ne se jetât en bas de la tribune pour prendre part de plus près à la dispute. Il y avait surtout un prêtre qui les exaspérait tous, lorsqu'il se levait pour parler. Cécile m'expliqua qu'il était roumain et que sur tous ces bancs, près de lui, siégeaient les « Nationalitäten », c'est-à-dire, les Roumains, les Serbes etc... qui, tout en étant sujets hongrois, leur donnaient tous beaucoup de fil à retordre et étaient par conséquent haïs des Hongrois. Je ne sais pas pourquoi ce prêtre (il avait une si bonne figure cordiale et réjouie) m'était sympathique, et je voulus faire sa connaissance. Je le dis à Cécile, et je crus qu'elle allait tomber à la renverse de dégoût. Elle me dit que ce ne serait certainement pas elle qui me le présenterait. Je lui répondis que peu m'importait qui me le présenterait, mais que je voulais le connaître. En sortant du Parlement, nous nous trouvâmes justement à côté de lui et un ami me le présenta. Il me fit un gentil sourire et Cécile le foudroya du regard. Il comprit qu'elle lui était hostile et lui adressa aimablement la parole en hongrois. Cécile lui répondit furieuse, et je ne sais pas ce qu'elle put lui dire comme politesses!! Elle me gronda de l'avoir amenée à parler à cet être indigne, mais les gronderies de Cécile ne me troublaient pas et j'étais contente d'avoir eu ce que j'avais voulu.

Cécile me gâtait beaucoup, j'étais vraiment très ca-

précieuse avec elle et j'abusais parfois de sa bonté et de son affection pour moi.

Ces trois mois de séjour chez les Tormay passèrent trop vite à mon gré et je garde de cette famille remarquable un souvenir très affectueux.



Alla Basilissa
« et dignus adorem ».
Gabriele d'Annunzio

*Portrait de Gabriel d'Annunzio dédié
à la Comtesse d'Orsay.*

CHAPITRE XIX

Gabriele d'Annunzio à la « Capponcina » de Settignano.

A Brescia la vidi sparire e non potei più raggiungerla ; ma portai con me durevolmente il bagliore del suo viso come se mi fossi rotolato nel fosforo.

La sua amicitia costante e franca è uno dei piu freschi sapori che gusti la mia vita insensata.

Che fa Cecilia ?

Perchè le due sirocchie non abitano la piccola stanza verde, che è così odorosa di santità ?

Au mois de mai, Gabriele d'Annunzio arriva à Florence ; il s'installe à la villa « Capponcina » de Settignano, à quelques kilomètres de la ville. J'étais heureuse d'avoir ainsi la possibilité de voir souvent le plus grand poète du monde.

D'Annunzio se prit d'une véritable amitié pour ma sœur, la Duchesse Massari, et moi, et je puis dire sans exagération qu'il passait avec nous tous ses moments de loisir.

La joie de Cécile de Tormay fut à son comble lorsque, à son arrivée à Florence vers le mois de juin, elle trouva d'Annunzio dans notre intimité. Il apprécia tout de suite son talent, s'intéressa beaucoup à lui entendre raconter

ses nouvelles, et lui en traduisit même deux dans cette merveilleuse langue italienne que personne ne sait exprimer et illustrer comme lui : Il traduisit *Nostra Donna in Arcadia* et *Layde o la Dramma*, et fit cadeau à Cécile des deux manuscrits.

Il travaillait alors à *Phèdre* et, le soir, il venait chez moi où je l'attendais toujours avec Cécile. Il nous lisait, avec cette voix mélodieuse qui est à elle seule un chant et une musique, les beaux vers d'Hippolyte de *Phèdre* et d'autres personnages de cette grande tragédie qu'il préparait.

Cécile et moi nous restions dans mon petit salon. On n'entendait aucun bruit au dehors, car la place des Zouaves est très solitaire, le soir. Pendant que nous causions ensemble un léger son de grelot s'approchait : c'était d'Annunzio qui arrivait avec son coupé attelé d'un cheval. Il l'appelait en plaisantant sa « troïka ». D'un bond, il entra au salon, toujours très gai, s'asseyait près de nous, nous narrant tout ce qu'il faisait.

Nous nous intéressions beaucoup à sa *Phèdre* et il nous racontait qu'il y travaillait avec ardeur toute la nuit, toujours debout, ses papiers posés sur un haut lutrin. C'est un homme d'une force et d'une résistance physique tout à fait exceptionnelles.

Que si, parfois, à la dernière minute, quelque chose l'empêchait de descendre en ville, alors c'était une jolie lettre d'excuses qui arrivait, accompagnée d'un gros bouquet de fleurs.

Il appelait mon petit pied-à-terre « Il bel cofano che serve di casa alla sua preziosità » (le joli coffre qui sert de maison à votre précieuse personne).

D'Annunzio a l'habitude de donner des surnoms à ses amis, ainsi, moi j'étais « la Basilissa Irene » : il me

trouvait le type byzantin ; ma sœur, qui était très brune, devenait « la Reginetta Carbonilla » (la petite reine Carbonille) ; Cécile, « la Sirocchia » (la sœur).

Un matin, il nous donna rendez-vous à toutes les trois au musée Étrusque, là où se trouvent aussi les plus beaux Gobelins de Florence.

Il nous attendait devant la porte. Je me rappelle qu'il y avait dans le jardin une grande statue d'Ariane et il dit à Cécile : « Regardez-la bien et inspirez-vous en pour une nouvelle. » Et Cécile lui répondit selon l'inspiration qu'elle ressentait à ce moment.

Ce fut une matinée inoubliable ; chaque sarcophage était décrit par lui d'une façon poétique et toute particulière et de l'écouter parler avec ce merveilleux timbre de voix qui est unique au monde, on avait envie de fermer les yeux pour en jouir davantage, en faisant abstraction de toute autre chose.

Quand nous eûmes tout vu, il nous accompagna à l'auto ; elle était complètement recouverte de roses rouges et ce fut avec beaucoup de difficultés que nous pûmes trouver une place pour nous asseoir : délicate et poétique pensée de notre ami !

Avec Cécile, nous passions des après-midi entiers à la « Capponcina ».

D'Annunzio a la passion des fleurs, sa maison était toujours fleurie comme un jardin. Sa chambre à coucher était en broché rouge avec un grand lit à quatre colonnes, face à son lit, le regardant, la statue de l'Aurige de Delphes. La chambre de la Clarisse (nom qu'il donnait à l'amie qui partageait avec lui sa solitude) était en broché vert, au lit très bas et à colonnes, surmonté d'un immense dais. Ce lit nous servait de canapé et c'est là qu'il nous faisait toujours asseoir ; il prenait place dans

un grand fauteuil en face, et la conversation la plus intéressante, la plus brillante, on eût dit des feux d'artifice, s'engageait entre nous. Pour nous faire plaisir, il nous lisait des vers. A ce moment-là, c'étaient surtout ceux de *Phèdre*. Il nous donnait une preuve d'amitié bien précieuse à nous en faire ainsi connaître les prémices. Il nous fit même cadeau de quelques autographes du rôle d'Hippolyte. Chaque fois que nous le quittions, il nous donnait un petit souvenir, soit un livre, soit un joli objet, mais invariablement des fleurs.

Je ne connais pas d'homme plus généreux que d'Annunzio.

Il nous faisait aussi visiter ses écuries ; il avait alors une jument pour laquelle il marquait une prédilection : elle s'appelait « Amaranta » ; elle était capricieuse, fantasque, et en nous la montrant il nous dit : « Elle est vraiment femme, avec tous ses caprices et ses fantaisies. On ne peut jamais compter sur elle. Quand nous sortons ensemble, quelquefois c'est la douceur même, un petit agneau ; soudain, sans aucune raison, tout comme les femmes, elle se cabre, elle s'emporte, alors je m'amuse à la dompter ; nous luttons, et si je réussis à la vaincre, j'en éprouve de la satisfaction. Je veux acheter un cheval que j'appellerai Hippolyte, je le cherche ; il doit être digne de porter ce nom de beauté et de jeunesse. »

Puis c'était son chenil qui était d'une telle somptuosité qu'on l'aurait pu croire construit pour y loger des princes du sang qui, trop vifs, auraient eu besoin d'une espèce de retraite pour calmer pendant quelques heures leur trop bruyant tempérament. Il y avait là ses magnifiques lévriers, les tout noirs et les tout blancs. Il les regardait avec fierté, parce qu'ils étaient comme tout chez lui, près de lui, autour de lui, choisis avec ce goût



Gabriele d'Annunzio

d'un raffinement tel qu'on peut le comparer seulement à la beauté de son art. Chez d'Annunzio tout est poésie ! Le moindre détail qui l'entoure, l'objet le plus banal nécessaire à la vie de tous les jours, il changera toujours tout en œuvre d'art en y mettant sa note personnelle, son goût original, accompagné d'un nom mélodieux qu'il crée pour l'occasion et ces mots deviennent du beau langage italien.

Ainsi plus tard, lorsqu'il fut pris par la passion de voler, l'aéroplane, il l'appela *Velivolo*. Toutes ces belles expressions dont il se sert pour rendre la pensée, lui viennent pendant qu'il parle, tout naturellement ; dans l'intimité il n'y a pas d'homme plus simple que lui, et cette simplicité presque enfantine parfois, qui donne même une expression de naïveté à son regard, fait un contraste si violent avec la grandeur de son génie, qu'on reste stupéfait à le regarder, tout plein d'étonnement !

Le temps fuyait chez lui sans que l'on s'en aperçut. Plusieurs sabliers continuaient à laisser lentement tomber leur sable. Il avait des mots tout poétiques pour nous expliquer que le sable s'épanchait suivant une vieille habitude, mais il ne marquait pas le temps pour nous... Le nôtre devait être infini : il fallait rester, ne jamais partir, et il nous faisait monter tout en haut de la villa, où il avait aménagé en bibliothèque un vieux colombier. Et ceci était un très grand privilège. Cet endroit lui était sacré et il ne permettait à personne d'en gravir les marches. Nous entrions dans ce sanctuaire avec une véritable émotion que ses paroles tenaient éveillée en nous... Il nous montrait alors tous ses livres aux reliures précieuses, nous expliquait ses préférences, jouissait autant que nous de la joie qu'il nous inspirait et tout ce qu'il disait, c'était toujours en souriant, heureux de notre

bonheur, et désireux de le prolonger le plus longtemps possible. Je me rappelle que là où finissait l'escalier il y avait une sorte de banc de pierre formé par l'escalier même ; nous aimions à nous y asseoir : il nous apportait des coussins, s'asseyait à nos pieds et nous l'écoutions en silence, presque en extase.

Puis il riait et disait : « Je veux entendre la voix de la Basilissa » et alors c'était moi qui commençais à parler, puis c'était la « sirocchia » c'est-à-dire la « sœur » Cécile. Oh ! les journées d'allégresse passées à la « Capponcina » ! Elles comptent parmi les plus beaux souvenirs de ma vie. Et la nuit arrivait, sans que nous nous doutions ; elle nous surprenait sans pitié là-haut dans ce paradis tout à l'heure encore resplendissant de sublime lumière, et alors il voulait nous garder à dîner avec lui. Il me faisait toujours trouver des « loukum » à la pistache et à la rose qu'il faisait venir du Caire parce que je les aimais ; il posait la boîte à la place où je m'asseyais, j'étais très tentée ; je n'aurais pu m'en rassasier, mais je voulais résister à la tentation, j'avais peur d'engraisser et alors il riait et m'assurait qu'en apportant le parfum de mon pays, la pistache, et moi la rose, tout cela s'alliait si bien, qu'il n'y avait rien à craindre. Et nous restions dîner.

La table ressemblait à celle des cénacles dans les tableaux de nos grands maîtres, mais jamais de nappe ; des fleurs et des fruits la garnissaient. La cuisine était exquise, tous les détails excessivement raffinés. Au dessert, le domestique apportait une coupe et un bassin d'argent et nous versait sur les doigts l'eau parfumée au parfum composé par lui et qu'il appelait : « L'Acqua Nunzia ». Ensuite, nous restions encore à causer, puis il faisait atteler sa « troïka » et nous ramenait chez nous.

Souvent, il organisait des dîners pour toute la petite bande, et alors, nous nous rencontrions avec le comte et la comtesse Serristori, les Faà di Bruno, ma sœur, le marquis Piccolellis. Cécile et moi nous ne manquions jamais.

Le jour de la première représentation de *Phèdre*, il m'envoya une loge et j'invitai les Serristori, Cécile et ma sœur. La scène de séduction de *Phèdre* avec Hippolyte est véritablement géniale. Oh ! ces vers de d'Annunzio, quel merveilleux langage italien, quelle musique italienne ! Si la musique n'existait pas, c'est d'Annunzio dans ses vers qui l'aurait inventée.

Le sculpteur des Féo me représenta cette année dans un bas-relief : d'Annunzio y fit graver ces mots : « E dietro il mio sorriso io mi nascondo » (je me cache derrière mon sourire). Cette maquette a paru comme illustration dans la revue *Modes* et ensuite dans beaucoup d'autres publications italiennes et étrangères.

D'Annunzio allait souvent dans le monde avec nous, dans les familles florentines qui recevaient.

Lorsqu'on donna *La Nave*, il y eut un bal chez les Serristori et le cotillon fut ouvert par un immense navire tout en fleurs avec les mots célèbres :

Arma la prora e salpa verso il mondo.

Enfin, l'été arriva et il fallut se quitter ; mais d'Annunzio nous promit une visite à Rapallo où ma sœur et moi, avec la petite Marie-Thérèse sa fille, nous allions passer un mois. Il appelait Marie-Thérèse, qui était blonde comme les blés, « Cinerella ». Il nous accompagna à la gare et, ensuite, nous écrivit les lettres les plus adorables où il nous appelait : « Care piccole tormen-

tatrici e consolatrici inconsapevoli » (chères petites tourmenteuses et consolatrices inconscientes).

Il nous écrivit aussi à Rapallo : « Un de ces soirs, vous entendrez avec épouvante le son rauque de ma trompe qui vous annoncera mon arrivée. » (Il nous promettait une visite en automobile).

Il vint nous voir en effet et fit la connaissance de mon frère Loulou, officier de marine alors à Spezia d'où il venait nous rejoindre chaque fois qu'il en avait la permission. Notre frère Billo nous arriva aussi un jour de l'Amérique où il s'était installé depuis plusieurs années pour y travailler.

Le mois d'août, nous le passâmes à St-Moritz, avec ma sœur, Marie-Thérèse et Billo qui nous présenta ses amis américains : le ménage Lorillard Ronalds, Miss Diana del Monte, Mrs N. Leroy Edgar, Mrs Ripley avec sa fille Anna et d'autres encore.

Ma sœur et moi nous descendîmes au « Caspar Badrutt » où nous nous retrouvâmes avec les Faà di Bruno, les Koudacheff, les Bourbon del Monte, la Duchesse Grazioli, Berenson, Carlo Placci, etc...

Les Américains et Billo étaient au Palace ; les Serristori, les Terranova, les Trabia avaient choisi d'autres hôtels.

Et la petite bande amie reprit son ancienne habitude de sortir toujours ensemble.

Au Palace Hôtel, il y avait aussi des Français et d'autres étrangers, avec lesquels on lia connaissance : le Comte et la Comtesse Étienne de Beaumont, le Prince et la Princesse Soutzo, le Baron et la Baronne Pichon, née Morès, le Comte et la Comtesse Mercati, Napoléon Gourgaud, que je connaissais déjà, la Comtesse d'Hautpoul, le Comte Patrice Zogheb, et un Espagnol, le Comte de

Sedano que tout le monde appelait « Pocholo » et qui donnait des dîners magnifiques à tous ses amis.

Le Comte Robert de Montesquiou était à l'hôtel « Marnia ». Une après-midi, il nous invita tous à un thé chez lui et nous lut ses vers des *Hortensias bleus*. Je me souviens que j'étais assise près de la Comtesse de Greffulhe qui était venue de Pontresina pour cette occasion, et de l'autre côté j'avais Carlo Placci. Le Comte de Montesquiou nous lut aussi des vers assez méchants sur Mrs Moore et sur la Duchesse de Rohan, et je me fâchai parce que j'aimais beaucoup cette bonne et aimable Duchesse !

Quelle grande allure il avait, ce Robert de Montesquiou ! Ce jour-là, il portait un costume violet, et un hortensia bleu à la boutonnière.

Le Baron et la Baronne Eugène Fould donnèrent un élégant bal au Palace.

On eut beaucoup de dîners, d'autres bals, et vers la fin d'août, ma sœur, ma nièce, Billo, les Faà di Bruno, les Mercati, Mrs Edgar et moi, nous partîmes tous ensemble dans une immense voiture que nous avions louée pour notre usage personnel.

Nous descendîmes ensemble à Cernobbio. Les uns allèrent à l'hôtel « Villa d'Este », nous, avec Mrs Edgar, à l'hôtel « Reine Olga » où, avec la Comtesse Rucellai qui s'y trouvait déjà, nous occupions tout le premier étage. La Princesse Soutzo vint nous rejoindre quelques jours plus tard.

Ce furent deux semaines idéales, avec des excursions sur les lacs, et d'Annunzio vint nous y rendre visite.

Puis, Mrs Edgar et moi, nous continuâmes en auto sur Brescia, où nous désirions assister aux fêtes aéronautiques.

Jusqu'alors il y avait eu chaque année, à Brescia, des courses d'automobiles, auxquelles j'avais déjà assisté avec mon beau-frère le duc Massari, ma sœur, le Prince et la Princesse Strozzi, les Florio et avec presque toute l'Italie. Cette année, pour la première fois à Brescia, on volait, et d'Annunzio prit place sur l'appareil de M. Cortlandt F. Bishop, piloté par Glen Curtis. Il me donna la photographie de son premier raid, en me disant qu'il avait voulu voler afin de pouvoir décrire cette sensation dans le livre qu'il préparait : « Forse che si forse che no ». Je garde cette photographie comme une relique dans mon album d'autographes célèbres.

Prévoyait-il alors toutes les actions héroïques qu'il devait accomplir plus tard à bord de son avion, qui le porterait tel un aigle, doublement couronné et de la gloire du soldat et de la gloire du poète, là où sa patrie gémissait dans la douleur de ne pouvoir s'épancher ; pour retourner triomphant à travers cette mer qu'il avait chantée avec le désir ardent de la conquérir et qui, à son retour, comme la plus précieuse des perles, allait enrichir la couronne royale d'Italie ?

Et ce soir de septembre 1909, M. et Mme Bishop donnèrent un grand dîner à l'hôtel « Igiea » en l'honneur de d'Annunzio. J'y assistai avec Mrs Edgar, le marquis Casati et d'autres amis.

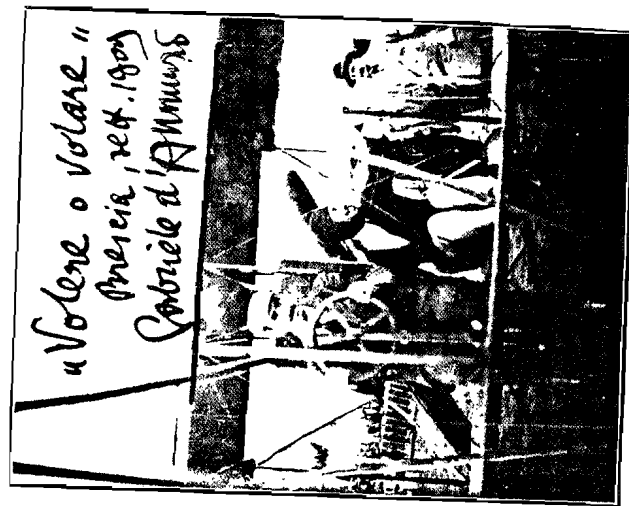
Puis, nous rentrâmes à Florence, et de nouveau, tout l'hiver, d'Annunzio resta à la « Capponcina », vivant avec nous dans cette loyale intimité, tout à la fois simple, sincère et charmante.

Le Mains.

Le mains de le donne che incontrammo
una volta, e nel sogno, e ne la vita:
in quelle mani, anima, quelle da
che stringemmo una volta, che sporcammo,
con le labbra, e nel sogno, e ne la vita!

Fredda talune, fredda come corce
morte, di gelo (tutto era perduto);
o tepide, e parean come un velluto
che vivene, parean come le rose.
-Tore di quel giardino sconosciuto?

Autographe du poème « Les Mains »
écrit par d'Annunzio
sur un album de la Comtesse d'Orsay.



Le premier vol de d'Annunzio
à Brescia en Septembre 1909.

Ancora la meraviglia delle
cose annichenti che mi disse
a Brescia. La sua amabilità
costante e franca è uno
dei più perfetti rapporti che
quasi la mia vita insurecata.

Le bacio le mani.

Il suo
Gabriele d'Annunzio

17 ottobre 1909.

Fragment d'une lettre de Gabriele d'Annunzio
à la Comtesse d'Orsay.

CHAPITRE XX

Voyage en automobile — Nous traversons le Danube avec le bateau Comte Szecheny — Le mariage de mon frère Loulou de Villarosa — Quelques habitués d'un mois de septembre à Venise — Voyage en Tunisie et en Algérie.

Fontaine, ma fontaine, eau froidement présente,
Douce aux purs animaux, aux humains complaisante,
Qui d'eux-mêmes tentés, suivent au fond la mort,
Tout est songe, pour toi, sœur tranquille du sort !

(Charmes).

PAUL VALÉRY.

Ma sœur, son mari, mon frère Loulou et moi, nous partîmes en auto au commencement de cet été pour aller voir notre amie Cécile de Tormay à Budapest.

Le premier arrêt devait être Voghenza, près de Ferrare ; mais, ma sœur et moi, nous fûmes si malades, qu'à Voghenza nous décidâmes d'interrompre le voyage.

Nous passâmes deux jours dans la villa Massari, avec la Duchesse Massari mère (le Duc était mort depuis longtemps). La Duchesse Massari était née Waldman, la célèbre cantatrice pour laquelle Verdi (1) avait écrit le

(1) Toute sa correspondance de Verdi a été léguée par elle à la Bibliothèque de la Ville de Ferrare.

rôle d'Amneris dans *Aïda*, et qu'elle créa au Caire. Elle avait été aussi une grande beauté. C'était la femme la meilleure qu'on pût imaginer. Elle eut pitié de nous deux qui étions très découragées et n'avions presque plus envie de continuer ce voyage et nous conseilla néanmoins de ne pas y renoncer, mais de le faire commodément en chemin de fer.

Les hommes partirent seuls par la route, et nous par le train. Nous nous retrouvâmes à Abbazia où ma sœur avait presque envie de reprendre l'auto, mais moi pas, et nous continuâmes par chemin de fer jusqu'à Budapest.

Là, Cécile nous avait fait réserver un bel appartement donnant sur le Danube à l'hôtel Ungaria. Nous dînâmes tous ensemble au son des tziganes, et le lendemain nous allâmes rendre visite à sa famille à Lipotmezo, à quelques kilomètres de la ville.

Quelques jours plus tard nous partîmes et Cécile se joignit à nous pour aller en Serbie et en Roumanie.

Mon frère fut appelé télégraphiquement en Italie, parce qu'il devait escorter le Roi à Ancône.

Notre première étape fut Belgrade. Cette ville nous parut assez laide. Il n'y avait de beau que l'eau qui avait inondé la plus grande partie d'une place, et c'était amusant de voir les arbres qui semblaient avoir poussé dans cette eau.

On alla faire un tour à la Promenade « Topchider » et l'on s'y arrêta pour goûter. Quelques officiers serbes splendides se trouvaient à côté de nous et nous nous retournions pour les regarder. Mais, lorsque je vis qu'ils mangeaient de gros oignons à cinq heures de l'après-midi, cela me dégoûta tellement que je ne regardai plus de leur côté.

L'hôtel était très mauvais quoique tout neuf et nous

quittâmes cette ville sans aucun regret pour prendre le bateau *Comte Szecheny* et descendre le Danube jusqu'en Roumanie. Ce fut un voyage magnifique, surtout au moment où l'on franchit les Portes de fer.

Nous débarquâmes à Giurgevo et l'on nous expliqua que cette petite ville avait été construite par les Gênois. Dans cette ville, je fus frappée par la grande quantité de cireurs de bottines qui s'y trouvaient. Ils portent des boîtes avec de gros clous en cuivre doré et tout ce qu'il leur faut pour leur métier ; on ne voit pas autre chose.

Puis nous prîmes le train pour Bucarest, où nous descendîmes à l'hôtel du Boulevard. Malheureusement, pendant ce court séjour dans cette ville il ne fit que pleuvoir et nous ne vîmes pas grand'chose ; mais elle nous parut assez jolie.

A notre retour à Budapest, nous quittâmes les Tormay, et, en auto, d'un seul trait, nous arrivâmes à Marburg où nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin à 5 heures, nous continuâmes jusqu'à Görtz. Mon beau-frère vit un train qui suivait la même route que nous, il voulut le devancer, et nous voilà tous dans un fossé. La machine se brisa et nous fûmes légèrement blessés. Mais alors ma sœur et moi, nous déclarâmes que nous passerions ensemble la nuit à Udine. Il faisait un froid de loup dans cette ville, quoique ce fût l'été et nous ne réussissions pas à nous réchauffer dans ce mauvais hôtel !

Et le lendemain matin, nous prîmes le train où nous eûmes la joie de rencontrer la femme de chambre de ma sœur, qui nous suivait toujours avec le chemin de fer, la fidèle *Perseveranza*, qui nous trouva dans un état de profond découragement et qui heureusement nous accompagna ainsi jusqu'à Ferrare.

Mon beau-frère Massari, après avoir fait réparer l'auto, continua tout seul sa route avec le chauffeur.

Tous les journaux de Budapest racontèrent que jamais personne n'avait fait en si peu de temps ce voyage en auto ; ce fut un record !

Le 16 septembre, toute notre famille se trouvait réunie à Livourne pour assister au mariage de mon frère Loulou, l'officier de Marine, avec la belle Maria Donegani Giustiniani, au profil de statue grecque. Le mariage fut célébré dans la jolie villa Donegani à l'Antignano. Les jeunes mariés partirent pour Constantinople ; ma mère et ma sœur pour Florence, Billo et moi pour Venise où nous allions rejoindre tous nos amis, les habitués du mois de Septembre.

C'étaient : la Princesse Sacha Thurn et Taxis, Mrs Edgar, le Comte Serge Zouboff, M. Boldini, la Comtesse Valentine Robilant Mocenigo, ancienne amie de couvent que je n'avais presque plus revue depuis. Valentine Mocenigo est une de ces femmes qui s'imposent par la grande élégance de sa ligne, ses belles attitudes et son allure d'autrefois. Elle est très grande, excessivement mince, toujours souriante et découvrant des dents merveilleuses. Sa peau est d'une blancheur frappante qui vous rappelle la transparence du cristal, et elle ressemble à ces longs iris à la tige flexible qui garnissent les lustres de « Murano » ; ses yeux en sont la lumière. Puis encore, la Marquise Louisa Casati : lorsque j'aurai dit de cette femme qu'elle est chimérique, je n'aurai rien à ajouter, car sa beauté est chimérique, ses toilettes sont chimériques et son décor de même. Si l'on nous disait qu'elle éprouve quelques sentiments simplement humains, nous ne le croirions pas, et en effet, ses passions aussi s'adressent à des objets spéciaux tels que : un merle

blanc, un singe bleu, un léopard plus ou moins apprivoisé, un boa merveilleux dont les phosphorescentes contorsions lui causent une esthétique émotion. Aujourd'hui que nous avons vu tant de choses extraordinaires et que nous sommes blasés sur tout, nous avons peine à nous rappeler la stupeur admirative dont nous fûmes tous saisis lorsque, sur l'horizon classico-élégant de la société d'avant-guerre, parut tout d'un coup cet être étrange qui, au milieu de ses tissus d'or, semblait évoquer Shéhérazade, Cléopâtre et les autres héroïnes fantastiques de la légende et de l'histoire. Boldini voulut tout de suite faire son portrait et tous les peintres qui la rencontrent veulent toujours la reproduire.

Un jour, avec Mrs Edgar et Boldini, nous fûmes invités à déjeuner à « Casier » chez la Comtesse Annina Morosini, la célèbre grande beauté dont les yeux ont la couleur de la mer, de cette mer adriatique qui est plus bleue et plus éblouissante depuis que le soleil d'Italie l'enveloppe de ses ardents rayons ! Puis encore nous allâmes déjeuner au château de Cison di Valmarin, chez la Comtesse Brandolin mère, née d'Adda.

La Princesse Sacha Thurn et Taxis manifesta le désir de faire la connaissance de Boldini. J'organisai un dîner au « Vapore » et je les plaçai l'un à côté de l'autre. Boldini se montra avec elle d'une amabilité grognone selon son habitude et lui dit dans son langage franco-italien : « Princesse, pourquoi vous si sympathique, êtes-vous ennemie de la Patrie ? » (Elle était alors Autrichienne, et curieux hasard des circonstances, depuis la guerre elle est devenue Italienne, parce que son château de Duino se trouve dans les terres conquises). La Princesse le regarda étonnée et ne sut quoi répondre.

Un soir, nous nous rendîmes tous ensemble au Palais

Barbaro, entendre la célèbre pianiste-compositeur Ethel Smythe.

J'allai passer deux mois de cet hiver-là à Palerme avec mon père, à l'hôtel « Savoy ». Je quittai Florence les premiers jours de Mars, et d'Annunzio m'envoya « Il Fuoco » pour le lire en voyage, avec une belle lettre où il me disait : « Magnifica Basilissa, Ella partirà domani verso una terra dove i mandorli sono già fioriti ; per un tal viaggio « Il fuoco » è un ottimo viatino... etc ». Puis il m'écrivit pour me demander si j'avais « ascoltato la fontanella di Monreale ? Mi ripeterà la parola segreta ?

D'Annunzio, comme moi, aime le chant si doux, si mélodieux de l'eau des fontaines, et je me rappelle qu'une fois à Rome, après une soirée chez Donna Maria Mazzoleni, il me demanda d'aller avec lui et une amie sur le « Gianicolo » où nous restâmes jusqu'à quatre heures du matin à contempler la fontaine et à l'écouter parler sous l'inspiration que produisait en lui le jaillissement de l'eau. C'était d'une telle poésie dans ce décor de nuit d'été, dans cette aube romaine qui se levait lentement sur les collines rosées, qu'il faudrait sa plume pour pouvoir le décrire.

Mon pauvre père était alors très souffrant, et il m'était très pénible d'assister à ses crises de cœur qui le prenaient, hélas, trop souvent. Il souffrait avec beaucoup de courage, de philosophie et d'esprit et lorsque la crise était passée, il riait, se moquait de son mal et disait que c'était tout naturel que son cœur qui avait tant travaillé fût maintenant si fatigué. Mon père avait été un très grand viveur et avait énormément joui de la vie. Bel homme, grand seigneur, très élégant, spirituel, c'était une des personnalités les plus marquantes, les plus en vue, et les plus aimées de la société de Palerme. Ses

bons mots sont célèbres et se répètent encore maintenant. Je n'aurais jamais voulu le quitter, mais il désirait que je m'amuse, que j'aie partout et il était tout heureux lorsque, le soir avant de sortir, je me présentais dans sa chambre avec une belle toilette. Je le trouvais déjà couché pour la nuit, ses lunettes au nez, lisant son journal. Alors, il enlevait ses lunettes, me regardait satisfait et me disait : « Amuse-toi bien, ma chère enfant. »

Mon père était de caractère affectueux, tendre et bon, je l'adorais. C'était ma mère qui avait été terriblement sévère pour notre éducation. Elle est encore avec nous maintenant comme si nous étions des enfants, nous faisant tout le temps des reproches.

Lorsque, l'après-midi, il se rendait à son cercle, j'allais chez ma cousine Franca. Je sortais toujours avec elle et la Princesse Amà Cutó. Le soir je dînais chez les Florio, et, comme toujours à Palerme, je vivais dans cette maison.

A ce moment-là, il y avait la roulette à la villa « Igiea » et toute la ville et les étrangers y passaient tout leur temps. L'après-midi, c'est là qu'on allait goûter, le soir on y dînait, et puis on montait au casino. Un jour, j'y rencontrai les Lorillard Ronalds avec leurs amis Mme Carlisle et M. Jimmy Harriman. Je les présentai à ma cousine et le même soir nous allâmes tous ensemble au théâtre Massimo entendre la « Traviata. »

M. et Mme Ronalds m'invitèrent à faire avec eux un voyage en auto de trois semaines pour visiter la Tunisie et l'Algérie, et j'acceptai avec joie.

Nous quittâmes Palerme le 5 avril, nous nous embarquâmes à Trapani et le lendemain nous arrivions à Tunis. Je fus contente de revoir cette ville si caractéristique et curieuse. Le jour suivant, nous visitâmes Carthage.

M. Ronalds a un frère enterré à Tunis et il alla avec sa femme lui rendre un pieux souvenir. Je restai avec Harriman, et nous allâmes visiter la Cathédrale où l'on célébrait un mariage.

A Tunis, leurs deux autos nous attendaient, et deux jours après, nous continuions par la route. A Kérouan, on nous fit assister à une fête ; les fakirs dansaient, mangeaient des scorpions, et avalaient des couteaux. Puis, on s'arrêta à Sousse pour y voir le Colisée d'El Djem (le troisième du monde). Ensuite Beja, Hamman-Mouskoutine, où il y a une source d'eau bouillante médicale. Puis Batna, d'où l'on alla visiter Timgad, ville bâtie par Trajan, en l'an 100, et détruite par les indigènes. C'est dans le genre de Pompéi. Ensuite Constantine, et nous passâmes par El Kantara, la porte d'or. Cette porte large d'une quarantaine de mètres s'ouvre entre deux murailles de rochers. De tous les sites de l'Algérie, nul n'est plus fameux, nulle part le contraste n'est plus net entre les plateaux rocheux et les Oasis. L'Orient se montre soudain dans une porte d'or ! Derrière vous, le paysage avec la plus riche végétation, devant vous, le désert dans une unique couleur dorée ; et Biskra, la jolie petite ville Blanche dans une oasis de milliers de palmiers. C'est d'un effet fantastique, je hurlais d'enthousiasme ! Le Palace Hôtel, très confortable, excellent, n'a qu'un étage, et tout autour, à l'intérieur, une cour à colonnes forme cloître. L'interprète arabe qui nous suivait partout dormait sous les colonnes à l'extérieur entre la chambre de Mme Ronalds et la mienne. On nous donna à manger des plats arabes qui ressemblaient aux plats siciliens. On nous montra le « Yoshivara » célèbre, et une petite fille de quinze ans dansa pour nous, toute nue, avec une seule et mince

petite écharpe autour des hanches : elle avait l'air d'un petit singe dans cette chambre blanche où les lits étaient encastrés dans les murs, comme dans les cabines des bateaux.

Je voulus m'aventurer plus loin dans le désert, avec un de ces Messieurs, mais en montant à dos de chameau, je m'aperçus qu'il était très sale ; cela me dégoûta et je redescendis tout de suite.

De Biskra nous nous dirigeâmes sur Alger, en nous arrêtant pour déjeuner à El Kantara, à l'hôtel « Bertrand ». Puis Constantine de nouveau, et enfin Alger. En entrant dans cette ville, nous croisâmes un grand et solennel enterrement. Toute la place était occupée par des milliers d'Arabes dans leurs beaux et pittoresques costumes ; ils accompagnaient à sa dernière demeure un marabout (savant arabe). Toute cette quantité de turbans blancs qui bougeaient était d'un effet très curieux. Nous traversâmes cette jolie ville pour descendre à l'hôtel St-Georges qui se trouve situé un peu plus haut, à Mustapha.

Après une semaine de séjour à Alger, nous prîmes le train pour retourner à Tunis, et de là à Palerme. M. Harriman nous avait quittés la veille pour s'embarquer seul sur le bateau *Charles Roux* à destination de Marseille.

C'était la fin d'avril, et le 5 mai je partis pour Florence en m'arrêtant à Cava de Tirreni, Ravello, Amalfi, Sorrente.

CHAPITRE XXI

L'hôtel Royal à Viareggio — S. A. R. le Duc des Abruzzes — Voyage en auto — Le Stelvio — Quelques fêtes à St-Moritz — Ma maladie au Lido — Chez la Princesse Bariatinsky à Papiniano — Les hôtes de la villa Labouchère — Starnberg — Au théâtre Prinz Regent — Franzensbad.

Viens-tu du Ciel profond ou sors-tu de l'Abîme,
O beauté ? Ton regard infernal et divin
Verse confusément le bienfait et le crime.

(Hymne à la beauté).

BAUDELAIRE.

En juin, nous étions à Viareggio, et cette année-là nous descendîmes à l'hôtel Royal qui venait de s'ouvrir. On y retrouvait toujours les mêmes habitués de cette riante plage et en plus, cette année, le Marquis et la Marquise de Gouy d'Artsy (Jean et Jeanne) qui étaient venus habiter Florence et comptaient parmi nos meilleurs amis. Ce couple était des plus sympathiques ; tous les deux excessivement spirituels. Leurs bons mots faisaient notre joie à tous et on se les répétait avec plaisir. Toujours gais, pleins d'entrain, bons camarades, charmants, ils étaient une véritable ressource pour notre petit groupe.

Leur enfant de cinq ans, Pierrette, ravissante comme sa mère, promettait d'hériter l'esprit des parents.

Vers le 24 juillet, je m'en allai à Paris rejoindre mon amie Mrs Edgar qui venait d'arriver d'Amérique. Nous étions à l'hôtel Crillon, dans ces jolis petits appartements du cinquième qui donnent sur les belles terrasses-jardins et d'où l'on jouit de cette magnifique vue de la place de la Concorde et des Champs-Élysées.

Après quelques journées passées avec Mrs Edgar, je partis en auto avec elle et quelques amis pour aller à St-Moritz par petites étapes. Nous nous arrêtâmes d'abord à Aix-les-Bains, puis on longea le lac du Bourget, pour nous arrêter ensuite à Brigg, Stresa, Bellagio, Sondrio et on arriva jusqu'au Stelvio. Là on descendit à l'hôtel « Drei Sprachen Spitze » (on parle trois langues là-haut). C'était un grand chalet où l'on gelait ; j'ai horreur du froid, et lorsque j'en souffre, je suis tout à fait insupportable. Le lendemain matin, on devait nous réveiller à quatre heures pour voir le lever du soleil qui est le spectacle pour lequel on y va, parce qu'il y est d'une beauté tout à fait spéciale, m'avait-on dit. Je me couchai toute habillée, et lorsqu'à quatre heures l'on vint frapper à ma porte, je répondis que cela m'était bien égal de voir le soleil et que je ne voulais pas bouger. Alors Mrs Edgar et le Comte Léon de Moltke vinrent me tirer du lit et m'obligèrent à me mettre à la fameuse fenêtre d'où l'on jouissait le mieux de cette vue grandiose. Je fus heureuse que l'on m'eût forcée de me lever, car, ce que je vis valait bien ce sacrifice. Impossible de décrire quelque chose de plus merveilleux ! Le jour même, nous partions pour St-Moritz. Je descendis comme toujours au « Caspar Badrutt », les autres au Palace, mais ce fut dans cet hôtel qu'en réalité je passai tout mon temps. Nous retrouvions le Duc et la

Duchesse de Terranova, le Comte et la Comtesse Serristori, le Prince et la Princesse Dimitri Soutzo, le Comte et la Comtesse Étienne de Beaumont, le Baron et la Baronne Pichon, M. et Mme Xantho avec leur fille Nicole (1), le Prince Vittorio Centurioni, le Prince Francesco Rospigliosi, le Baron Napo Gourgaud, Mr. et Mrs Ronalds, M. J.-F. D. Lanier et quelques autres Américains de connaissance, etc...

La saison fut des plus amusantes, on imagina des tableaux vivants magnifiques : la Princesse Soutzo en Cléopâtre et le Comte Étienne de Beaumont en Antoine. Hélène Soutzo : de la célèbre princesse grecque elle est digne de porter le nom pour sa beauté et son profil classique, qu'on dirait sculpté dans un précieux porphyre et, dans la fiction, elle représentait avec honneur la célèbre reine d'Égypte, par ses gestes hiératiques et l'atmosphère de séduction qui émanait de ses immenses yeux noirs. La Baronne Maurice de Rothschild en Muse, et le Baron Napo Gourgaud, en Musset. Mrs Tavis en Desdémone et Antoine Maurogordato en Otello. Et, comme clou, la Marquise Louisa Casati en Lady Macbeth, vision toute d'horreur et de beauté, avec ses mains crispées trempées dans le sang, son air égaré et effrayant.

*What! will these hands ne'er be clean?
Here's the smell of the blood still:
All the perfumes of Arabia
Will not sweeten this little hand,
Oh! oh! oh!*

Macbeth,
SHAKESPEARE.

(1) Depuis, elle s'est mariée avec le Prince Albert de Broglie et elle est veuve.

La Marquise Casati a la spécialité des travestis, et personne comme elle ne réussit à remporter toujours le maximum de succès. Ce sont chaque fois de véritables triomphes ! Elle est vraiment une femme unique, ne ressemblant à aucune, seule dans son genre ! Gare à qui voudrait la copier !

Dans les premiers jours de septembre, j'arrivai à Venise et je descendis au Lido, à l'hôtel Excelsior, où j'avais rendez-vous avec ma sœur et où je retrouvai tous les Italiens : la Marquise Dora de Rudini, la Duchesse Grazioli, la Duchesse de Sermoneta, le Prince et la Princesse Aba Radziwill (elle, Dorothée Deacon (1), femme d'une beauté remarquable).

Le jour même de mon arrivée, on organisa un grand dîner à Pilsen, mais, je me sentis si mal que j'eus toutes les difficultés du monde à rentrer. J'avais été prise d'une attaque foudroyante de rhumatismes articulaires pendant que je me promenais en gondole et on dut me lever de mon siège, car j'étais paralysée et mes articulations ne fonctionnaient plus. J'ai souffert le martyr pendant trois mois, clouée sur mon lit de douleur. Le 3 décembre, on put enfin me transporter à Florence. Je ne pouvais pas encore marcher et, en arrivant à cette gare, on dut me mettre dans une petite voiture à bras pour arriver à celle qui m'attendait pour m'emporter à l'hôtel. Ma mère vint avec moi à l'hôtel Anglo-Américain. Après un mois, on me transporta dans mon appartement où je restai encore tout un autre mois couchée, et vers Février, je commençai à me lever et passai toutes mes journées sur la chaise longue. Tout Florence venait me tenir compagnie

(1) Elle s'est remariée avec le Comte Palffy.

et tous les jours j'avais chez moi : le Marquis et la Marquise de Gouy d'Arsy, la Comtesse Valentine Robilant Mocenigo qui résidait alors dans cette ville, Cécile de Tormay qui arriva presque tout de suite près de moi, the Honorable Mrs Stonor, sa sœur Mme Einstein et son mari, le Marquis Piero Antonori, la Princesse Bariatinsky, née Youriewsky, fille de l'Empereur Alexandre II et de sa femme la Princesse Dolgorouky. Celle-ci fut si affectueuse et bonne pour moi qu'elle voulut m'héberger dans sa villa à Fiésolo pour me permettre de respirer un air meilleur et de me remettre plus vite. Un jour, elle m'enleva presque de force dans sa voiture et m'emmena chez elle à la villa de Papiniano. Ma femme de chambre me rejoignit le lendemain avec les bagages.

Katia Bariatinsky, femme splendide, de grande ligne et la bonté même, avait perdu son mari, le Prince Sacha, l'année précédente. Elle continuait à le pleurer de tout son cœur, ne voulait voir personne et venait chez moi vers deux heures pour ne pas rencontrer de monde. Mais, lorsque je fus chez elle, elle ne voulut pas m'imposer la vie de recluse qu'elle menait et commença à donner une série de dîners à tous mes amis qui devinrent les siens. Je lui fis inviter un jour Monseigneur Vay qui était de passage à Florence et qu'elle ne connaissait pas. J'eus d'abord un peu de difficultés à le lui faire accepter, elle n'aimait pas faire de nouvelles connaissances, mais ensuite elle en fut ravie et l'invita elle-même une seconde fois. Katia ne sortait que pour aller au cimetière porter des fleurs sur la tombe de son mari, et, en allant chaque jour à ce pieux pèlerinage, elle me laissait chez le docteur Gabrielli, qui dirige un des meilleurs instituts xinéthérapeutiques qui soient en Italie. Il me faisait faire des exercices pour remettre en mouvement mes jambes atro-

phiées ; puis elle venait me chercher et nous remontions à la villa. Elle a une voix merveilleuse de soprano et je l'accompagnais souvent au piano. De l'entendre c'était une véritable joie artistique.

Au mois de mai, elle partit pour sa villa de Starnberg où je devais aller la rejoindre et alors je me rendis à la villa Montughi chez M. Labouchère et sa fille, la Marquise Dora de Rudini. Je me trouvai là avec la Duchesse Grazioli, M. et Mme Mc Kenna (lui a été depuis Ministre de l'Intérieur en Angleterre), l'Amiral Fischer, le Marquis Momino Sommi Picenardi, le Comte Giulio Middleton Bentivoglio, etc...

Chez les Labouchère, en dehors de ces hôtes en quelque sorte permanents, il y avait tout le temps du monde à dîner qui arrivait de la ville : les Gouy d'Arsy, la Comtesse de Robilant, ma sœur, les Faà di Bruno, Berenson, Carlo Placci, etc...

A ce moment arrivèrent à Florence la Grande-Duchesse Wladimir, la Grande-Duchesse Hélène (Princesse Nicolas de Grèce) et le Grand-Duc Boris. Alors, tous les Russes de Florence donnèrent des fêtes et je fus invitée, pour les rencontrer, chez le Comte et la Comtesse Rucellai (née Baronne Pilar), chez Mme Narishkine, chez M. Alexis Hitroff.

Mon grand ami le Comte Nicolas Mouravieff venait souvent me voir chez les Labouchère. Il donna, un soir, dans sa jolie villa des « Forbici » une jolie réception pour Felia Litvinne qui était à demeure chez lui, et tout le « party Labouchère » s'y rendit avec moi.

Au mois de juin, la villa de Montughi se vida et je partis pour ma cure de Salsomaggiore, à l'hôtel des Thermes. J'y trouvai la Marquise Paolucci de Calboli, russe de naissance, le Baron Knorring, et beaucoup

d'amis italiens. Puis plus tard arrivèrent S. A. R. le Duc des Abruzzes, Mme Franca Florio, le Prince de Piedimonte. Un jour, S. A. R. nous invita, nous trois dans son auto, pour aller à Cremona. On s'arrêta pour voir le Dôme qui est magnifique avec de belles peintures de Boccaccino, puis les principaux monuments de cette ville, qui a tant de cachet, comme du reste toutes les petites villes d'Italie.

Son Altesse Royale faisait des vitesses vertigineuses et s'amusait de ma frayeur. Luigi di Savoia, Duc des Abruzzes, est un explorateur héroïque et plein de courage. C'est un modèle de bravoure.

J'ai gardé précieusement comme souvenir la photographie qu'il m'a donnée de lui et qui avait été prise sur l'Himalaya.

Après ma cure, j'allai à Starnberg, chez ma délicieuse amie la Princesse Katia Bariatinsky. Elle avait là une villa ravissante au bord du lac avec un grand jardin qui le réunissait à la villa d'une de ses tantes, une autre princesse de même nom. Celle-ci avait à demeure ses enfants, le Comte et la Comtesse Raoul de Leusse avec leur fille, et elle recevait en outre beaucoup d'invités. Katia n'aimait pas le monde, elle préférait vivre seule, mais tout de même avec quelquefois des exceptions pour des intimes. Nous eûmes le Grand-Duc Paul et la Princesse Paley à déjeuner, Mme de Yturbe et sa fille Pedita, Emmanuel Lanza de Mazzarino, Mrs Moore, etc...

A côté de ces deux villas, il y avait celle du Prince et de la Princesse Oettingen. Elle est la fille de la fameuse Pauline Metternich, et sa fille à elle est mariée avec le Duc Ratibor.

De l'autre côté du lac, il y avait la villa de la Princesse Léo Ratibor (belle-sœur de ma belle-sœur) née

Princesse Lobkowitz. On voisinait, on goûtait, on dînait ensemble, et c'étaient de jolies promenades tout autour de ce beau lac.

Cécile vint me voir et avec elle nous allions souvent à Munich pour assister aux représentations wagnériennes au théâtre « Prinz Regent ». Oh, les magnifiques spectacles que j'eus à ce moment ! J'entendis tout le « Cycle » et « Tristan ». « Tristan », pour moi, c'est une véritable folie. Oh, combien je l'adore !

Au « Prinz Regent » je rencontrai la Comtesse Jacqueline de Pourtalès, le Prince de Scordia (fils du Prince de Trabia), le Comte et la Comtesse Papafava, André Suarès, M. Édouard Herman, le musicien si connu et si répandu dans la société parisienne, et nombre d'autres connaissances.

Le soir, avec Cécile, je soupais à l'hôtel Continental.

Je fis la connaissance du fameux éditeur Fischer et je lui arrachai la promesse d'éditer en allemand un livre que Cécile venait d'écrire, *Au pays des pierres*. Il me promit de le lire et me dit qu'ensuite il verrait. Dès qu'il l'eut parcouru, il dit une fois pour toutes qu'il les éditerait toujours. J'en fus très satisfaite.

Tout ce que je demande pour mes amis me réussit parfaitement.

Pendant mon séjour à Starnberg arriva la mère de la Princesse Katia, la Princesse Youriewsky, née Princesse Dolgorouky. Elle avait été mariée à l'Empereur Alexandre II. Tous les papiers étaient prêts pour qu'elle devînt Impératrice, lorsque l'Empereur fut assassiné.

La Princesse Youriewsky se plaisait beaucoup avec moi et riait de toutes les petites histoires que je lui racontais. Elle avait la passion des chiens et en possédait plusieurs ; en elle cette passion était plus exagérée que

chez sa fille qui, elle au moins se contentait d'en aimer un seul, sa « Bebel », petit griffon belge ! Moi, je déteste les chiens, mais pour faire plaisir à Katia je tâchais d'aimer « Bebel » et je me fis même photographe tenant ce petit animal sur mes genoux. Je ne savais pas comment le tenir, n'en ayant jamais touché. Je décidai d'appeler Katia « Bebel » pour honorer son chien... J'ai toujours porté la gaité partout ; avec moi il faut rire, et l'on rit.

Je passai trois mois idéals chez cette chère et délicieuse amie en faisant de la musique et de belles promenades.

Le 1^{er} septembre, je la quittai pour aller rejoindre Mrs Edgar à Franzensbad où nous restâmes un mois pour notre cure.

Quelquefois, nous allions déjeuner à Karlsbad, mais il pleuvait toujours et je n'ai pas aimé ce séjour, je l'ai trouvé trop triste.

En octobre, j'étais tout à fait guérie de ma maladie et nous partîmes ensemble pour Paris où je descendis boulevard Maillot à Neuilly, chez la Princesse Soutzo.

CHAPITRE XXII

Tout un hiver à Paris — La mort de mon père, le Duc de Villarosa — Un printemps entre Rome et Florence — Settignano, chez la Comtesse Rucellai — Une fête à Schifanoia à Florence.

Il n'y a que la nuit qui connaisse mes larmes.
Il n'y a que la nuit qui m'ait connu sans armes.
Pâle, et sur sa fraîcheur, posant mon cœur serré !
Elle seule a baigné mes larmes familières ;
Elle a vu des regards qui pleuraient sans mystère !
Tu n'as vu que des yeux qui venaient de pleurer !

L'Aurore (du Volume Les Insomnies).
Maurice ROSTAND.

Nous eûmes un automne tranquille. Et puis, vers l'hiver, je fus très mondaine et fréquentai tous les bals et tous les théâtres. Je me souviens des bals chez la Duchesse de Rohan, chez la Marquise de Lasteyrie, chez le Comte et la Comtesse É. de Beaumont, des réceptions chez la Comtesse Jean de Montebello, chez le Comte et la Comtesse Nostitz, chez la Comtesse du Bourg de Bozas, etc.

Je me mis de nouveau à chercher un traducteur français pour mon amie Cécile de Tormay, ce qui fut horriblement difficile, le hongrois étant une langue peu répandue, sans vouloir, pour cela, blesser les Hongrois,

dans leur susceptibilité... Je me recommandai au Marquis de Turenne qui avait été pendant très longtemps Consul Général de France à Budapest, et il me dit que son Vice-Consul André Tinayre avait étudié cette langue à fond et la connaissait comme sa langue maternelle. Il le chercha à Paris, mais malheureusement André Tinayre était à ce moment-là Consul à Venise. Alors j'eus l'idée de faire traduire Cécile par Marcelle Tinayre.

Pendant cet hiver je fréquentais beaucoup le salon littéraire de Mme Lucien Muhlfeld, et en parlant avec les illustres auteurs que j'y rencontrais, je dis que je désirais faire la connaissance de Marcelle Tinayre. M. Lazare Weiller (1) s'offrit aimablement pour m'accompagner chez cet écrivain de marque, et un jour je me présentai avec lui chez M. et Mme Tinayre. Je n'y allai pas par quatre chemins, et, avec la franchise et l'aplomb qui ne me manquent jamais lorsqu'il s'agit de faire plaisir aux autres, je lui dis : « Madame, il faut que vous traduisiez en français le livre de Cécile de Tormay ». Marcelle Tinayre me regarda très étonnée, dut croire que j'étais folle et me répondit : « Mais, Madame, je ne suis pas traductrice, je suis écrivain. » Et j'insistai : « Je le sais, mais vous ferez une exception pour la Chanoinesse de Tormay. » Plus que jamais elle fut étonnée et me répondit : « Mais je ne connais pas un mot de hongrois, je ne parle que le français, je voudrais le faire que je ne le pourrais pas. » Et moi qui suivais mon idée : « Je le sais très bien, mais votre beau-frère a été Vice-Consul à Budapest, il a étudié et connaît cette langue comme les

(1) Ancien député de la Charente ; sollicité d'être le premier Sénateur de l'Alsace il fut élu aussitôt après l'armistice et réélu le premier sur la liste en janvier 1927. Membre et Rapporteur de la Commission des Affaires Etrangères.

Hongrois eux-mêmes, il pourrait faire une traduction littérale, et vous la feriez littéraire. » Cela ne marchait pas encore ; elle n'était pas convaincue. Alors, j'allai aux grands effets : « Madame, lui dis-je, mon amie n'est pas la première venue, Fischer l'a éditée en allemand, d'Annunzio l'a traduite en italien. » Lorsque je nommai d'Annunzio, elle comprit que je n'étais pas folle et me dit aimablement : « Pourrais-je voir les traductions de d'Annunzio ? » « Les voilà » et je les lui offris. Quant à M. André Tinayre, il me dit qu'il connaissait l'allemand et qu'il aurait désiré lire le volume édité par Fischer. Je le lui donnai.

Je fus satisfaite, car Marcelle Tinayre me dit qu'elle enverrait à son beau-frère le texte hongrois et que si celui-ci se chargeait de le mettre en français, elle ferait la traduction.

Je les quittai convaincue que j'aurais ma traduction française. Je l'eus et elle remporta un immense succès. Le volume *Au pays des pierres* parut dans la Revue de Paris, ensuite chez Calmann-Lévy, et, depuis, Marcelle Tinayre traduit avec enthousiasme tous les livres de mon amie, et la Revue de Paris les publie toujours.

Quand, après ce grand succès, Cécile de Tormay vint à Paris, M. Anatole France donna une réception pour elle et la présenta aux hommes de lettres les plus réputés de France en l'appelant : « Ma chère collègue » (ceci se passait pendant l'année 1914, quelques mois avant la guerre).

Cet hiver de 1912 d'Annunzio avait loué une villa à Arcachon, mais il était presque tout le temps à Paris ; il venait me chercher pour m'emmener faire des courses, des promenades, pour visiter des musées, des expositions et, souvent on allait aussi chez des antiquaires, chez des

libraires et un jour, chez un libraire, il acheta *Le Plaisir*, de Binet-Valmer et me l'offrit, en me disant que ce roman lui avait beaucoup plu. Alors je demandai à Binet-Valmer de m'y écrire une dédicace, il me la fit et des plus flatteuses. Celui-ci me disait la grande admiration qu'il avait pour d'Annunzio et qu'il avait été si heureux que le livre *Il Piacere* eût été traduit en français avec le nom : *L'Enfant de Volupté*, de façon qu'il avait pu prendre ce titre : *Le Plaisir*, en mémoire du sien, ce chef-d'œuvre de notre grand Gabriele, dans l'espoir qu'il lui porterait bonheur.

Ce fut avec lui que, le 24 mai, je vis la répétition générale de « Sumurun » une pantomime donnée par la troupe de Reinhard avec Maria Carmi et Moissi. Pendant l'entr'acte, je l'accompagnai dans les coulisses et je pus constater quel accueil lui faisaient tous les artistes. On eût dit l'arrivée d'un Dieu !

D'Annunzio fut heureux d'apprendre que j'avais trouvé la traductrice que je voulais pour Cécile et il lui écrivit pour la féliciter.

D'Annunzio aime faire plaisir, c'est un des meilleurs cœurs que j'aie connus, large, chic, grand seigneur, toujours heureux de donner soit moralement, soit matériellement.

Au mois de Mars, je pris un appartement au numéro 2 de la rue Jean-Goujon et m'y installai ; mon frère Billo était à l'hôtel Meurice.

Le dernier jour de ce mois, nous eûmes le grand malheur de perdre notre père. Il mourut à Palerme d'une forte crise cardiaque. Le médecin lui avait fait une piqûre de morphine, il s'était endormi tranquillement et ne s'était plus réveillé. Sa mort fut douce pour lui, mais épouvantable pour moi qui l'aimais et qui étais si loin !

Alors je me renfermai dans mon deuil et ne vis plus que quelques amis intimes ; le Comte et la Comtesse de Mazzarino qui avaient passé l'hiver à l'hôtel de Crillon ainsi que le Duc et la Duchesse Camastra, la Princesse de Viggiano, le Comte et la Comtesse Étienne de Beaumont, la Princesse Soutzo.

La Princesse de Viggiano mariait sa fille dans les premiers jours d'avril. J'avais assisté aux fêtes que la Comtesse de Beauchamp avait données à cette occasion, fêtes où Mme Chenal et M. Francell avaient chanté, mais il me fut impossible d'aller au mariage.

La belle Yvonne de Viggiano épousait le Comte François de Beauchamp.

Puis, ce furent tous les bals du printemps ; le bal persan de la Comtesse de Chabrillan, la fête persane de la Comtesse Blanche de Clermont-Tonnerre, le bal costumé de paysans chez Mme de Yturbe, le bal vénitien chez le Comte et la Comtesse E. de Beaumont.

Tous m'invitèrent à assister au spectacle, cachée dans un salon, mais j'étais trop triste et n'allai nulle part.

D'Annunzio nous avait décidés, mon frère et moi, à passer le mois d'août à St-Sébastien pour être près de lui à Arcachon, de façon que nous pussions nous rencontrer souvent. Impossible de trouver à se loger : c'était trop tard, plus une chambre dans aucun hôtel, nous dûmes y renoncer et partir pour Le Touquet. Nous passâmes tout un mois, dans cet endroit que je n'aimais pas. Je ne vis jamais le soleil et l'on grelottait comme en hiver. Mon frère jouait au golf toute la journée, et moi je me morfondais d'ennui et de tristesse.

Enfin, vers les derniers jours d'août, je rentrai dans mon petit appartement de Paris, et je fis route ensuite pour Viareggio où, à l'hôtel Royal, je retrouvai ma mère,

ma sœur, ma jolie petite nièce Marie-Thérèse et beaucoup de connaissances.

En novembre, j'allai à Paris avec ma mère, et ensemble nous logions rue Jean-Goujon.

Mon ami le beau Comte Serge Zouboff me demanda de le présenter à Boldini, qui fit de lui un des plus beaux portraits d'homme qu'il ait jamais peints.

A Paris, il y avait, comme toujours en automne, beaucoup d'Italiens : Donna Maria Mazzoleni, la Marquise Casati, le Marquis Mazzacorati, le Prince de Belmonte, etc...

En janvier, je retournai à Florence où je passai une partie de l'hiver, et puis j'allai à Rome chez mon frère Loulou qui était au Ministère de la Marine. Il occupait avec sa famille un joli appartement dans la « via dei Gracchi. » Sa ravissante femme, Maria, avait près d'elle sa mère et j'aimais beaucoup me trouver avec eux et leurs magnifiques enfants dont l'aîné « Pussino » (Pietro) avait déjà trois ans, était beau comme le jour et vous avait l'air d'un petit page avec ses cheveux bouclés et ses costumes en velours noir au col de guipure.

Je recommençai ma vie mondaine et ce printemps-là fut très mouvementé dans la capitale. Boldini arriva au Grand-Hôtel et, avec lui et l'écrivain Diego Angeli, je visitai toutes les églises de Rome.

Les plus beaux bals de la saison furent celui des « Dominos mauves » chez la Baronne Nathalie Blanc, celui des Pierrots chez la Marquise Casati, le bal persan chez l'Ambassadeur d'Angleterre et Lady Rodd. Chez le Baron et la Baronne d'Huart il y eut une très belle fête avec comédie, musique et bal. Vers la fin de la saison, des tableaux vivants à l'Argentine : un tableau persan avec Donna Maria Mazzoleni, la Baronne Maria



A gauche : La Comtesse d'Orsay au bal de « Schifanoia »
A droite : La Duchesse de Sangro, née Lanza de Mazzarino,
au théâtre de l'Argentine.

Blanc, la Princesse Aba Radziwill, Franca Florio, Donna Vivina de Mazzarino qui venait de débiter dans le monde avec un succès fou, ravissante blonde, idéale, vaporeuse comme une illusion, fragile comme un précieux petit saxe ; un tableau qui représentait « Vittoria Colonna » incarné par la duchesse de Sermoneta, née Vittoria Colonna et Michel-Ange ; un tableau Louis XV avec menuet ; un tableau Ludovic Le Maure, représenté par le Duc Renzo Sforza, sa femme Beatrix d'Este, moi, et Léonard de Vinci le Comte della Somaglia, nous soumettant un plan de construction. Le Faune : lord Berners et les Nymphes, les deux demoiselles de Berteux et les deux demoiselles Alcedo. Comme tableau final, un ballet persan dansé par la Marquise Casati dans un décor traité par Bakst. Elle dansait seule sur la scène dans un costume persan d'une richesse et d'une beauté fantastiques ; des deux côtés, deux hommes presque nus, peints en or, se tenaient debout comme deux statues ; ce fut un spectacle féerique.

Lorsque j'eus posé pour mon tableau, j'allai regarder la fin de la représentation dans la loge de la Comtesse de Mazzarino avec le Grand-Duc Paul et la Princesse Paley.

Après le théâtre, nous fûmes tous conviés au Grand-Hôtel à un grand souper, offert par le Prince de Belmonte. Chaque table était présidée par une dame d'honneur de la Reine, j'étais à celle de la Comtesse de Mazzarino. Il y avait au moins deux cents personnes et chaque dame reçut une petite bonbonnière en vermeil, comme souvenir. Puis ce fut un dîner de gala chez l'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie, M. de Meroy. A ce dîner il avait réuni un bien joli groupe de femmes. C'étaient la Duchesse Grazioli, la Marquise de Rudini, la Baronne

Alliotti, Mme Franca Florio, la Princesse Jean de Lichtenstein, la Comtesse Czernin, etc... J'eus cette même année l'honneur d'une audience chez la Reine-Mère.

Mon émotion fut immense de me trouver pour la première fois près de notre très Auguste Souveraine, notre Première reine d'Italie ! Toute la royauté, toute la grâce, toute la bonté étaient incarnées dans la grande Majesté de Margherita di Savoia !!

Digne descendante d'une si illustre, noble et ancienne maison de Héros, elle en rappelait la grandeur, la puissance et la gloire !!

Il y eut encore des fêtes chez le Prince et la Princesse Colonna, chez le Duc et la Duchesse de Terranova, chez la Marquise Chigi, chez le Comte Primoli, etc...

Et, au mois de Mai, je partis pour Florence où je m'arrêtai quelques jours et continuai sur Paris avec la Comtesse Rucellai. Nous descendîmes à l'hôtel de Crillon pour une semaine.

Nous vîmes alors les ballets russes qu'on donnait pour la première fois au nouveau théâtre des Champs-Élysées qui venait de s'ouvrir. Nous y fûmes invitées par Mrs Gebhard et sa fille Miss Eva. Le spectacle fut éclatant de richesse et de beauté : d'abord « Shéhérazade », puis « Le Spectre de la Rose » dansé par Karsavina et Nijinski. A mon avis, ce ballet est le plus fin et le plus gracieux de tous.

A Florence, dès mon retour, je recommençai à donner mes petites réunions. Je choisissais toujours de plus en plus les personnes les plus intelligentes et les plus raffinées, et cette sélection était portée à une telle exagération que, parmi les poètes et artistes de tous genres que je voyais, il se trouva plusieurs esthètes aux mœurs

assez étranges... Des amies sérieuses m'en firent la remarque, quelques hommes en furent même choqués, mais rien n'y changea. J'aimais voir ce qui me ressemblait le plus dans mes goûts artistiques, et les êtres que je trouvais tout aussi recherchés et subtils que moi dans les moindres détails. Je dois pourtant à la vérité d'ajouter que plusieurs de celles-là qui d'abord se scandalisèrent, devinrent par la suite leurs meilleures amies. Je fus alors assez amusée d'avoir été la première à montrer le courage de mes opinions. Du reste, je l'ai toujours.

Ces amis m'accompagnaient dans les musées ; ils venaient jouer du piano chez moi, chantaient, me récitaient des vers. Ils satisfaisaient complètement mon esprit et leur compagnie m'était devenue indispensable.

Une femme jeune, qui vit seule est, souvent, une proie convoitée par beaucoup d'hommes à la recherche d'aventures ; c'est au contraire très reposant de recevoir des amis qui ne vous demandent rien, tout en vous donnant une compagnie des plus agréables et des plus intéressantes.

Le soir, je restais souvent chez moi avec Cécile de Tormay. Arrivaient alors Valentine de Robilant, les Gouy d'Arsy, Hortense Serristori, Carlo Placci, Moenigo Rocca, Piero Antinori, les Faá di Bruno, Christine Stonor, les Einstein, et je trouvais mes petites soirées idéales.

Une fois, j'étais étendue sur ma chaise longue avec un livre lorsque je vis entrer un des jeunes gens qui comptaient parmi les plus élégants de mes habitués. Il venait souvent me faire la lecture et lisait très bien les vers français et italiens. Il s'arrêta devant la porte de mon salon et me dit : « Comtesse, avec la réputation que vous avez de vous entourer d'une certaine catégorie

d'hommes, je crains que cela ne soit un peu compromettant pour moi de vous fréquenter beaucoup ». Je le regardai attentivement ; il était grand, beau, avec des yeux bleus, des cheveux blonds ondulés, et je lui répondis : « Vous avez raison, avec le physique que vous avez, mon amitié peut vous nuire, ne revenez plus. » Il réfléchit un moment, puis il me dit : « Ce n'est pas possible, j'aime presque mieux que l'on dise « cela » de moi que de renoncer à votre amitié. » Et il entra, s'assit par terre au pied de ma dormeuse, son livre à la main, et commença à me faire cette lecture que j'écoutais pendant des heures. Puis ce fut moi qui me mis au piano pour jouer du Wagner.

Et comme toujours à Florence, au printemps, il y avait des étrangers qui allaient et venaient, et tous s'arrêtaient à la « Place des Zouaves. »

Un ami spirituel me surnomma : « La Duchesse de Taormina », parce que les beaux éphèbes aux goûts trop raffinés font de cette ville de la Sicile leur séjour préféré en hiver, et, parce que je suis née sicilienne, d'une famille portant ce titre. Ce surnom m'amusa beaucoup, et, pour les intimes de mon petit cénacle, je ne fus plus que « La Duchesse de Taormina ». Lorsqu'on ne connaissait pas le nom de ces jeunes esthètes, on disait : « C'est un sujet de la Duchesse de Taormina ». J'eus même un blason et une devise. Je fus, pour ainsi dire, inscrite avec un nouveau titre sur le Livre d'Or de la noblesse méridionale!!! (1)

Au mois de juillet, je fus invitée à Settignano, dans

(1) Je sus après que ce titre existe et qu'il appartient même à une de mes cousines éloignées, mais puisque je ne l'ai jamais mis sur ma carte de visite, cette cousine n'a pas eu l'occasion de me faire le reproche de l'avoir usurpé...



Comtesse Emma Fabricotti.

la villa du Comte et de la Comtesse Rucellai, et là continuaient encore à venir me voir le Comte et la Comtesse de Robilant, la Comtesse Marazzani Visconti, le Comte A. M. Zoppola, M. Arthur Acton, etc...

Le dimanche, nous allions à « la Gamberaia », dans la belle villa de la Princesse Ghika où son amie Miss Blood donnait des « garden-parties » à la colonie étrangère.

Au mois d'août, je partis avec la Comtesse Rucellai pour un voyage en auto. Nous nous arrêtâmes à Salsomaggiore où le Comte A. M. Zoppola vint nous rejoindre et nous accompagna jusqu'à Milan. Il voulait continuer le voyage avec nous, mais dut y renoncer à cause des exigences de son service militaire, et la Comtesse Rucellai et moi nous continuâmes seules pour Stresa, Brigg, Bâle, Heidelberg, Baden-Baden, Wiesbaden, Hombourg, Lucerne, Parme et Viareggio.

Là, je retrouvai ma mère et ma famille, et puis nous rentrâmes à Settignano.

Les quelques personnes de connaissance qui se trouvaient dans les villas des alentours venaient nous voir, et M. Arthur Acton, qui est un excellent peintre, voulut faire mon portrait. J'allai poser dans son atelier où il me fit faire la connaissance du peintre américain Rolshoven, et celui-ci fit de moi six portraits dont le plus beau est celui où je figure avec un turban noir sur la tête, très décolletée, dans des voiles bleus, une véritable merveille! Il m'en fit cadeau. Ce tableau fut exposé au Salon de Paris l'année 1914 et il a eu beaucoup de succès.

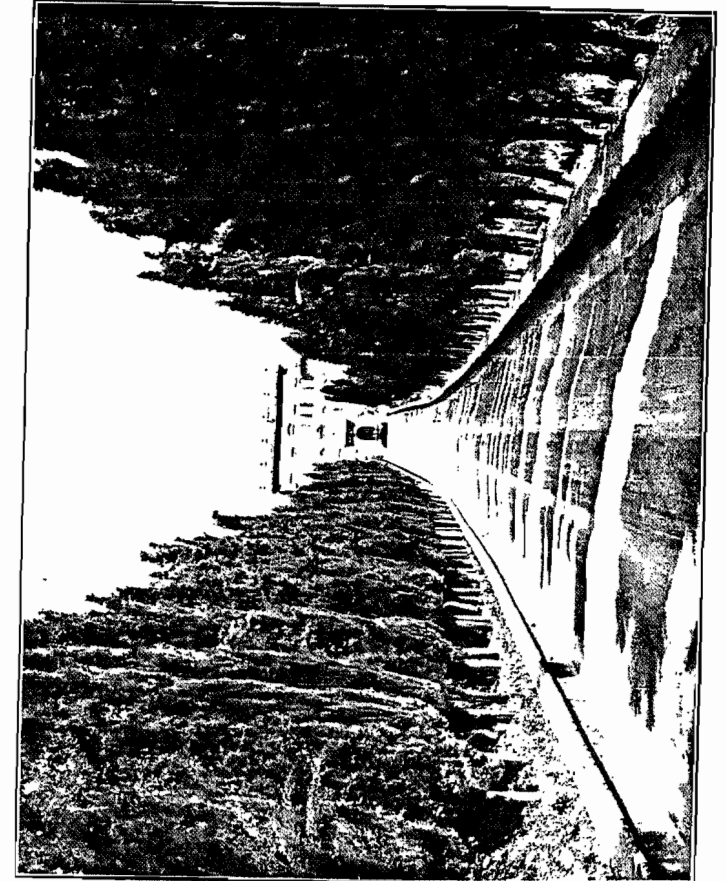
A ce moment-là la Comtesse Emma Fabbriotti fit de moi un ravissant pastel d'une finesse exquise. Elle est peintre, pleine de goût, et c'est avec un art tout

spécial qu'elle sait embellir ses compositions. Elle-même, elle est encore plus belle de tout ce qu'elle reproduit. Elle a une tête classique, de merveilleux « éphèbe ».

Avec la Comtesse Rucellai, nous allions souvent dîner dans la somptueuse villa « La Pietra », propriété des Acton. C'était une ancienne villa Sassetti, bâtie par cette famille vers 1450 (1). C'est la merveille des merveilles, avec son immense jardin à l'italienne, son théâtre de verdure, et l'allée de cyprès plantés par Arthur Acton. Inutile d'en faire la description, car tous les livres d'art sur les villas de Toscane en donnent les moindres détails.

Pour le mois de Septembre, j'avais été invitée avec la Comtesse Rucellai dans le château de sa belle-sœur, la Comtesse de Pilar, dans les provinces baltes. J'avais accepté avec joie d'abord, puis, l'idée d'un si long voyage me découragea, surtout lorsqu'un jour la Comtesse Rucellai me dit que, dans ce château, il n'y avait pas de lumière électrique. Et alors, j'imaginai un château noir, triste et m'effrayai. J'ai la terreur de l'obscurité et je me sens étouffer lorsque je ne puis allumer la lumière électrique. C'est un phénomène nerveux dont j'ai souffert depuis ma première enfance et dont je ne puis malheureusement me guérir. Ainsi elle renonça à ce voyage, ne voulant pas le faire toute seule. Je m'en suis bien repentie depuis, car c'était pour moi l'occasion de visiter Moscou, St-Petersbourg et d'autres villes intéressantes de Russie. Je partis alors pour Venise où j'allai rejoindre Mrs Edgar, comme à peu près chaque année.

(1) Giuliano di Sangallo éleva deux monuments à Francesca, et Nera Sassetti ; Domenico Ghirlandajo en décora les parois avec des fresques représentant l'histoire de la vie de St-François. Travaux exécutés en 1485 dans l'église de Santa Trinità. Cette famille est éteinte.



L'ancienne Villa des Sassetti appartenant maintenant

Nous étions à l'hôtel Britannia et en même temps que nous, arrivaient dans ce même hôtel la Grande-Duchesse Wladimir, le Grand-Duc Boris, le Prince et la Princesse Nicolas de Grèce, le Prince Christophore, le Duc et la Duchesse d'Aliaga avec leur fille Toto. La Duchesse d'Aliaga me faisait quelquefois assister aux repas de cette enfant unique qu'ils idolâtraient. Toto est maintenant la ravissante, élégante et si fêtée Duchesse d'Albe, que tout le monde admire et aime parce qu'elle est aussi aimable et souriante que belle ! ; le Comte Serge Zouboff, le Prince et la Princesse Max Thurn et Taxis (elle Titi Metternich, dont j'ai déjà parlé lors de mon séjour à Dresde).

La Marquise Casati s'était installée dans l'artistique rez-de-chaussée de ce Palais qui a été commencé mais n'a jamais été fini sur le « Canal Grande », et elle y donnait des fêtes fantastiques. Elle avait déjà organisé un bal avant notre arrivée, avec tous ses invités en costumes vénitiens, et la soirée avait continué sur la place San Marco.

M. Antony Drexel donna un grand dîner en l'honneur de la Grande-Duchesse Wladimir, avec les Princes de Grèce, la Duchesse de Sermoneta, la Marquise de Rudini, le Prince et la Princesse Aba Radziwill, ma sœur, Don Roffredo Caetani, moi, et encore d'autres personnes.

Le soir, avec Mrs Edgar et Serge Zouboff, nous allions souvent en gondole, et Serge nous chantait des mélodies russes et italiennes avec sa voix admirable de baryton.

Une fois, Mme Stern donna une soirée musicale dans son Palais du grand canal, puis ses invités suivirent en gondole le bateau illuminé des musiciens pro-

fessionnels qui chantaient pour eux. Nous passions justement par là, et alors tous les invités de Mme Stern se mirent à suivre notre gondole pour entendre chanter Serge Zouboff.

Nous allâmes ensemble visiter Torcello, Murano, les Musées, puis ce dernier continua sur Paris, et moi, de mon côté, je retournai à Florence.

Serge Zouboff revint pendant l'hiver et nous faisons de la musique chez moi, avec Cécile, Carlo Placci, Valentine Robilant, etc... et nos petites réunions recommencent.

Les personnes qui alors recevaient le plus étaient : le Comte et la Comtesse Serristori, le Comte et la Comtesse Rucellai, le Marquis et la Marquise Niccolini, le Comte et la Comtesse de Robilant, le Marquis et la Marquise Malenchini, M. et Mme Acton, le Comte et la Comtesse Canevaro, le Comte Mouravieff, le Marquis et la Marquise Piero Antinori, dont la fille, Cora (1), type de beauté étrange et intéressant, venait de faire ses débuts dans le monde. Cora venait beaucoup chez moi et elle était de toutes mes petites soirées ainsi que son amie Rosa Scalea (2), fille de la Princesse et du Prince Scalea, actuellement Ministre des Colonies. Rosa est sicilienne, brune, très grande, exagérément mince, ayant l'air de sortir d'une mosaïque antique, élégante et originale dans la façon de s'habiller. Elle portait alors surtout des toilettes dans le goût persan. Elle faisait toujours tableau. Sur son front où les bandeaux noirs se séparaient au milieu, elle fixait le soir une large bande de pierreries qui la faisaient ressembler à une belle impératrice orientale.

(1) Elle est mariée avec Don Michelangelo Caetani.

(2) Elle a épousé le Comte Antonio Spalfetti.



*Mademoiselle Cora Degli Antinori,
le jour de son mariage avec Don Michel-Ange Caetani.*

Les jeunes gens les plus à la mode étaient le Comte Walfredo della Gherardesca, Michelangelo Caetani qu'on appelait « Micio », le Baron Giulio Blanc, Mario Pansa, etc.

Au mois de Mars, M. et Mme Louis Einstein (1) nous convièrent à un magnifique bal en costumes vénitiens XVIII^e siècle, dans leur belle villa de Schifanoia. C'étaient le Doge et la Dogaresse Mocenigo qui présidaient la fête. Le Doge était le Marquis Origo, la Dogaresse, Valentine Mocenigo, Comtesse de Robilant, et leur petit page, William Acton. Ils entrèrent solennellement dans le grand salon, prirent place sur leur trône. Ensuite arriva le défilé des invités persans qui, deux à deux, s'inclinaient devant les souverains et allaient ensuite s'asseoir sur une haute estrade où ils formaient un artistique tableau. J'étais l'une de ces Persanes dans un costume de lamé argent garni de perles, et j'avais d'énormes plumes d'autruche bleu nattier sur mon riche turban. Le Comte Nicolas Mouravieff était mon cavalier et son costume était d'une beauté fantastique. Les autres Persans étaient : M. et Mme Arthur Acton, le Marquis et la Marquise Carlo Torrigiani, la Duchesse de San Clemente, la Baronne Maria Blanc qui avait entortillé à son bras un serpent vivant, la Marquise Imperiali, Donna Rosa Lanza di Scalea, Antoine Maurogordato, Pepito Canevaro, etc... Les danses commencèrent par un menuet dansé par la belle Comtesse Fabbicotti qui avait un petit panier d'où sortirent des colombes que nous regardions de nos places, car la fête avait été donnée par les Doges en l'honneur de la délégation persane.

La grande terrasse était décorée de peintures

(1) M. L. Einstein est actuellement Ministre d'Amérique à Prague.

représentant Venise ; et on y avait construit le pont du « Rialto » par lequel on passait de l'autre côté du jardin complètement illuminé à la vénitienne. Les domestiques portaient tous des costumes de l'époque de Longhi.

A Rome, cette même année, la Baronne Nathalie Blanc avait donné un bal égyptien qui a fait époque. Elle avait fait construire une pyramide dans son immense salon du Palais Ruspoli. J'ai entendu dire que cette fête a été la plus belle qu'on ait jamais donnée dans la capitale. Je regrette de n'avoir pu y aller ; la Baronne m'avait même demandé de paraître dans une entrée.

CHAPITRE XXIII

L'Assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand d'Este et de la Princesse Hohenberg — La Guerre. Le 24 mai 1915 — La mort de mon frère le Prince de Furnari — Le 4 novembre 1918.

La guerra contro l'Austria-Ungheria che, sotto l'alta guida di S. M. il Re, Duca Supremo, l'Esercito italiano inferiore per numero e per mezzi, iniziò, il 24 maggio 1915 e con fede incrollabile e tenace valore condusse ininterrotta ed asprissima per 41 mesi, è vinta. La gigantesca battaglia ingaggiata il 24 dello scorso ottobre ed alla quale prendevano parte 51 divisioni italiane, 3 britanniche, 2 francesi contro 73 divisioni austro-ungariche, è finita.

Nella pianura S. A. R. il Duca d'Aoste avanza rapidamente alla testa della sua invitta III^a armata, anelante di ritornare sulle posizioni da essa già vittoriosamente conquistate, che mai aveva perdute.

DIAZ.

Ce printemps si gai devait avoir une fin tragique. Un jour, tous les journaux apportèrent la nouvelle épouvantable de l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand d'Este et de sa femme la Princesse Hohenberg. Pour moi, ce fut un véritable chagrin, car j'avais été liée d'amitié avec la Princesse Sophie lors de mon séjour à Presbourg et à Dresde, et je fus toute bouleversée par ce malheur.

Cécile de Tormay, qui était à Florence, flaira une catastrophe à la suite de ce crime et partit précipitamment pour Budapest. Elle y était à peine arrivée que la guerre était déclarée.

Tous nos amis qui étaient déjà partis pour les différentes villes d'eaux étrangères, revinrent vite à Florence, ayant toutes sortes de difficultés à la frontière. Ce fut une panique effroyable. La Marquise Gouy d'Artsy et sa fille Pierrette revinrent avec ma sœur. Elle était affolée, parce que son mari l'avait quittée pour aller directement à Paris pour la mobilisation. Il partit volontaire, se couvrit de gloire et se conduisit en vrai héros. Jeanne de Gouy resta toute cette année-là avec nous deux. Nous vivions comme trois sœurs, on ne se quittait plus ; elle nous avait été confiée. Mais, pendant le cours de cet hiver, elle voulut aller voir son mari, et, avec un courage extraordinaire et souffrant toutes sortes de privations, déguisée et cachée dans un sac, elle arriva jusqu'à la petite ville où il se trouvait et put rester deux jours avec lui.

Vers le printemps, au théâtre de la Pergola, il y eut une magnifique féerie au profit de la Croix-Rouge. L'artiste peintre Brunelleschi, qui vit à Paris, était venu à Florence pendant l'année de notre neutralité pour se tenir prêt en cas de guerre. Ce fut lui qui organisa cette fête. Il décora (1) toutes les scènes dans le style vénitien, en dessina tous les costumes ; le spectacle fut merveilleux et la recette énorme. Ce fut un succès d'élégance

(1) Umberto Brunelleschi, pendant la guerre, a été d'abord à la défense de Venise et il s'est trouvé dans cette ville en même temps que d'Annunzio. Ensuite il appartient au 19^e régiment d'infanterie comme commandant, fut ensuite commandant de bataillon et enfin entra dans l'héroïque III^e « armata » de S.A.R. le Duc d'Aoste.

et de bon goût dû à l'art si fin de son admirable talent.

Cette année 1914 fut une année bien pénible d'attente et de nervosité...

Mon frère Billo qui avait toujours vécu en Amérique arriva en Italie et se rendit directement à Palerme pour s'inscrire comme volontaire pour le cas où nous aurions pris part à la lutte. Mon frère aîné Ciccio qui avait presque quarante ans demanda à entrer comme simple soldat volontaire dans l'aviation. Mon frère Loulou, qui était officier de Marine, choisit les sous-marins et y resta trois ans.

Le 24 mai 1915 arriva. L'Italie était prête, les Italiens partirent... Notre Roi n'hésite pas à reconnaître de quel côté la justice est menacée. Interprète fidèle, comme toujours, de son peuple, il croise l'épée avec celle de sa sœur latine. A la tête de ses armées il les conduit enfin aux limites

« dell'Italia nostra Corona »

Le règne de Victor-Emmanuel III marquera le passage entre l'Italie ancienne et la toute nouvelle, entre l'incertitude d'une attente et la confiance conquise dans les plus dures épreuves, d'une Patrie libre, puissante et heureuse. Victor-Emmanuel III a donné une marge plus ample à nos mers, une plus large foi à son peuple ! Si la paix illumine la vie familiale et pure de notre Souverain, il y a, pour son cœur, une plus ample famille : Celle de son peuple italien qu'il a compris et qui lui est profondément reconnaissant.

Mon frère Billo n'avait pas encore réussi à obtenir son brevet d'officier pour le départ et était venu l'attendre à Florence, chez nous, pour être plus près du front. A chaque télégramme qui lui arrivait, il espérait que c'était sa nomination (il n'avait jamais été militaire) et,

dans sa hâte d'aller se battre, il dut mal interpréter quelques mots d'un télégramme et partit pour le front rejoindre son général. Mais lorsqu'il arriva, le général lui déclara qu'il n'avait pas encore le droit de revêtir l'uniforme, que sa nomination n'était pas encore arrivée, et il le renvoya à Palerme pour qu'il y allât prêter serment. Le jour même de son retour à Palerme, il fut nommé sous-lieutenant et reparti, et cette fois ce fut pour tout de bon.

Ma mère fut très courageuse, très italienne. Ses sentiments maternels et patriotiques tenaient en parfait équilibre la balance de son cœur. J'en fus même très étonnée, car ma mère a un caractère très violent et très emporté, et le « self-control » lui manque complètement.

Nous passâmes l'été à Vallombrosa. La Duchesse de Gramont et ses enfants y arrivèrent aussi, ainsi que toute la bande florentine.

Au mois de Septembre, j'allai faire une cure à Salsomaggiore et, ensuite, j'allai à Padoue chez mon amie Lina da Zara, depuis Marquise Bonaccossi. A Padoue, il y avait assez de mouvement. Cette ville située si près du front où l'on se battait était occupée par beaucoup de militaires. Ils venaient passer la soirée chez nous. Les plus assidus étaient : le Comte Bonaccorsi, le Marquis Imperiali et Renzo Mazzoleni, fils de ma chère amie, Maria. Celui-ci je l'appelais « le Crociato » (le croisé) parce que, dans son uniforme, il ressemblait à l'un de ces cavaliers anciens qu'on voit dans les tableaux qui représentent des scènes des croisades. A Padoue, je rencontrai aussi Ignazio Florio, le Comte Vittorio Rignon, Marcello Borghese, Giuseppe Chiassi, etc...

Souvent, nous restions dans l'obscurité la plus noire à cause des avions ennemis qui fréquemment bom-

bardaient la ville. La statue équestre de Gattamelata par Donatello était déjà partie pour Rome et elle se trouvait au Palais de Venise, en compagnie du Colleoni. Tous les autres monuments artistiques de Padoue étaient recouverts de sacs de sable et abrités sous des échafaudages.

Lorsque nous allions faire des promenades en auto dans les alentours, on entendait le bruit du canon. Un matin, le Baron Guido Compagna, accompagné de son colonel, vint nous chercher, et ils nous emmenèrent déjeuner au château de Thiene, propriété de la famille Colleoni et qui était devenu la résidence de l'État-Major. Nous y fûmes aimablement reçus par le Général Grandi et, parmi les officiers qui s'y trouvaient, nous reconnûmes le Prince Renato Pignatelli. L'après-midi, le colonel G... et le Baron Guido Compagna nous accompagnèrent en auto aussi loin que possible sans que ce fût trop dangereux pour nous. Ils nous montrèrent Asiago, Arsiero et les villages de ce côté-ci de la montagne ; de l'autre côté, on se battait... Et le canon grondait, et la terre tremblait !... Je vis des fils de fer barbelés, des tranchées, et des maisons italiennes détruites par les Autrichiens. Ces villages avaient été évacués, ils avaient même été pris par eux, et repris ensuite par nous.

Le soir, nous rentrâmes à Padoue. A la fin de novembre, je me rendis à Florence ; je passai l'été suivant à Vallombrosa et à Viareggio, et puis de nouveau rentrai à Florence.

Un matin, ma femme de chambre vint me réveiller de très bonne heure et me dit toute émue qu'un grand malheur était arrivé. Un de mes frères... c'était l'aîné... l'aviateur ! On n'avait pas encore de détails, mais mon frère Ciccio venait de donner sa vie pour son pays !

Tous les matins, en sortant avant d'aller déjeuner chez ma sœur, j'allais dire bonjour à ma mère qui habitait un hôtel près de chez moi. J'allai la voir comme d'habitude et, ce matin-là, elle était d'excellente humeur. Je ne sais plus de quoi elle me parlait, je n'écoutais pas, je faisais des efforts surhumains pour paraître tranquille. Ma mère, me voyant distraite, me regarda fixement et me demanda ce que j'avais ; je lui semblais troublée... J'eus peur de ne pouvoir plus me retenir et la quittai brusquement.

En arrivant chez ma sœur, nous commençâmes à nous consulter sur la façon dont on s'y prendrait pour annoncer cette terrible nouvelle à notre mère. Ma petite nièce dit que ce serait elle qui le dirait.

Ma mère a une véritable passion folle pour Marie-Thérèse.

Je voulus aller chercher un médecin sicilien de confiance pour l'avoir là dans le cas où ma mère aurait une crise au cœur, et à nous quatre, nous arrivâmes à l'hôtel Constantin.

Le médecin attendit dehors. Ma mère, en voyant Marie-Thérèse, eut cette expression de bonheur tout spécial qu'elle manifeste toujours en regardant cette enfant idolâtrée. Ma nièce alla l'embrasser, et, en continuant à l'embrasser, peu à peu la prépara... Elle apprit ainsi, parmi les baisers chauds et vivants de sa petite fille bien-aimée, la mort de son fils aîné!...

Je ne pourrais pas décrire son désespoir, il fut immense! Elle voulait des détails, nous n'en avons aucun. Elle était surtout hantée par la peur épouvantable que son fils fût mort brûlé dans son appareil. Nous lui assûrâmes que non ; ç'avait été un accident, mais l'appareil n'avait pas pris feu. Et ma nièce lui disait : « Calme-toi,

Nonnina (petite grand'mère), l'oncle Ciccio ne souffre plus, il est heureux maintenant. »

Pendant que nous étions autour d'elle, on frappa à la porte, c'était le courrier qui apportait une lettre de notre frère... une lettre pleine de vie, magnifique, vibrante de patriotisme! Nous ne voulions pas la lui donner, mais ma mère insista pour la voir, et elle crut pour un moment que son fils aîné était encore vivant! Sa bouche ne proféra pas un seul mot de révolte. Dans cette crise de larmes elle eut même le courage de dire : « Mon fils a fait une belle mort, il est mort pour la patrie ». Nous en fûmes stupéfaits, et ce mot, je l'inscrivis ici avec fierté. C'est une mère sicilienne qui le prononça!

Seulement, depuis ce jour, ma mère est devenue une vieille femme, elle continue à pleurer ce fils, comme si elle l'avait perdu hier. Elle ne peut plus voir d'aéroplanes ; le bruit de ces appareils la rend malade, et, lorsqu'elle se trouve dehors et les entend, elle se cache dans la première maison qu'elle trouve, pour attendre qu'ils soient passés. Encore cet été, à Viareggio, elle fit une scène à sa femme de chambre parce que celle-ci s'était mise à la fenêtre pour regarder un avion. Ceux-là même qui se trouvent près d'elle ne doivent jamais les regarder!

Ce fut surtout moi qui lui tins compagnie pendant tout ce printemps. Toutes mes soirées lui étaient dédiées, et souvent nous pleurions ensemble.

L'été, nous allâmes tous à Vallombrosa. Le fils aîné de mon pauvre frère, « Pietro », vint nous y rejoindre. Ma mère le couva de tendresse ; il adorait son père, ainsi que son frère cadet « Giovanni ». Ces enfants avaient failli devenir fous de désespoir. Tous les deux, ils avaient voulu à tout prix partir pour la guerre, et en avion,

pour mourir comme leur père. Ma pauvre belle-sœur eut toutes les peines du monde à les retenir : ils avaient l'un quatorze et l'autre treize ans.

Tous les Florentins, et aussi beaucoup de Romains passèrent tout cet été à Vallombrosa : la Duchesse Riario Sforza, avec ses deux garçons Giovanni et Antonio, la Princesse de Viggiano avec Paola, Marie-Lou et Jean-Louis, la Princesse Scilla dont le fils aîné, Fulco, était là, encore très gravement blessé, en convalescence ; Riri Visconti lui aussi soignait une mauvaise blessure au poumon, le Comte Ercole Durini di Monza et encore d'autres amis qui, à cause de leur mauvais état de santé, avaient obtenu quelques semaines de congé.

Et l'on attendait les nouvelles, et l'on s'arrachait les journaux qui souvent nous apportaient de bien tristes surprises.

Pendant l'hiver de 1917, ma sœur, Marie-Thérèse et moi, nous allâmes passer quelques mois à Rome. Presque tous nos amis habitaient les hôtels, les difficultés étant trop grandes pour avoir des domestiques et du charbon. Le Grand-Hôtel de Rome avait l'air d'un château plein d'invités ; il n'y avait que des connaissances. Entre autres : la Duchesse de Sermoneta, la Comtesse Lanza de Mazzarino avec toute sa famille, la Marquise Casati, le Prince et la Princesse de Castagneto, la Princesse de Belmonte, son fils le Prince Ferdinando et sa sœur la Duchesse de Gallesse, le Comte et la Comtesse de San Martino, Mme Franca Florio, le Prince et la Princesse de Trabia, la Princesse Cutó, etc...

Le soir, nous nous réunissions tous dans le hall pour entendre de la musique et nous menions une vie de famille très simple.

Pendant cet hiver, le Duc et la Duchesse de Terra-

nova célébrèrent le mariage de leur fille Mananà avec le Marquis Guido Sommi Picenardi. La cérémonie religieuse eut lieu dans leur beau villino de la Via Boncompagni.

Mananà est un type de femme tout à fait spécial, une taille moyenne, très flexible et gracieuse ; sa figure est excessivement belle, avec des yeux immenses très sombres entourés d'une ombre exagérément noire qu'elle accentue d'une façon artistique. Elle a l'air de porter toujours un petit loup vénitien. Elle a un genre très personnel. Ce jour-là, dans sa robe blanche de mariée, elle semblait une statue d'ivoire dont les yeux auraient été sculptés dans de l'onyx.

Elle ne s'habille que de noir, jamais la moindre couleur. Elle a un très grand talent de sculpteur, ses œuvres sont d'une force inouïe ; c'est même assez amusant de voir ce frêle corps de femme près de ses statues colossales, et le contraste en est par trop frappant.

Guido est un musicien de premier ordre, ses opéras ont été donnés avec beaucoup de succès à Rome, puis au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, et dans d'autres villes encore, et j'aime entendre sa femme en expliquer les sujets, car le timbre de sa voix est si beau qu'on dirait qu'il est le chant de cette musique.

C'est un couple des mieux assortis, ayant les mêmes goûts d'art et de beauté, aussi sont-ils parfaitement heureux. Ils ont près de Crémone un merveilleux château où ils passent leurs étés.

Souvent j'allais le soir chez Maria Mazzoleni. La Comtesse Mazzoleni a un salon des plus intéressants, on peut même dire que c'est « le salon » de Rome. Tous les soirs, elle reste chez elle et ainsi on est sûr de la trouver toujours. Elle reçoit le monde politique, le corps

diplomatique, les artistes, tous les étrangers de marque de toutes les nationalités. On passe des heures très agréables, dans sa compagnie d'abord qui est délicieuse, et on se retrouve avec tout ce qu'il y a de plus varié et de plus distingué dans le monde. Foncièrement bonne, heureuse de faire plaisir à ses amis, on peut toujours compter sur elle.

La Princesse de Viggiano recevait souvent dans son magnifique appartement du Palais Borghese, où elle avait une collection d'objets d'art de très grande richesse et une galerie de tableaux représentant ses ancêtres Moncada, peints par Velasquez.

Elle donna une fête des plus élégantes à l'occasion du mariage de sa fille, la très belle et séduisante Paola, avec le Marquis Luigi Medici del Vescello.

Quelques petits dîners, quelques réceptions, des officiers étrangers qui arrivaient et partaient, surtout des Anglais, telle fut notre vie dans les derniers mois de la guerre.

Enfin, le 4 novembre 1918 arriva! J'étais à Florence, je me réveillai au son des cloches!... La victoire! La victoire! Vite je courus dans la rue, je voulais voir la ville pavoisée. Mon appartement était trop petit pour contenir ma joie!

Puis, je rentrai, et dans mon enthousiasme j'écrivis à sa Majesté le Roi, à sa Majesté la Reine-mère, à son Altesse Royale le Duc d'Aoste. Les souverains m'envoyèrent les plus beaux télégrammes de remerciements. Et la place des Zouaves où j'habitais depuis que je vivais seule, s'appela la place Vittorio Veneto!

Le communiqué de Diaz fut un poème. Oh! notre beau poème de gloire!

Alta incombustibile
Pasilissa

questo poema di fiamma
e di cenere

è offerto disperatamente

+ Novembre 1908.

Gabriele d'Annunzio

Dédicace d'un livre de Gabriele d'Annunzio
à la Comtesse d'Orsay.

CHAPITRE XXIV

*Paris après la guerre — « Federico Beltran y Masses » —
Son exposition à Venise — Les fiançailles de ma nièce
Marie-Thérèse avec le Baron Luigino Ricasoli-Firidolfi — Leur mariage — Agitations en Italie et surtout
à Florence, Villa Igiea — Le mariage de ma cousine
Igiea Florio avec Don Averardo Salviati.*

Mite risplendi, o Roma. Cerulea sotto l'azzurro,
tutta ravvolta in velo tenue d'oro, giaci.

(Elegie romane.)

G. D'ANNUNZIO.

Je voulais voir Rome et je partis pour la capitale.
L'hiver fut beau et ensoleillé, les nuits furent toujours
très claires car la « Stella d'Italia » brillait de tout son
éclat sur notre Pays victorieux !

Mais, vers le printemps, les esprits commencèrent à
s'agiter, des désordres s'annoncèrent.

En novembre, j'allai à Paris. La capitale de la
France n'était guère plus satisfaisante. La Ville Lumière
était plongée dans l'obscurité la plus noire. On avait
des difficultés le soir à rentrer chez soi, surtout lorsque
le brouillard s'en mêlait.

J'avais revu mes amis italiens après la guerre, je

désirais voir mes amis français. Et je fus tout de suite invitée chez le Comte et la Comtesse Étienne de Beaumont, chez la Duchesse de Rohan, chez tous les d'Aramon, chez la Comtesse Jean de Montebello, chez le Baron et la Baronne Napo Gourgaud (le Baron Napo avait épousé Miss Gebhard), chez le Duc et la Duchesse Camastra, chez la Duchesse de Clermont-Tonnerre, chez le Duc et la Duchesse de Montmorency, chez la Comtesse de Fitz-James, chez la Comtesse Chevreau, etc...

Le Duc et la Duchesse Camastra recevaient tous les dimanches dans leur belle villa d'Auteuil. Les lundis, j'allais à l'Ambassade d'Italie chez le Comte et la Comtesse Bonin Longare, le mardi chez la Marquise de Talleyrand, le mercredi chez les Gourgaud.

Le Marquis de Castellane donnait des soirées musicales dans le joli hôtel qu'il avait alors rue de Lille, et j'y entendis chanter Melba et Hortense Mignano. Sir Charles Mendl donnait aussi souvent d'élégants dîners suivis d'excellente musique où lui-même chantait ainsi que plusieurs autres artistes très connus.

L'hiver fut gai, dans le monde, dans les restaurants et dans tous les dancings qui venaient de s'ouvrir avec un succès immense mais parfois trop bruyant. Les gens semblaient devenus fous, on ne pensait qu'à danser et on dansait le jour et la nuit. Les dancings les plus à la mode furent St-Didier, Shéhérazade, etc...

La nuit du réveillon j'assistai à un grand souper à Shéhérazade, avec Mme Boas de Jouvenel, Diaghilev, Miassim, le Marquis et la Marquise Guido Sommi Picenardi, beaucoup d'artistes et quelques gens du monde.

J'ai toujours éprouvé de la préférence pour les fêtes où se confondent ces deux éléments.

Il y eut, à l'Opéra, un bal suivi d'un grand souper.

Tout Paris s'y était donné rendez-vous en travesti et l'on dansa jusqu'au matin.

Vers le milieu de Mars, avec les Guido Sommi et la Marquise de la Gandara, j'allai visiter l'atelier du peintre Beltran y Masses. Je fus enthousiasmée de sa peinture, ses couleurs m'éblouirent! Ce grand peintre, génial dans l'art de se servir des différentes couleurs, me rappelait, par l'éclat de ses étoffes, la richesse des tissus de Paolo Veronese, ses compositions, celles des grands maîtres de la Renaissance, et ses ciels bleus étoilés, les nuits chaudes de mon île parfumée. Mais, dans tous ses ensembles, il reste toujours « Lui », Beltran y Masses, à qui personne ne ressemble. Je lui dis qu'il devait absolument exposer à Venise, que c'était dans cette atmosphère qui l'avait inspiré et qu'il n'avait jamais respirée, qu'il trouverait le cadre digne de ses tableaux. Il me répondit qu'il y penserait pour la prochaine exposition, car pour celle d'alors c'était trop tard, elle ouvrirait en effet au commencement d'avril. Mais, moi, je ne voulais pas attendre, je ne le pouvais pas. J'étais tellement grisée par ces merveilles que j'admirais, qu'il me fallait lui assurer tout de suite le succès que je devinais ; et dans cet élan j'écrivis à Venise en expliquant tout mon enthousiasme. D'abord, on m'écrivit que je m'y étais malheureusement prise trop tard, qu'on ne pouvait plus rien accepter. Mais, presque en même temps que cette lettre, arriva une dépêche où le Commendatore Pica me disait qu'il acceptait et offrait à Beltran une salle de 36 mètres pour son exposition. Toute joyeuse, je courus chez lui avec mon télégramme! Et le grand peintre partit avec 22 tableaux dont 5 furent achetés par différents musées d'Italie. Son auto-portrait fut placé dans la galerie des « Uffizi » à Florence, dans

la salle où sont tous les anciens peintres peints par eux-mêmes.

Et, pour la première fois, il visita Venise, cette Venise que si souvent il avait reproduite, sans l'avoir jamais vue, mais qu'il avait sentie, devinée, aimée. Il remporta le grand succès de cette année 1920.

Vers le mois de Mai, il y eut des émeutes et, le premier jour de ce mois, pas une voiture ne circulait dans toute la ville.

Je m'amusai avec quelques amis, le soir, à essayer un nouveau pas de fox-trott sur la place Vendôme!... La place Vendôme, les jours de grève, a l'air d'un immense salon et alors, sans lui ressembler, elle me rappelle la place San Marco. Elle est tout aussi harmonieuse ; c'est le Paris classique, dans le style que je préfère.

Au mois de juin, j'allai à Vichy, puis au mois d'août à Venise, où je voulais voir l'exposition de Beltran. Sa salle qui était la plus grande était toujours bondée de monde. Ce fut un véritable triomphe et j'en étais très fière, car j'en avais pour ainsi dire été la « marraine. »

Je fus invitée à des dîners avec son Altesse Royale le Comte de Turin, avec le Duc Delle Puglie (fils de leurs Altesse Royale le Duc et la Duchesse d'Aoste) ; je pris part à des fêtes chez la Comtesse Morosini, chez la Comtesse Labia et aux régates sur le Canal Grande.

Je me rencontrai avec ma sœur au Grand-Hôtel et ensemble nous partîmes pour Viareggio.

Ma nièce Marie-Thérèse se fiança, ce mois de septembre, avec le Baron Luigino Ricasoli-Firidolfi, fils du Baron Giovanni et de Giuliana, née Princesse Corsini.

Les Ricasoli-Firidolfi sont une des plus illustres et des plus anciennes familles florentines. Au XI^e siècle, ils possédaient déjà la province du « Chianti » où depuis

lors ils sont les propriétaires de ce château de Brolio. Les Ricasoli portent le titre de Barons, quoiqu'ils aient reçu d'autres titres plus élevés, mais ils tenaient à rester les seuls barons féodaux Toscans. Ils portent aussi le nom d'Acciaioli, parce que la dernière des Acciaioli, « Giulia », fille du Marquis Giacinto Acciaioli épousa Jean-Baptiste Ricasoli. Cette famille avait été si puissante que, dans l'année 1364, elle voulut s'acheter un royaume, et en effet, elle acquit, de l'Empire d'Orient, une grande partie de la Grèce et porta le titre de Duc d'Athènes. Les Acciaioli régnèrent sur Athènes avec six Ducs successifs jusqu'en l'année 1456, lorsque Mahomet II s'empara de la ville par trahison, envoyant en prison et faisant tuer ensuite Francesco Acciaioli, dernier Duc d'Athènes.

Les tombeaux des Acciaioli se trouvent dans la Chapelle de Florence, sculptés par Donatello dans leur chapelle, où étaient enterrés aussi quelques-uns des membres de la famille Ricasoli, jusqu'à ce que le Baron Bettino Ricasoli, pendant l'année 1853, fit construire le tombeau de la famille dans la chapelle du château de Brolio. Le Baron Bettino Ricasoli fut un des principaux promoteurs de l'unité italienne. De caractère réservé, dédaigneux des louanges, il fut entraîné malgré lui dans la politique, par son ardent désir de se rendre utile à son pays et de le voir grand à travers la Constitution de l'Unité italienne, sous la Monarchie de Savoie. Il fut nommé président du Gouvernement de Toscane, et ce fut lui qui fit décider l'annexion de la Toscane au royaume d'Italie. Ce fut lui encore qui continua l'œuvre de Cavour après la mort de celui-ci. Il reçut de sa Majesté l'ordre de la « SS. Annunziata ». Le Roi Victor-Emmanuel II lui fit l'honneur d'une visite à Brolio le 22 avril 1863. Il mourut dans son château le 23 octobre 1880.

Brolio est aussi très célèbre pour ses fameuses caves. Son « Chianti » est le meilleur et le plus réputé de la Toscane.

De Viareggio, nous allâmes à Florence.

Florence fut horriblement agitée cet automne ; des émeutes et des grèves se succédaient continuellement. C'était presque la Révolution. J'eus peur de rester seule dans mon appartement et je m'installai à l'hôtel.

Un jour, avec la Comtesse de Robilant, la Princesse Cutó, Franca Florio et quelques messieurs, nous allâmes dîner à « Vincigliata » chez le Baron Fassini et comme la nuit était très noire et la route assez mauvaise, il nous pria de rester jusqu'au lendemain. Après un excellent dîner, on se mit à jouer au bridge, et puis on alla se coucher, nous toutes dans des chambres qui communiquaient entre elles. Le Baron Fassini nous avait raconté une légende concernant ce château. Quelquefois, nous dit-il, apparaissait, la nuit, une femme habillée de blanc et alors on sonnait la cloche pour avertir les hôtes de cette apparition. C'était à s'y attendre ; la cloche sonna et quoique nous fussions sûres que la vision devait apparaître, nous fîmes toutes prises d'une folle frayeur et nous nous réunîmes instinctivement dans une seule chambre... Là on se mit à hurler, et puis la vision disparut ; heureusement nous n'eûmes pas même le temps de la voir!!

Ce château appartient maintenant à la Marquise de Breteuil.

Le 1^{er} Mars, je voulus partir pour Rome. Le matin, on vint me dire que les trains étaient arrêtés, puis j'entendis un bruit terrible, tout l'hôtel fut horriblement secoué, je crus à un tremblement de terre ; c'étaient les mitrailleuses et le feu aussitôt éclatait. Vers midi, le

mari d'une de mes amies vint m'annoncer que le train pour Rome allait partir, qu'il le prenait, et me demanda si je voulais partir avec lui. Je répondis : « Oui » et nous allâmes à la gare pour le train d'une heure. Là, on nous dit que le train ne partait pas, ensuite on vint dire que « Ohi ». Bref, nous restâmes à l'attendre de une heure à sept heures du soir. Je m'étais entêtée et je voulais partir coûte que coûte. J'en avais assez de Florence. A Rome certainement les esprits seraient plus calmes.

Sur le perron de la gare, attendant le même train, je trouvai Lady Be Marconi, femme du grand Guglielmo Marconi, le Marquis Theodolo Theodoli et le Comte de Germiny. Vers cinq heures, celui-ci fatigué d'attendre, renonça à son voyage, Be Marconi me demanda ce que je décidais de faire, je lui répondis que j'étais décidée à partir, et elle resta avec moi.

Enfin, à sept heures du soir, le train arriva en gare de Florence. Il était conduit par un Ingénieur et les soldats assuraient le reste du service. Pas un seul employé de chemin de fer!

A quelques kilomètres de Florence, nous reçûmes des coups de fusil, et nos soldats firent feu sur ceux qui avaient tiré. Oh, quelle frayeur! car un piéton aurait pu suivre ce train de malheur au moins jusqu'à la fin de la zone de la grève : il marchait au pas.

A cinq heures du matin, nous arrivions à Rome et les Directeurs du Grand-Hôtel faillirent tomber à la renverse en me voyant arriver, car on leur avait affirmé, à la gare, qu'aucun train n'avait pu quitter Florence.

Je me retrouvai au Grand-Hôtel avec ma cousine Florio et tous les autres habitués. Le Prince et la Prin-

cesse (1) Félix Yousouppoff passèrent une partie de cette année au Grand-Hôtel. La Princesse est d'une beauté si parfaite qu'elle a l'air irréaliste ; elle est silencieuse et mystérieuse et ressemble à un icône des plus précieux. Le prince est d'une beauté poétique ; il rappelle lord Byron par sa finesse et son élégance. On le regarde avec curiosité, on a le désir de le scruter, de l'approfondir pour comprendre comment un être aussi idéal, a pu avoir le courage de tuer ce monstre d'horreur qu'a été Raspoutine. On ne pourrait s'imaginer plus grand contraste et l'on se rappelle la fable de « la Belle et la Bête », en évoquant ces deux personnages dans le drame tragique dont il est le héros.

L'hiver fut assez brillant, mais on dansait sur un volcan, on n'était pas sûr du lendemain.

D'Annunzio était à Fiume. Je l'avais accompagné à la gare le soir du 28 Mai 1919, lorsqu'il était parti de Rome ; la foule l'acclamait, et il promettait ce que tout le monde désirait. Certes, personne n'était plus désigné pour cet acte de patriotisme, que le poète qui avait tant chanté l'Adriatique italien. Il fut grand comme soldat comme il était grand dans ses poèmes.

Le mardi 8 mars, il y eut à la Chambre une interpellation sur les événements de Florence et je voulais d'autant plus y assister que j'en avais été témoin. La séance fut des plus agitées : on aurait cru assister à une séance du Parlement, à Budapest...

Le Prince et la Princesse Colonna donnèrent un bal splendide dans leur somptueux et merveilleux Palais où

(1) La Princesse Irène Yousouppoff est la fille de Mgr le Grand-Duc Alexandre et de sa femme la Grande-Duchesse Xénia, sœur de Sa Majesté le czar Nicolas II.

les plus grandes œuvres d'art sont groupées dans un magnifique musée.

Le Roi d'Angleterre et le Roi d'Espagne, lors de leur séjour à Rome, ont été reçus par les Colonna et ont visité et admiré leur magnifique collection.

Je n'avais jamais vu une très grande fête dans ces salons (1) et j'en restai ébloui. La Princesse Isabella Colonna en faisait les honneurs avec beaucoup de grâce et de simplicité. Parmi tous ces souvenirs de grandeur et de puissance d'un si glorieux passé, sa fragile et délicate personne aurait pu symboliser une statuette de Tanagra à ajouter à toutes ces richesses artistiques. Il y eut un quadrille fleuri avec de grands iris blancs et noirs et un souper assis pour tout ce monde : ce fut le plus beau bal de la saison.

Le 22 mars, la fille de ma cousine Florio, Igiea, se fiança avec Don Averardo, des Ducs Salviati, et les Florio donnèrent un grand dîner de famille en l'honneur des fiancés.

Le 1^{er} avril, je partis avec ma cousine Franca pour Florence, où ma sœur donnait une réception à l'occasion du mariage de Marie-Thérèse.

Le mariage religieux fut célébré le 7 avril à Ferrare, dans la plus stricte intimité, à cause du deuil de la Duchesse mère.

Ma nièce, si frêle, si jolie, si blonde dans sa simple robe de satin blanc et son voile de tulle transparent, ressemblait au tableau poétique que Dante Gabriele Rossetti fit de Beatrix de Portinari lorsque, pour la première fois, elle était apparue au divin poète.

(1) Pendant la guerre, ils donnaient seulement de petites soirées où j'allais souvent.

Assistaient au mariage : les Ricasoli, les Corsini, Amerigo Antinori, Pepito Canevaro et nous tous de la famille de Villarosa.

Les mariés partirent en automobile pour Venise. Quand la voiture s'éloigna, sans nous en douter, ma sœur et moi, nous nous mîmes à courir après elle dans la rue...

Le même jour, nous retournions à Florence, d'où je continuai avec ma cousine sur Rome où nous restâmes une semaine, puis, avec les Florio et leurs jeunes fiancés, je me rendis à Palerme.

On s'installa dans cette villa Igiea qui est la perle des hôtels et où l'on vit comme dans un conte de fées, entouré de ces jardins étagés de gazon, de ces parterres de fleurs bariolées, à l'ombre de ces luxueux palmiers, au milieu de ces grands rochers, avec, comme fond à ce décor poétique, le Monte Pellegrino si caractéristique par son aridité, et la mer partout, dans une véritable orgie de couleurs, de lumière et de soleil!

Les Florio donnèrent une « garden-party » à toute la ville pour présenter Don Averardo, puis nous fûmes nous-mêmes invitées un peu partout.

Le spectacle du théâtre Massimo continuait, la saison battait son plein.

A l'hôtel, je trouvai un cher ami français, le Comte Hector de Béarn avec son bijou de petite femme « Souris » que je ne connaissais pas encore ; je les présentai à mes cousins, et nous ne nous quittâmes plus. Ils voulaient partir, mais nous ne le leur permettions pas, et ils restèrent presque aussi longtemps que nous.

Je retournai ensuite pour deux mois à Florence où je continuai de réunir mes amis le soir.

Ma petite coterie n'était plus la même : de nouveaux amis vinrent remplacer les anciens qui avaient quitté

Florence, mais j'y retrouvai tous les artistes d'autrefois ; parmi ces derniers, j'avais une préférence pour l'art du peintre Sensani. Il excelle surtout dans le genre vénitien. Il peint des éventails qui sont de vraies miniatures, des décors idéals et des portraits d'un genre très spécial. J'avais beaucoup admiré, à l'exposition d'art moderne, une femme brune avec un rang de gros corail autour du cou et un perroquet à la main. Il commença alors de moi un portrait tout vert d'un ton très vif, avec un petit tricorne en velours noir.

L'été ne fut marqué par aucun événement particulier. Mon frère Billo vint nous rejoindre, et mon frère Loulou, lorsqu'il avait quelques jours de congé, nous arrivait avec sa femme et ses magnifiques enfants. L'été, à Viareggio, c'est là que toute notre famille se réunit et c'est pour cette raison que je l'aime.

Dans les premiers jours d'octobre j'allai rendre visite à quelques amis à la campagne. J'allai chez le Comte et la Comtesse Hector de Béarn, à Cenaia ; chez le Comte et la Comtesse Rota, à St-Andréa ; chez le Marquis et la Marquise Antinori, à Cigliano ; (cette villa est du pur xv^e siècle, un joyau d'architecture construit par Giuliano di San Gallo,) puis j'allai encore chez d'autres Antinori, à Poggio Orselli, villa somptueuse, immense, où l'on arrive par une longue allée de cyprès.

Le 30 octobre 1921, j'étais à Rome pour assister au mariage Florio-Salviati.

Les fêtes que les Florio donnèrent au Grand-Hôtel à cette occasion furent des plus élégantes et des plus choisies. Le mariage fut célébré à l'église de Santa Maria degli Angeli par Mgr Giovannelli.

Igiea, dans sa riche robe de mariée en broché d'argent, avait quelque chose d'hiératique, de grave, de

solennel, mais ses grands yeux bleus étaient toute douceur et tout sentiment.

Les frises du temple tout autour du maître-autel étaient recouvertes de roses blanches, elles accompagnaient tous les dessins des fines sculptures, elles étaient partout, comme si dans la Sainte Basilique une rafale de neige était entrée en y laissant des fleurs...

Au déjeuner, quatre grandes tables dans la salle de bal étaient présidées par les membres de la famille, et au milieu, la table des jeunes mariés ; et les fleurs et les roses dans une unique couleur de pureté se confondaient avec des nuages de tulle, au centre des tables, légèrement illuminées par un transparent et délicat rayon de lumière électrique.

L'heureux couple partit ensuite pour Naples, Palerme, la Tunisie, l'Algérie.

CHAPITRE XXV

*L'Arrivée du soldat inconnu à Rome, 1^{er} novembre 1921.
Le Pape Pie XI, 12 février 1922 — La Marcia su Roma,
28 octobre 1922. — Guglielmo Marconi.*

Per la profonda nave, che tanta ne' secoli accolse
anima umana e tanta nube serrò d'aroma,
svolgesi il grave coro da bocche invisibili : Un rombo
l'organo a tratti caccia dalla sua selva ascosa.
Cupo nell'ombra il rombo propagasi giù pe' sepolcri :
paion tremar dall'imo le portentose moli.
Vegliano al sommo i magni pontefici benedicendo ;
stanno alle ferree porte gli angeli ed i leoni.

In San Pietro. *Elegie Romane.*
G. D'ANNUNZIO.

Le 1^{er} novembre de cette année 1921, on célébra à Rome l'arrivée du Soldat inconnu. Nous allâmes tous voir passer le cortège au Palais Colonna. On ne pouvait assister à un spectacle plus imposant, plus émouvant que celui du silence et du recueillement dont cette cérémonie était entourée.

Quelques jours après, je partis avec les Florio pour Palerme. La saison d'hiver y est toujours des plus gaies. Les étrangers y arrivent de tous les pays, les fêtes succèdent aux fêtes et, à la villa Igiea, on danse sans interruption.

Au commencement de Février j'étais dans la capitale. Le 12 Février 1922, tout Rome s'était donné rendez-vous dans la Basilique de St-Pierre et tout autour du Vatican. A Rome s'accomplissait, ce jour-là, le plus grand rite de la terre. A l'homme que le Sénat de l'Église et la Vertu de l'Esprit-Saint ont élu comme successeur de Pierre, l'Église impose la triple souveraineté, le diadème du triple amour, le « tri-règne ». Déjà 261 pontifes l'ont porté pendant près de deux mille ans, des catacombes au Latran, du Quirinal au Vatican. Les Empires, les Royaumes, les Républiques ont passé puissants et sont tombés... Toutes les formes différentes de Gouvernements se sont succédé dans l'histoire, toutes les puissances se sont disputé l'empire des peuples ; la souveraineté du chef de l'Église est restée inébranlable à travers tous les événements du monde. Elle ne se défend pas avec les armes ni avec l'or, mais cette puissance est fondée et basée sur Dieu qui ne redoute pas la mort.

A midi, toutes les cloches du Vatican sonnèrent en même temps dans un hymne de fête et de joie. Hosanna !

Le Cardinal Ratti était élu Pape, et il prenait le nom de Pie XI. Pie XI franchissait le seuil pontifical au moment où le monde souffrait, n'ayant pas encore trouvé cette paix qu'il implorait.

Au son des cloches, les troupes italiennes de la place de St-Pierre présentent les armes. Une émotion profonde étreint les cœurs de cette foule qui attend sur la place, espérant recevoir la bénédiction du Saint-Père.

Jamais, depuis Pie IX, le pape ne s'est montré à l'extérieur de la Cathédrale de l'Univers ! On est dans une attente fiévreuse, on ne veut pas quitter la place, on espère... on espère... Des chuchotements s'entendent. Tous les regards sont fixés sur le grand balcon du

milieu de la façade de St-Pierre... On entrevoit des ombres à travers les vitres... Enfin, la fenêtre s'ouvre, un grand tapis de velours rouge au blason du pontife est placé sur le balcon, deux énormes cierges allumés s'avancent... Sa Sainteté apparaît ! Elle lève la main, bénit le peuple ! Dans le silence profond de ce moment solennel, on entendait les sanglots de Rome qui pleurait d'émotion. J'étais sur la place, je croyais que j'allais m'évanouir.

Le 7 avril 1922, j'étais à Florence où j'assistai à la naissance du premier enfant de ma nièce, la baronne Ricasoli.

Bettino, au nom historique, lourd de souvenirs patriotiques, venait au monde le jour même de l'anniversaire du mariage de ses parents. Il leur apportait le beau cadeau de son sourire dans cette ensoleillée matinée de printemps.

Au mois de mai j'allai à Paris, et de là, à Londres, pour y passer quelques jours. A un déjeuner, chez les R. Guinness, je fis la connaissance de l'auteur en vogue Noël Coward et j'allai me promener avec lui à Hyde Park. A un thé chez mon adorable amie Mme Eddy Stonor, j'entendis chanter Mlle Sanderson. J'allai dîner chez Sir Herbert et lady Samuelson à Sunningdale et rendis visite à lady Cowdray dans sa merveilleuse résidence. Je visitai la National Gallery et assistai à des matches de tennis : (Pettersson, Suzanne Lenglen, etc.) et j'allai au théâtre tous les soirs. Au « Prince of Wales » je vis Jack Buchanam qui m'amusa beaucoup.

En retournant à Paris avec le bateau « Biarritz », la mer était fort agitée et un coup de vent souleva mes jupes au point de me recouvrir la figure. Quelle horrible traversée !

Puis ce fut l'été à St-Moritz. En automne, j'allai voir mon amie Cécile de Tormay à Budapest, et avec elle, je passai un jour au château des Zichy où j'eus la surprise de retrouver ma chère cousine la Princesse Odescalchi née d'Orsay, Ninette, qui, à près de quatre-vingts ans, est encore une beauté.

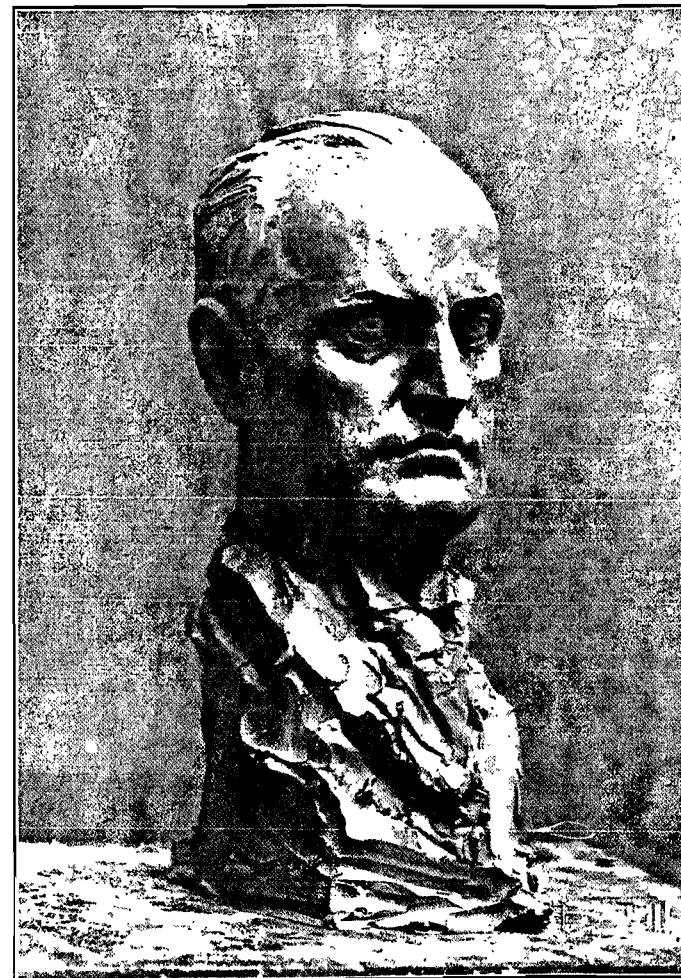
Je n'avais pas revu Cécile depuis la guerre. Elle était devenue un personnage politique de haute importance. On l'avait même surnommée : « La d'Annunzio de la Hongrie ». Cécile a recueilli, dans un volume des plus intéressants, ses souvenirs de la guerre et du bolchevisme, avec le titre : *Le Livre proscrit* ; il a paru également dans la Revue de Paris et a été traduit et publié en anglais avec un très grand succès.

Je partis ensuite pour Biarritz, et revins en octobre à Paris.

Un jour, j'allai prendre le thé chez le Comte et la Comtesse B. d'Aramon (1). Bertrand vint à ma rencontre pour me féliciter. On ne parlait que de Mussolini, le héros du jour, l'homme qui avait sauvé l'Italie, de « La Marcia su Roma » (28 octobre 1922). Je dois avouer à ma honte que je ne lis jamais les journaux et j'apprends toutes les nouvelles par hasard. Lorsque c'est une bonne nouvelle, la personne qui me l'annonce me devient sympathique ; si elle est mauvaise, la personne me devient antipathique. Pour Bertrand d'Aramon, vieil ami d'enfance, rien n'était à changer, et je fus heureuse d'apprendre, par lui, la grande joie italienne !

Dans les sombres journées d'après-guerre, notre Souverain avait été le « Phare » qui à travers nos ténèbres nous éclairait la voie de l'avenir, voie ardue et dou-

(1) Le Comte Bertrand d'Aramon est ancien Député de Paris.



Portrait de Mussolini, par le Prince Troubetzkoï.

loureuse que le peuple d'Italie parcourut plein de foi dans une prochaine Aurore. En l'année 1922, cette aurore apparut comme le Soleil d'Orient, imprévue, chaude et sans nuage.

Le Trône des Savoie fut magnifiquement illuminé : Mussolini était arrivé!!!

Je partis tout de suite pour mon pays et m'arrêtai à San Remo. Le même soir, il y avait une manifestation fasciste au théâtre du Casino. Pour la première fois, j'assistai à une réunion patriotique avec les « Camicie Nere ».

Ma nature enthousiaste vibrait à l'unisson avec ces sauveurs de mon pays, et j'unis ma voix à la leur, avec tout l'élan de mon cœur, pour crier : « Evviva Mussolini ! Eja, Eja, Eja Alala ». Je pleurai d'émotion...

A l'hôtel des Anglais, à San Remo, se trouvaient : Leurs Altesses Royales le Prince et la Princesse Nicolas de Grèce (1), avec leurs trois filles belles comme les trois Grâces ; la Princesse de Viggiano avec son fils Jean-Louis, la Princesse Hohenlohe, née Tricase, le Prince François de Gerace, la Baronne Balthazzi, et d'autres amis encore avec lesquels je passai tout un mois.

A l'hôtel « Savoy », il y avait la Duchesse de Gênes et les jeunes Princes, le Prince Conrad de Bavière, la Princesse Elvira de Bavière, Comtesse Wrubna (sœur de la Duchesse de Gênes) ; je me promenais souvent avec celle-ci, et le soir nous nous retrouvions au Casino pour danser.

J'allai ensuite passer tout l'hiver à Rome où je fréquentai beaucoup Guglielmo Marconi. Cet homme prodigieux

(1) S. A. R. le prince Nicolas de Grèce vient de publier un volume de mémoires excessivement intéressant.

gieux est, dans l'intimité, l'homme le plus simple du monde. Jamais il ne pose ; il s'amuse de tout, bon camarade, toujours prêt à organiser des parties de plaisir pour ses amis. Lorsqu'il arrive à Viareggio presque chaque année avec son yacht « Elettra », c'est la joie de la colonie des baigneurs ; tous se précipitent pour l'aller voir et il fait les honneurs de son yacht avec un charme et une modestie tout particuliers. S'il y a au monde un homme qui a le droit d'être fier, c'est bien lui. Que de reconnaissance lui doit l'univers entier pour toutes les vies humaines qu'il a sauvées grâce à sa télégraphie sans fil. Du fond de l'Océan s'élèvent les cris éperdus de malheureux demandant secours, et, dans la mer s'accomplit la plus grande œuvre de la création « LA CHARITÉ. » C'est Guglielmo Marconi qui en est le génie !

Le 13 avril 1923, j'allai à Palerme assister à la « Targa Florio » avec beaucoup d'étrangers qui arrivaient à cette occasion : le Marquis et la Marquise de Polignac, le Comte et la Comtesse Zoppola, Don Francesco Theodoli, le Comte et la Comtesse Gravina, etc...

Ce printemps fut des plus animés et Palerme vécut une saison très brillante.

Son Altesse Royale le Duc delle Puglie, fils aîné de Leurs Altesses Royales le Duc et la Duchesse d'Aoste, passait toute l'année à Palerme pour ses études. Il venait souvent dîner avec nous à la Villa Igiea, et toute la ville le fêtait avec joie.

C'est un magnifique jeune homme. Presque enfant il avait été à la guerre et avait reçu le baptême du feu ainsi que son frère cadet S.A.R. le Duc de Spolète.

Tous nos Princes ont donné les plus belles preuves de courage pendant la grande guerre.

« La célèbre III^a armata », conduite par S. A. R.

le Duc d'Aoste, est notre plus glorieuse histoire de la Victoire !

Le Comte (1) et la Comtesse d'Assaro donnèrent des séries de dîners et de bals.

C'était la première fois qu'après de longues années se rouvraient les magnifiques salles du Palais Mazzarino, et tout le monde retournait avec joie admirer tous les précieux objets dont ce Palais est enrichi. C'est un des plus beaux de la ville. Le jeune couple en faisait les honneurs avec une exquise élégance. Ils avaient chez eux, à demeure, plusieurs invités : leur ravissante sœur et belle-sœur Vivina, Duchesse de Sangro, avec son bébé Giuseppe ; si Raphaël avait vécu de notre temps, c'est de ce petit Giuseppe qu'il se serait inspiré pour peindre les enfants Jésus de ses plus beaux tableaux. Puis, Ninon : « *Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver* »... L'hiver ne la trouble pas, car il est bien loin de cette gracieuse princesse de Belmonte, qui est dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ; elle n'est pas non plus la « rose blonde » de Musset, puisqu'elle a deux immenses yeux noirs pareils à des charbons ardents.

Les personnes que l'on rencontre le plus souvent à toutes les fêtes sont, à Palerme : ma belle-sœur, la Princesse de Furnari, la Princesse Sciara et ses filles, la Marquise Scaletta et ses filles, la Duchesse de l'Arenella qui est célèbre pour sa voix incomparable de soprano et réunit souvent ses amis dans son palais pour leur donner la joie immense de l'écouter ; la Duchesse de Valdina et ses filles, dont l'aînée Marie chante avec un art admirable,

(1) Il est le second fils du Comte et de la Comtesse de Mazzarino qui maintenant habitent Rome.

Donna Giovanna Licata di Baucina, la Baronne Fassini, la Princesse Paternò, née Lanza de Trabia, la Princesse Castelicicala, née Princesse Camporeale, la Princesse Calvaruso, née Maria des Ducs Dusmet, la Duchesse de Caccamo, née Maria Giulia Notarbartolo, des Princes de Sciara, la Duchesse de Celano et ses quatre filles, la Marquise Ugo Salvo et ses filles, la Baronne la Lumia et sa fille, Donna Giuseppina Notarbartolo de Castelreale avec sa fille, la Duchesse de Pietratagliata et sa sœur Giovanna, le Marquis et la Marquise Notarbartolo de Montallegro, Donna Bianchina Grasso, née des Princes Alliata, le Baron et la Baronne Grasso, la Duchesse de Salaparuta, la Princesse de Petrulla et la Princesse Gangi, deux sœurs, nées des Princes Alliata, la Comtesse de Monroy, née des ducs de Valdina, Donna Maria Felice della Cerda, etc...

Nulle part je n'ai vu en Italie une Société aussi choisie que celle de Palerme.

Ce n'est que vers la mi-juillet que nous quittâmes cette ville pour aller à Viareggio, à l'Hôtel Royal.

CHAPITRE XXVI

Nice, 1924 — L'Année Sainte à Rome, 1925 — Mariage de mon frère Billo de Villarosa — Fiançailles de mon neveu Giovanni, Comte del Priolo — Le Marquis de Pinedo — Le 11 janvier à l'Église de Ste-Clotilde.

Toi qui de Rome émerveillé contemples
L'antique orgueil qui menaçait les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,
Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puisqu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragments encor servent d'exemples.

JOACHIM DU BELLAY.

Au mois de septembre, je tombai malade et de nouveau les médecins n'y comprirent rien. Mais j'éprouvais de telles douleurs que je fus obligée de m'aliter pour quelques mois.

L'après-midi, tout Viareggio se donnait rendez-vous dans ma chambre. Je restai tranquillement dans cette ville jusqu'au mois de décembre, toujours souffrante. Ensuite j'allai à Florence passer deux semaines à la villa Capponi, chez Lord et Lady Bateman.

Le jour de l'an, ma mère fut atteinte d'une pneumonie et j'allai demeurer à l'hôtel de la Grande-Bretagne

pour être près d'elle. Après deux semaines de terribles inquiétudes, elle se retrouva en parfaite santé, et, dans les premiers jours de février, je pus la quitter pour aller à Nice, ayant moi-même besoin d'un peu de repos et de soleil.

Je descendis à l'hôtel Négresco où je rencontrai plusieurs personnes de connaissance, entre autres : la Comtesse Palfy-Edödy, le Comte et la Comtesse Gyula Batthiany (lui, cousin de mon mari, elle, fille de mon ancienne amie la Comtesse Géraldine Karoly), le Comte et la Comtesse Canevaro, le Comte et la Comtesse Serristori, le Duc et la Duchesse de Terranova, le Comte et la Comtesse Paolo Guicciardini, le Marquis et la Marquise Renzo Niccolini, etc...

Je ne sortis jamais le soir sauf une fois avec Sa Majesté le Shah de Perse qui se trouvait à mon hôtel et m'avait invitée, dans sa loge, au grand bal masqué de l'Opéra. Ensuite j'assistai à un souper au Négresco, avec le Prince Orsini et d'autres amis.

Vers la fin de mars arriva à Monte-Carlo ma cousine Florio, avec qui je passai quelques jours.

Le 6 avril, je partis pour Florence parce que de nouveau ma mère était malade. Heureusement, cette fois encore elle se remit parfaitement de son malaise.

Je séjournai à Florence jusqu'au mois de juin. Ce printemps, au théâtre de la Pergola, il y eut un magnifique spectacle de bienfaisance auquel prit part toute la Société dans des costumes admirables et au milieu d'un décor éblouissant peint par le peintre Sensani, aidé par Gian Gualberto Parenti. Ce spectacle fut de toute beauté et digne des plus beaux qu'ait jamais donnés la troupe de Diaghilev.

Je fis ma cure habituelle à Salsomaggiore, et vers

la fin de juin, j'allai passer quelques jours à Rome chez ma cousine Florio. Puis ce fut l'été à Viareggio, quelques jours à Gênes, et l'automne à Paris.

A Paris, je rencontrai le peintre Laszlo que je n'avais pas revu depuis mon séjour à Aigen chez mon beau-frère le Prince Max Ratibor. Nous avons bien des choses à nous raconter, depuis ! et il me dit qu'il m'offrirait maintenant le portrait qu'il m'avait promis alors.

Ensuite, j'allai à Rome. C'était l'année Sainte (1925), l'année du Jubilé. Rome était envahie par des pèlerins qui venaient de tous les pays du monde, mais le service d'organisation était si parfait que nul ne l'a jamais remarqué.

Au Vatican, les cérémonies se succédaient avec une solennité des plus imposantes et au milieu d'un recueillement des plus profonds.

La saison mondaine s'ouvrait avec le grand dîner du jour des Rois au Grand-Hôtel. Presque toute la haute société romaine était réunie dans cette belle salle de bal qui est décorée avec un goût exquis et distingué, digne d'un Palais privé italien.

J'avais organisé un dîner Pique-nique avec l'Ambassadeur d'Espagne et la Comtesse de la Viñaza, l'Ambassadeur du Chili et Mme Villegas, Mlle Costanza Malaspina, ma sœur, la Duchesse Massari, le Prince Sacha de Thurn et Taxis, l'Amiral Scelsi, le Marquis Folchetto Malaspina, etc...

Le 23 janvier, l'Ambassadeur d'Espagne et la Comtesse de la Viñaza offrirent à Son Excellence Mussolini un très grand dîner officiel suivi d'une brillante réception où tout Rome était réuni. C'était en l'honneur de la fête de sa Majesté le Roi d'Espagne. Geneviève Vix et Battistini chantèrent, Mme Gordigiani Mendelssohn

accompagna au piano le célèbre violoncelliste Cassado. Le Concert eut lieu dans la fameuse salle de Pietro di Cortona, au Palais Barberini. C'était un coup d'œil fantastique! (1)

Le 2 février, il y eut une grande réception chez l'Ambassadeur du Brésil et Mme de Tefte. On remarquait notamment son Excellence Mussolini, avec beaucoup d'hommes politiques fort connus et tout le corps diplomatique.

Le 21 février, je fus invitée à un concert chez leurs Majestés le Roi et la Reine, au Palais du Quirinal où Salomé Krucheniski chanta de très jolies mélodies ruthènes et italiennes.

L'Ambassadeur de France et Mme Besnard donnèrent, le 12 mars, une soirée avec des artistes de la Comédie-Française au Palais Farnèse, dans la grande salle décorée des fresques d'Annibal Carrache et du Dominiquin.

Les maisons qui reçurent le plus furent : le Prince et la Princesse Colonna, l'Ambassadeur d'Espagne près le Quirinal et la Comtesse de La Viñaza, la Duchesse de Sangro, le Marquis et la Marquise Sommi Picenardi, la Duchesse de Sermoneta, don Alberto et donna Mathilde Theodoli, la Marquise Cavalletti, le Marquis et la Marquise Dusmet, etc. Je pris part à des déjeuners et à des dîners chez le Prince et la Princesse Orsini, chez le Prince et la Princesse Colonna, chez le Comte et la Comtesse de la Viñaza qui, entre autres, donnèrent aussi, en l'honneur de Son Altesse Royale l'Infante Eulalie, un très élégant déjeuner auquel j'assistai. Nombreux dîners chez le Comte et la Comtesse de Sanseverino,

(1) L'Ambassade d'Espagne près le Quirinal est celle qui reçoit le plus à Rome et donne les fêtes les plus belles et les plus intéressantes.

chez le Comte et la Comtesse de Sambuy, chez le Marquis d'Alcedo, chez M. Léon Suarès, etc.

Et tous les dimanches c'étaient les dîners dansants au Grand-Hôtel. Quelques parties de bridge et de mahjong chez ma cousine Florio où l'on se réunissait avec la Princesse Sciarra, née de Bonneval et quelques intimes, chez le Marquis et la Marquise di Bagno, et chez d'autres amis.

J'assistai le 24 mai à la canonisation de la Révérende Mère Barat, fondatrice du couvent du Sacré-Cœur où j'avais été élevée. Le Prince Orsini, « assistente al Soglio Pontificio », m'avait envoyé une place près de la tribune de la noblesse romaine ; je ne pouvais être mieux placée. A ma gauche était le trône de Sa Sainteté dont le Prince Colonna « Assistente al Soglio » (1) ne quittait jamais la droite, se tenant toujours debout dans ce caractéristique et élégant costume noir qui lui donne une si grande allure. Chaque fois que Sa Sainteté se levait pour aller à l'autel qui était à ma droite et où s'accomplissait le rite d'usage, le Prince l'accompagnait avec une démarche solennelle et imposante.

Je n'avais jamais assisté à une canonisation ; je dois ajouter que c'est la cérémonie qui, plus que toutes, émeut l'âme et le sentiment.

Combien je me suis sentie fière d'être catholique et fière aussi d'être italienne!

On sentait que Rome était vraiment le centre, le cœur de l'Univers entier...

(1) Il y a deux princes romains, assistenti al Soglio Pontificio. Ce sont toujours le chef de la maison Orsini et le chef de la maison Colonna. L'un des deux se tient toujours debout près du trône de Sa Sainteté, dans les grandes cérémonies, jamais les deux ensemble.

Cette charge a été créée au xvi^e siècle par le Pape Jules II et fut confirmée plus tard par Sixte V.

Le soir, toutes les églises étaient illuminées et leurs architectures se profilaient élégantes, artistiques et lumineuses dans le beau ciel bleu de mon pays!

La Trinité du Mont, couvent du Sacré-Cœur, triomphait sur sa colline ; c'est vers elle que montaient les prières et les invocations. C'était elle la Reine de la fête!

L'église de Saint-Pierre était illuminée par des milliers de veilleuses dont les petites flammes s'agitaient en suivant les mouvements de la brise, et l'on aurait cru voir des âmes vivantes, vibrantes d'amour et de piété! Oh, grandeur de Rome! Oh, spectacle unique au monde!

On ne dansa pas cette année dans les maisons privées, on donnait seulement des soirées.

Le 9 juin, il y eut une grande soirée chez le Prince et la Princesse de Piombino, dans leur historique villa Aurora aux plafonds peints par Guercino, et dont Stendhal a fait une belle description en ses « Promenades dans Rome ». Une de ces peintures représente le char de l'aurore, d'où le nom de la villa.

Le 11 juin, j'assistai au mariage de Donna Laura Boncompagni de Piombino avec le Comte Annibale Brandolin, fils du Comte Girolamo et de la Comtesse Gabriella, née Lucchesi-Palli (2).

La cérémonie religieuse fut célébrée dans l'église de St-Ignace par Monseigneur Vannutelli. Les témoins de la mariée furent son Excellence Mussolini et le Prince

(1) Les Piombino possèdent le château féodal de Vignola à quelques kilomètres de Modène. Ils en portent le titre de Marquis. Un des plus grands et célèbres architectes d'Italie, Jacopo Barozzi, naquit à Vignola en l'année 1509 et il en prit le nom. Barozzi fit le dessin d'une partie de ce château qui est monument historique.

(2) La Comtesse Gabriella Brandolin est la fille du Duc della Grazia et de la Princesse Lucrezia Ruffo di Bagnara, et petite-fille de la Duchesse de Berri.

Boni Boncompagni, ceux du marié, le Prince Massimo et le Comte Pietro Lucchesi-Palli.

Je passai l'été à Viareggio.

Le 5 septembre, mon frère Billo se maria à Paris dans l'église de Ste-Clotilde avec Fernanda Rocchi, femme d'une beauté très particulière, qui tient des madones de Perugino et en même temps des types asiatiques ; le teint très pâle, des yeux noirs brillants, grande de taille et dont les mouvements sont toute harmonie. Le lendemain, ils passèrent par Viareggio, et nous étions tous à la gare pour les féliciter. Ils allaient s'installer à Florence.

Vers la fin de ce mois, je passai quelques semaines chez mon amie la Comtesse de Robilant dans l'un de ces trois magnifiques palais Mocenigo sur le Canal Grande. Elle habite le premier, celui qui a la plus riche façade ; les deux autres, musées de grande importance, appartiennent à son fils le Comte Andi. C'est dans celui du milieu qu'a vécu Lord Byron.

La saison avait duré moins longtemps que l'année précédente à cause du mauvais temps, mais il y avait encore pourtant quelques étrangers.

J'assistai à un dîner suivi de tableaux vivants et d'un bal chez Lady Colebrooke ; à des soirées de bridge et de mahjong chez la Comtesse Morosini qui donna aussi un thé dansant ; à un dîner chez le Comte et la Comtesse Andi de Robilant, à des thés chez la Baronne d'Erlanger-Rochegude, chez M. Arthur Spender, dans le beau Palais Pisani, chez la Comtesse Balbi Valier, chez Mme Bonora, etc...

Un jour, j'allai à Battaglia assister à un Gim-Kahna offert par le Marquis et la Marquise Bonaccossi, où je me rencontrai avec tous les Vénitiens des alentours : les Bonin Longare, les Papafava, les Emo Capodilista, les

Zileri, les Rubin, les Colonna de Stigliano, la Princesse Jean de Liechtenstein, la Comtesse Palffy Wilcsek, Don Ciccio Theodoli, etc...

A Venise, j'entendis pour la première fois *Sainte Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw avec Emma Gramatica.

La Comtesse Valentine de Robilant donna plusieurs dîners suivis de soirées musicales et quelques thés-mahjong qui faisaient mon bonheur car je suis très passionnée pour ce jeu. Quand elle reçoit dans son Palais, elle a des mouvements d'une si grande noblesse qu'elle rappelle ces élégantes licornes héraldiques qu'on voit dans les anciennes et précieuses tapisseries de famille.

Après Venise, je m'arrêtai quelques jours à la campagne chez la Comtesse de Vistarino à Sassuolo, près de Modène, et ensuite j'allai à Milan pour l'ouverture de la Scala. Je n'avais jamais vu ce théâtre et mon enthousiasme fut énorme!

J'assistai à une représentation de la « Walkyrie » et de « Quattro Rustighi » ; jamais je n'avais vu spectacle plus parfait au point de vue d'art et beauté. L'orchestre était dirigé par le maestro Panigra.

A Milan, ce furent des dîners chez le Comte Giuseppe Visconti de Modrone. Giuseppe Visconti est l'incarnation de l'Apollon du Belvédère ; de petites soirées chez la Comtesse Trèves, chez le Marquis et la Marquise Guido Sommi, etc... Dans cette saison, les Milanais sont encore à la campagne.

Un jour, j'allai visiter les églises et les musées avec l'écrivain d'art bien connu et estimé, Raffaele Calzini. Nous allâmes admirer l'Ambrosiana, et dans la bibliothèque célèbre, nous fûmes très aimablement reçus par Monseigneur Galbiati, qui nous en fit les honneurs d'une façon très intéressante. En partant, je

souhaitai à Monseigneur de devenir Pape, comme son prédécesseur dans la charge de Préfet de l'Ambrosiana, Pie XI ; il me remercia en souriant et nous accompagna jusqu'à la sortie en nous racontant des anecdotes de toute cette grande histoire du fameux musée.

Pie XI avait été d'une grande générosité à Milan et on disait de lui :

« Non pur soccorre a chi domanda, ma molte fiате liberamente al dimandar percorse. »

Puis nous visitâmes encore la Madonna della Grazia avec sa merveilleuse Cène du Léonard, le Monastère Maggiore qui possède des fresques magnifiques de Luini, l'église de St-Eustogio où se trouve le tombeau des rois mages, l'église de Saint-Paolo avec les fresques de Campo, etc.

Vers la mi-novembre, j'étais à Paris.

Le 6 décembre, mon neveu Giovanni, fils cadet de mon frère aîné Ciccio mort à la guerre, se fiança, à l'hôtel Meurice, avec la charmante Lydia Marone Cinzano (1).

J'étais seule pour représenter ma famille et ce

(1) La famille Marone Cinzano a possédé pendant une vingtaine d'années l'historique château de Vizille en Savoie. Vizille « Castra Vigilia » au temps des Romains, le camp des Veilles, fut une forte position stratégique adossée à l'un des massifs de l'Oisans. Il devint plus tard le château de Lesdiguières. Parmi les artistes dont le Connétable de Lesdiguières s'assura le concours pour décorer ce château, il faut citer Antoine Schenart, au xvii^e siècle.

M. Marone, en l'achetant, s'est appliqué à effacer la trace de ce qui constituait une insulte à son architecture, à son origine, à son histoire, tout en s'imposant de ne pas changer une pierre de place sans avoir au préalable consulté « l'âme des choses », pour s'assurer qu'il ne la froissait pas. Et M. Alberto Marone a mérité par cette déferente attitude la reconnaissance de tous les Français qui ont le culte de l'art et la religion du passé.

Il y a quelques années, ce château fut acheté par le Gouverne-

fut avec joie que je demandai la main de Lydia pour mon cher neveu.

Ils se marièrent à Turin le 3 février et prirent le titre de Comte et Comtesse del Priolo qui est un des titres les plus anciens de notre maison et que Pietro, le Duc de Villarosa, l'aîné de mes neveux, leur céda.

Le 19 décembre il y eut au cercle interallié un banquet d'une centaine de convives en l'honneur du Marquis de Pinedo, le héros de l'air, qui en survolant quatre continents par une admirable randonnée de presque soixante mille kilomètres, avec des vols de 1.000 kil. par jour, a accompli une des plus grandes performances d'aviation de nos jours.

Ce fut une belle manifestation patriotique italo-française.

Le 11 janvier, l'église de Ste-Clotilde était toute parée de noir et le deuil le plus profond marquait la solennelle entrée du Temple. Tous les Italiens et beaucoup de Français y étaient réunis pour prier pour notre Reine-mère.

Margherita di Savoia! Celle qui, entre l'Italie ancienne et la toute nouvelle, fut l'Étoile Stable, la Candide Propitiatrice, était partie pour le Ciel, où l'attendaient, pour la couronner d'une couronne qui brillera dans l'Éternité, les glorieux soldats italiens, que si héroïquement elle avait soignés, bénis, consolés dans les derniers moments de leur souffrance.

Son Excellence l'Ambassadeur baron Romano Avez-zana, suivi de tout le corps diplomatique, présidait officiellement la triste cérémonie.

ment français et le Président de la République y a séjourné quelque temps.

Les Marone sont les propriétaires de cet excellent et fameux vermouth de Cinzano qui est le meilleur et le plus apprécié de l'Italie et le plus répandu dans tous les pays du monde.

CHAPITRE XXVII

Rodolfo Valentino — Déjeuner à l'Ambassade d'Italie pour Son Éminence le Nonce Apostolique Monseigneur Cerretti — Le bal de l'Opéra du 26 juin 1926.

J'ai languï, j'ai bondi, nomade et solitaire,
des paradis de joie aux enfers du Tourment.

Elevation.

Comtesse M. de NOAILLES.

Le 14 janvier, je fus invitée par Rodolfo Valentino dans sa loge pour assister, au théâtre Mogador, à la première représentation de son film « L'Aigle noir » de Pouskine. On le donnait pour une œuvre de bienfaisance patronnée par Mme la Duchesse douairière d'Uzès qui occupait la loge à notre droite. Il avait donné celle de gauche à Mlle Romano Avez-zana, fille de l'Ambassadeur d'Italie et au Prince et à la Princesse Cito di Bitetto. C'était intéressant de se trouver à côté de l'original et de l'admirer en même temps dans les différents tableaux sur l'écran. Lorsque le public s'aperçut de la présence de Valentino, il ne regarda plus que de son côté et lui fit une ovation des plus chaleureuses. Et les jeunes filles

entraient dans notre loge pour lui donner sa photographie à signer. Il en fut très embarrassé et gêné et ne savait où se cacher. Il fumait tout le temps et moi je lui disais que j'avais peur qu'il ne causât un incendie. Il me répondit qu'il n'y avait rien à craindre, et que du reste, si le théâtre prenait feu, il me sauverait la vie et alors il deviendrait un véritable héros et pas seulement un héros de cinéma...

Le lendemain il y eut au « Ritz » un dîner de quarante couverts en son honneur. A ce dîner je me trouvais avec le Grand-Duc Alexandre, avec la Duchesse douairière de Sutherland, avec le Marquis de Castellane, le Ministre du Mexique, l'artiste peintre Beltran y Masses, etc...

Le samedi 16 janvier, il partait pour l'Amérique d'où il ne devait plus revenir. Pauvre Valentino!

Le 10 février, je fus invitée à l'Ambassade d'Italie pour le déjeuner intime que l'Ambassadeur, le Baron Romano Avezana, et sa fille Mlle Yolande donnaient en l'honneur de Monseigneur Cerretti (1), nonce apostolique. Il y avait aussi Monseigneur Valeri, Monseigneur Evreïnov, le Prince et la Princesse de Beauvau, M. et Mme Ambro, la Comtesse Vittoria Dampierre, le Comte et la Comtesse Blunt-Pecchi, Mme Zuccoli, M. et Mme Rocco, le Prince Renato Pignatelli, M. Mario Pansa, M. Claudio Cortini, tout le corps diplomatique italien...

A Paris, je menais une vie mouvementée et mondaine, mais c'est surtout le théâtre qui m'intéresse toujours dans cette ville et j'y vais autant que je peux.

(1) Monseigneur Cerretti fut Secrétaire d'Etat pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires pendant la guerre. Il a traité avec beaucoup de finesse les rapports qui allaient indirectement se produire entre le Saint-Siège et l'Etat italien pendant la guerre.



Et la Comtesse d'Orsay,
Rayon lumineux du soleil de 1912
7 av. 1912
Comtesse de Noailles

Comtesse Mathieu de Noailles.

Je fréquente de préférence les salons où je puis trouver des littérateurs et des artistes. J'eus l'occasion d'en rencontrer de très intéressants chez la Duchesse de La Rochefoucauld, femme d'une beauté éthérée et mystique. Par la finesse de ses traits et son expression de douceur elle me fait penser aux madones de Bernardino Luini. Étant elle-même écrivain et poète de grand talent, elle reçoit un cercle intellectuel des plus choisis et j'y rencontrai Merejkowski qui m'avait donné tant de plaisir avec son roman de Léonard de Vinci, M. Gaultier, de la Revue Bleue, Paul Valery, le grand philosophe et poète qui parle l'italien comme moi-même, et beaucoup d'autres.

Chez la Comtesse André de Fels je rencontrai la Comtesse Mathieu de Noailles qui m'éblouit par son esprit comme elle l'avait fait par ses « Éblouissements » ; Jean-Louis Vaudoyer dont j'ai tant aimé le livre *Les Délices de l'Italie*, le sublime artiste peintre Jacques Blanche, etc... J'eus des déjeuners, des thés, des bals, des dîners et des soirées très élégants chez la Marquise de Lubersac, chez la Duchesse de la Rochefoucauld, chez le Comte et la Comtesse de Vieil-Castel, chez la Duchesse de Rohan, chez la Princesse de Polignac où l'on entend toujours de très belle musique, chez le Marquis de Castellane, chez le Comte et la Comtesse Jean de Castellane, chez les Bertrand, les Paul d'Aramon et chez leur mère la Comtesse Jacques, chez le Comte et la Comtesse Pierre de Segonzac, chez l'Amiral et Mme Dumesnil, chez le Comte et la Comtesse Hector de Béarn, chez le Ministre Guillemin, chez la Comtesse de la Béraudière qui possède une des plus belles collections d'art qu'on puisse voir et peut-être le plus beau tableau du Greco qui existe. Les samedis, à Paris, je vais généralement chez M. Beltran y Masses qui reçoit dans son atelier, et

c'est toujours avec grand plaisir que je vais avec des amis admirer ses œuvres ; j'aime aussi beaucoup ses petits tableaux impressionnistes où la couleur est jetée à profusion...

J'eus des « garden-parties » chez le Maharadjah de Kapourthala, une soirée de comédie chez le baron et la baronne d'Huart, et encore beaucoup de fêtes.

La Marquise Louisa Casati s'est installée depuis quelques années dans le Palais de marbre rose, au Vésinet, qui avait appartenu à Robert de Montesquiou, et elle réunit souvent des amis à de petits dîners chez elle, choisissant, comme toujours, les plus grands artistes et les personnes les plus raffinées. Un soir, j'arrivai chez elle avec mes cousins le Comte et la Comtesse Gyula Batthiany. Gyula est l'homme le plus beau qui soit maintenant en Hongrie. Il est peintre de grand talent et artiste dans l'âme.

Lorsque notre auto arriva devant la porte du Palais Rose, la Marquise Casati nous apparut sortant d'un sombre sentier dans une robe toute en tissus d'or, surmontée d'un haut col Marie de Médicis en dentelle qui s'ouvrait très bas sur le décolleté ; sa chevelure de feu, ses immenses et éclatants yeux noirs et toute cette vision d'or qui venait nous illuminer au moment même où le soleil avait disparu produisit sur nous un tel effet de beauté que nous restâmes là muets d'admiration. Elle s'avancait imposante près de Boni, Marquis de Castellane qui, par la noblesse de son allure, évoque l'élégance d'antan. M. Jacques Blanche les suivait et il me dit qu'il fut stupéfait en voyant Gyula Batthiany qui, en descendant de voiture, formait à lui seul un merveilleux tableau.

A ce petit dîner assistaient : la Princesse Eugène Murat, le Prince Constantin Hohenlohe, peintre de

mérite, le Comte Elemer Pejacsevich et plusieurs autres étrangers.

Le Prince Paul Troubetzkoy fit une après-midi un ravissant dessin de moi : quel artiste fin, exquis, plein de goût et de grâce ! Il me demanda de ne plus jamais manger de viande, en disant que c'était dommage de faire de mon estomac un cimetière d'animaux injustement assassinés... Il est végétarien enragé.

Vers la fin de ce printemps, il y eut deux bals chez Leurs Altesses le Prince et la Princesse Murat, un bal costumé chez la Duchesse de Clermont-Tonnerre où je m'amusai follement. Un domino d'or m'approcha, s'assit près de moi et m'entraîna ensuite dans une danse vertigineuse en me parlant allemand et en m'assurant qu'il était de ce pays. Nous bavardâmes dans cette langue avec une verve intarissable, en riant comme des fous et tout le monde s'intéressait à notre conversation. Enfin il enleva son masque et son domino et je reconnus le sympathique et charmant écrivain, Pierre Sabatier d'Espéyran. Un autre bal costumé fut organisé par le Marquis de Castellane, et enfin le grand bal de l'Opéra où il y eut une suite de tableaux vivants : Le roi Schariar et la Sultane Shéhérazade, Barbe Bleue, Les Fiançailles de la reine Amenephtâh, Don Quichotte. Le dernier fut celui de Ganna Walska personnifiant une princesse de légende polonaise. Elle nous apparut dans une apothéose de diamants et de lumière, vision poétique mise en scène par le Comte Alexandre Rzewuski.

Je portais à ce bal une robe blanche de style vénitien, toute en dentelle ancienne de Bruxelles, le voile de la même dentelle formant « bautta » et le tricorne en velours noir avec, de côté, un petit masque blanc « Longhi » ; sur mon visage, un petit loup noir.

J'entrai avec une bande d'amis et je m'installai dans la loge de Mrs William E. Corey, avec la Princesse Amédée de Broglie et son petit-fils le Prince Éric, le Prince et la Princesse Robert de Broglie, la Comtesse Gaston de Montesquiou, le Marquis de Castellane, le Prince Constantin Hohenlohe, M. J. Pozzi, etc...

Je n'y restai pas longtemps parce que je m'amusais à aller intriguer tout le monde et surtout les personnes qui ne me connaissaient pas. J'évitai avec soin les Italiens parce qu'ils me reconnaissaient tout de suite. J'entrais dans toutes les loges la voix changée en parlant à tous, gaie, avec un entrain endiablé et tout à fait infatigable. Je m'arrêtai longtemps avec le Baron Robert de Rothschild, parce qu'il ne me connaissait pas et il fut d'une amabilité exquise. Ne sachant même pas qui j'étais, il m'invita dans sa loge où sa charmante et très jolie femme me pria de m'asseoir près d'elle. Mais mes paniers étaient trop grands et prenaient trop de place, je dus rester en arrière. Tout le monde me suivait, j'excitais toutes les curiosités. M. André de Fouquières me reconnut tout de suite et avec l'esprit qui le distingue, commença tout un éloge de moi qui était beau comme un poème, en disant : « Oui, Madame, malgré vos airs mystérieux et voilés, je ne saurais me tromper, n'êtes-vous pas l'émanation même du délicieux Comte d'Orsay qui portait un nom fameux avec une suprême élégance ! Sa gloire est immortelle, attachée, à des voitures, des parfums, des vestons, que sais-je encore ?

« Et la correspondance de mon grand-oncle Alfred de Dreux qui fut son ami et son contemporain nous dit l'ardeur de son cœur.

« Je gage, Madame, que vous avez hérité de ses qualités.

« Bon sang ne sait mentir » et il ne me reste plus, Madame, qu'à vous dire des folies, des folies à la « d'Orsay » c'est-à-dire leur audace, mais une audace parfumée, racée, chevaleresque ! »

La devise de M. de Fouquières est : « D'honneur plus fou qu'hier. »

Tout d'un coup, sans m'en douter, je me trouvai avec Henry Bernstein. J'admire, autant qu'il est possible d'admirer un talent, celui de ce grand dramaturge. « Félix » m'avait enthousiasmée. Quel tour de force dans sa simplicité ! C'est l'œuvre d'un géant ! C'est un Cyclope qui, en creusant une montagne, aurait trouvé une fleur et qui s'incline avec grâce pour la cueillir : Gaby Morlay la représente. Je n'avais jamais eu l'occasion d'approcher cet homme admirable et je l'avais seulement aperçu une fois dans le hall du Grand-Hôtel, à Rome, au moment où je partais pour Palerme. Je fus heureuse de lui parler et surtout de l'entendre parler, car je ne pouvais écouter plus brillant improvisateur, et notre conversation fut des plus intéressantes et en même temps des plus gaies et des plus animées. Il ne pouvait comprendre qui j'étais, voulait au moins connaître à quel monde j'appartenais, et il le demanda au Comte Louis Gauthier Vignal qui m'avait reconnue. Celui-ci lui dit que j'avais « un arbre généalogique », et alors j'ajoutai : « Si c'est cela qu'il vous faut, j'ai même toute une forêt derrière moi... » Il se mit à rire et nous fûmes les meilleurs amis d'un soir de bal costumé à l'Opéra, 26 juin 1926. Il insista encore pour savoir mon nom ; et je lui répondis qu'il ne me connaissait pas, que j'étais sicilienne et m'appelais : « La Duchesse de Taormina »... Et c'est avec ce titre que je veux rester pour lui la vision passée et déjà lointaine d'une tiède nuit d'été. Il ne faut

pas qu'il lise ce livre. De la Duchesse de Taormina il ne doit connaître que sa robe en dentelle blanche!!!...

Cet été à l'Hôtel Royal (1), à Viareggio, je racontais un jour une anecdote quelconque de ma vie à un ami. Celui-ci l'écoutait attentivement, puis il me dit : « Vous avez vu tant de choses intéressantes, vous les racontez avec tant de verve et de facilité, pourquoi n'écrieriez-vous pas un volume de « Réminiscences », sans faire aucun effort de style, tout simplement, comme vous parlez ? » L'idée m'en était venue souvent, mais je suis paresseuse et je me croyais tout à fait incapable d'écrire la moindre chose avec une suite quelconque.

Nous fîmes quelques pas ensemble et nous passâmes chez un marchand de papier. Alors je demandai du papier pour prendre des notes, et on me donna celui qu'on appelle « ministre » et dont j'ignorais même le nom.

Je commençai à écrire ce jour-là, le 6 septembre, et je clos aujourd'hui, le 15 octobre.

Peut-être continuerai-je, peut-être pas, je ne sais jamais à l'avance ce que je ferai, et je ne fais jamais de projets. Et j'ai commencé à écrire en plaisantant, sans programme et sans but... Le lecteur s'en sera vite aperçu et m'en excusera ; s'il s'est trop ennuyé, qu'il se console, car très probablement je ne recommencerai plus...

C'est aujourd'hui la Sainte Thérèse. Je la vois en extase dans le beau marbre de « Bernini » à Santa Maria della Vittoria, à Rome ; le petit ange à la flèche a un

(1) L'Hôtel Royal a été complètement remis à neuf cette année. Il est magnifiquement un des plus beaux Palaces de la Riviera. Le Commandeur Francesco Gentili qui en est le propriétaire et le directeur, est un des hommes les plus aimables et fait tout son possible pour contenter toujours les clients, qui vivent chez lui comme dans une nombreuse famille.



*Bas-relief de la Comtesse d'Orsay
portant la devise « Je me cache derrière mon sourire »,
que d'Annunzio a composé pour elle
(Œuvre du sculpteur L. de Féo)*

petit air polisson, il me regarde aussi et il a l'air de se moquer de moi...

J'ai écrit des choses tristes, j'ai écrit des choses gaies, j'ai pleuré, j'ai ri et

E dietro il mio sorriso io mi nascondo.

(Gabriele d'ANNUNZIO.)

FIN

Commencé à Viareggio le 6 Septembre, terminé à Florence
le 15 Octobre 1926.